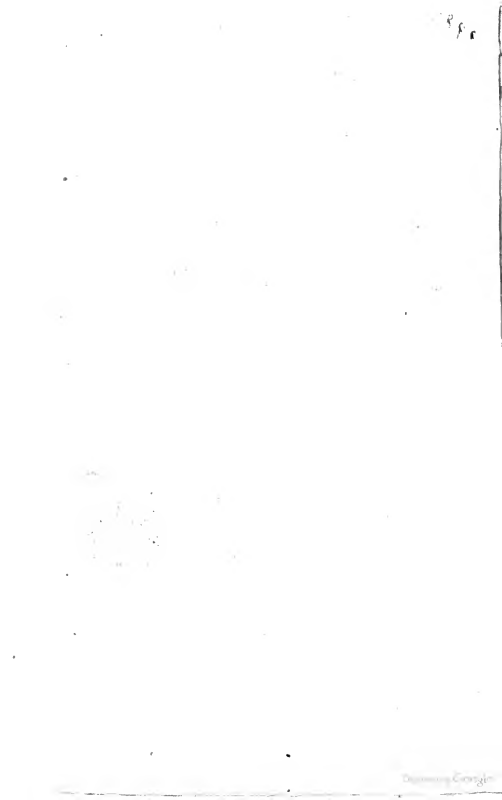




Ex libris
FRANCISCI CARAFÆ
DUCIS DE FORLI,
et
COMITIS POLICASTRI
Pl.
Loc.
N.
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO 7
N.° CATENA 14





COLLECTION

DE

COMÉDIES CHOISIES

EN UN ACTE ET EN DEUX

DES PLUS CÉLÉBRES AUTEURS.

TOME SECOND.



A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

LA NOUVELLE ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

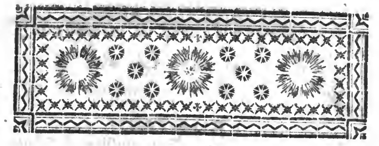
Par Monsieur DE MOISSY.

A 2

ACTEURS.

MELITE, *Femme de St. Fard.*
LAURE.
St. FARD, *mari de Melite.*
LE CHEVALIER DES USAGES.
MARTON, *ſuivante de Melite.*
FINETTE, *ſuivante de Laure.*
FRONTIN, *valet de St. Fard.*
Un petit Laquais habillé en Huſſard.

La Scène eſt à Paris dans l'appartement de Melite ou dans celui de Laure.



LA NOUVELLE ÉCOLE DES FEMMES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'Appartement de Melite. C'est un Salon où il y a quelques Fauteuils

SCENE PREMIERE.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

MArton ne veut donc pas m'écouter?

MARTON.

Non, va, va trouver ta Finette.

FRONTIN.

Je n'ai point de Finette, te dis-je, je n'ai

qu'une Marton que j'aime de la meilleure foi du monde.

MARTON.

Oui, comme ton maître aime ma maîtreſſe, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Quelle comparaiſon! Ton injuſtice eſt criante, mon maître eſt un époux à la mode qui néglige ſa femme pour une maîtreſſe, cela eſt tout ſimple; & moi je ſuis un amant ſoumis & tendre qui néglige tout pour Marton.

MARTON.

Oh! vraiment, ſi je t'écoute, tu auras toûjours raiſon; mais je parierois que tu en dis autant à Finette quand tu vas chez ſa maîtreſſe avec ton perfide maître; auſſi ſois ſûr que je n'en ſuis pas la dupe.

FRONTIN.

Autre injuſtice! S. Fard rend des viſites à la charmante Laure; comme ſon homme de confiance, je ſuis obligé de l'y accompagner, il marche devant, je marche derriére, il arrive chez elle; je lui demande à quelle heure il en ſortira, il me le dit; je paſſe fiérement devant Finette preſque ſans la regarder, je reviens à toutes jambes auprès de toi te donner le tems que mon maître employe auprès de Laure; je retourne le chercher toûjours plûtard qu'il ne m'a dit, mais toûjours plutôt qu'il ne quitte ſa belle, car il n'a jamais fini; je le donne au diable de me faire attendre ſans y rien gagner. Ça, en conſcience, peux-je mieux me comporter? Voyons.

MARTON.

Sans doute tu le peux, tu es le conseil privé de S. Fard, tu sçais le chagrin que la pauvre Melite ressent de sa conduite, ne devrois-tu pas employer le pouvoir que tu as sur l'esprit de son mari, pour le ramener à la femme la plus tendre & la plus aimable? Monstre! tu fais tout le contraire, tu applaudis à l'inconstance de ton maître, tu le sers dans l'exécution, & tu veux que je t'aime? Tu veux que je croie...

FRONTIN.

Marton, doucement; d'abord tu t'égares sur mes qualités, je ne suis que le valet de S. Fard; j'ai quelque empire sur son esprit, j'en conviens: mais va-t'il jusqu'à disposer de son cœur? Crois-tu qu'en fait d'amour un valet puisse, à son gré, changer les inclinations de son maître, le ramener comme il veut, & à qui encore? à sa femme? Bagatelle!

MARTON.

Mais à tout hazard, qui t'empêche d'y travailler?

FRONTIN.

Le ridicule de l'entreprise; s'il étoit question de lui donner une autre maîtresse que celle qu'il a, je m'en chargerois bien, il est facile, il me croit volontiers; mais vouloir lui faire quitter une personne qu'il aime; pour le faire revenir à sa femme qu'il n'aime plus; allons, allons, cet arrangement n'est pas proposable, & je mériterois d'être chassé comme un sot, si j'avois l'impertinence d'en ouvrir l'avis.

MARTON.

Oh bien, si cet arrangement n'eſt pas propoſable, ceſſe donc de m'étourdir de ton amour.

FRONTIN.

Pourquoi cela ?

MARTON.

C'eſt que j'ai arrangé, moi, que jamais Marton ne ſera à Frontin, ſi S. Fard ne revient à Melite.

FRONTIN.

La belle alternative ! me voilà joli garçon maintenant ! D'un côté... Mais j'apperçois Melite, ſon air triſte m'annonce qu'elle vient s'amuſer avec toi à regretter le cœur de ſon mari ; voilà l'heure où il ſort. Adieu, démon, que l'enfer inſpire pour me rendre le plus lutiné de tous les amans.

MARTON.

Tout comme tu voudras; mais penſe que c'eſt mon dernier mot.

FRONTIN.

Soit. Je vais donc voir quel ſera le mien.

(Il ſort.)

SCENE II.

MELITE, MARTON.

MELITE, *triſtement.*

APproche-moi ce fauteuil... *(Elle s'aſſied.)* N'eſt-ce pas Frontin que je viens de voir ?

MARTON, *sur le ton de Melite.*

Oui, Madame.

MELITE.

T'a-t-il dit où il alloit?

MARTON.

Il va trouver son maître qui est prêt à sortir.

MELITE.

Il est prêt à sortir?... Il va chez Laure sûrement. Ah, Marton!

MARTON.

Eh bien Madame! Pourquoi vous chagriner toûjours pour un perfide mari qui ne vaut pas le moindre de vos soupirs?... Car je vous entens...

MELITE.

Si tu m'entens, plains-moi, & ne me donne aucun conseil; je ne suis pas en état d'en profiter.

MARTON.

Quelle idée! En vérité, Madame, vôtre chagrin n'est pas raisonnable: écoutez-moi, si je ne vous en guéris pas, au moins je le soulagerai.

MELITE.

Soit, dis tout ce que tu voudras.

MARTON.

Est-il possible, à vôtre âge, avec toutes les graces qui ajoutent à vôtre beauté, avec la connoissance que vous avez déjà du monde, que vous vous laissiez mourir de langueur, pour qui? Pour un mari! En vérité, Madame, dans le siécle où nous vivons, vôtre état n'est pas croyable, ou si on l'examinoit de près, pour le croire, on n'en soupçonneroit pas vôtre cœur; on s'en pren-

droit à vôtre esprit, & cette foibleſſe paſſeroit pour une ſimplicité qui n'eſt pas tolérable dans une femme auſſi charmante que vous.

MELITE.

On prendra ma foibleſſe pour ce qu'on voudra, Marton, mais je n'en ſuis pas la maîtreſſe: Voilà mon excuſe.

MARTON.

Vous n'en êtes pas la maîtreſſe!... Dites plûtôt que vous ne voulez pas l'être; vous ne faites rien pour cela.

MELITE.

Que veux-tu que je faſſe? tout le monde m'ennuye, je vois que j'ennuye tout le monde? mon chagrin ſeul m'affecte, & je m'en occupe... S. Fard pourra quelque jour me rendre plus de juſtice.

MARTON.

Madame, n'attendez pas cela, & dès aujourd'hui rendez-lui plus de juſtice vous-même. Toutes les femmes qui ſont dans le cas où vous êtes, meurent-elles de chagrin? Quelle déſolation! Quel bouleverſement ce ſeroit dans Paris, ſi Meſſieurs les maris qui ſe donnent les airs de ſe comporter comme le vôtre, attriſtoient leurs femmes au point d'en faire des recluſes comme vous l'êtes depuis deux mois, les meilleures maiſons ſeroient abandonnées, il faudroit déſerter cette premiére Ville de l'Europe: mais heureuſement qu'elles ne penſent pas toutes comme vous; leur raiſon y met bon ordre.

MELITE.

Si elles aimoient autant que moi, ma chére enfant; elles penseroient de même.

MARTON.

Madame, encore un coup, croyez-moi, on n'aime qu'autant qu'on le veut bien un objet dont on n'est point aimé. Je suis bien éloignée de vous donner de mauvais conseils contre un mari qui vous néglige sans raison, mais si j'étois à vôtre place...

MELITE.

Et bien, que ferois-tu?

MARTON.

Ma foi, tout ce qu'il faudroit pour ne point m'appercevoir de son inconstance. Que sçavez-vous? cela le corrigeroit peut-être; on en a ramené plus d'un par ce moyen, tout commun qu'il est: mais voici M. le Chevalier qui va sans doute vous en dire d'avantage; joignez ses avis aux miens, & vous verrez que vôtre mal n'est point incurable.

MELITE.

Quel profit veux-tu que je fasse des avis de l'homme du monde que je méprise le plus? Lui seul est cause du dérangement de mon mari; avant qu'il vînt ici, S. Fard m'aimoit tendrement, j'étois heureuse; le Chevalier est un monstre que je déteste.

MARTON.

Il est vrai qu'il est de la plus adroite & de la plus dangereuse espéce.

SCENE III.

MELITE, LE CHEVALIER, MARTON.

LE CHEVALIER.

Quoi! toûjours seule vis-à-vis de Marton, Madame? Est-ce misantropie, ou traitez-vous ensemble une matiére inépuisable?

MARTON.

Oui, Monsieur, nous faisions vôtre éloge.

LE CHEVALIER.

Mon éloge? en ce cas, je ne suis pas de trop; pour le rendre complet, je vous fournirai, si vous voulez, quelques anecdotes de ma vie privée, quelques singularités de ma façon de penser qui vous donneront encore plus d'idée de moi que vous n'en aviez.

MELITE.

Sans doute, Monsieur, que vous n'oublierez pas, dans ces belles anecdotes, tous les soins que vous prenez pour m'enlever S. Fard, & le faire voler de plaisirs en plaisirs aux dépens de ce qu'il me doit.

LE CHEVALIER.

Ah, nous y voilà! Quelle prévention sur mon compte! Vous ne vous ôterez donc jamais de l'esprit, que c'est moi qui vous ai enlevé vôtre mari, mais, Madame, S. Fard est bien maître, je crois, de faire tout ce qu'il juge à propos: il

aime la gaieté, le plaisir: y-a-t'il quelque chose de mieux? Est-ce ma faute si vous n'en faites pas autant de vôtre côté, si vous vous plaisez à gémir dans des regrets qui n'ont pas le sens commun? En vérité, pour une jolie femme, vous êtes bien la dupe de je ne sçai quel sentiment, petit préjugé proscrit par l'usage, qui ne ressemble à rien; oui, d'honneur, qui ne ressemble à rien, & qui perd si fort sur vous, que vous ne ressemblerez à rien vous-même, si vous n'y prenez garde. Eh! Vivez, Madame, vivez; jouissez de l'heureuse liberté que vôtre mari vous laisse, & vous ne vous comportez que comme toutes nos femmes aimables, qui sont au moins de moitié dans les plaisirs qu'elles nous procurent.

MARTON.

Ne vous le disois-je pas, Madame? Monsieur le Chevalier sçait bien ce qu'il fait, il dérange les Maris, mais c'est pour avoir à en consoler les femmes.

MELITE, *au Chevalier.*

Après les pernicieux conseils que vous avez donnés à St. Fard, je n'ai point d'avis à recevoir de vous, Monsieur, & si je daigne encore vous parler, ce ne sera que pour vous en faire les plus vifs reproches.

LE CHEVALIER.

Des reproches... Ah! Je vous entens... Vous voulez parler de l'attachement qu'il a pour cette charmante Laure... Madame, il sera très-aisé de me justifier à vos yeux, & quand vous sçaurez comme l'arrangement s'est fait... En-

fin, je vois bien qu'il faut, malgré moi, vous rendre cette affaire au vrai, ma qualité de galant-homme est compromise, songez y, Madame, cela va m'arracher des vérités que je vous cachois pour ménager vôtre délicatesse: vous le voulez, eh bien... Voici l'histoire.

SCENE IV.

MELITE, LE CHEVALIER, St. FARD, FRONTIN, MARTON.

St. FARD, *sans voir Melite.*

AH! te voilà, Chevalier: il y a une heure que je t'attens, j'ai pensé m'en aller sans toi... (*Il apperçoit Melite.*) Mais, Madame, avant que de sortir, j'ai voulu sçavoir comment vous vous portiez. Bonjour, Marton.

(*Marton salue.*)

MELITE.

Non, St. Fard, vous cherchiez le Chevalier, sa visite m'a valu la vôtre; malgré les raisons que j'ai de me plaindre de lui, c'est au moins une obligation que je lui ai.

S. FARD, *au Chevalier.*

Veux-tu que je te méne quelque part?

LE CHEVALIER.

Moi, mon cher, j'ai mon carosse là bas, & mille courses à faire que je veux expédier aujourd'hui.

St. FARD.

Et bien soit, j'ai quelques affaires aussi, je te laisse avec Madame... (*Il sort & revient.*) A propos tu ne manqueras pas ce soir...

LE CHEVALIER.

A quoi?

St. FARD.

As-tu déjà oublié?... Ecoute. (*à Melite.*) Madame, permettez-vous?

MELITE, *pendant qu'il parle à l'oreille du Chevalier.*

Eh! Monsieur, à quoi servent tant de petits détours pour me cacher vos démarches que je devine le reste?

St. FARD.

Madame, il n'est question que d'un rendez-vous à l'Opera.

MELITE.

Qui sera suivi d'un petit souper chez Laure?

St. FARD.

Il n'y a rien de décidé, Madame.

LE CHEVALIER.

Non; mais les femmes se plaisent à faire aller leur esprit toûjours plus loin qu'il ne faut: on a beau éviter de les chagriner, elles se chargent elles-mêmes de ce soin.

MARTON.

Monsieur le Chevalier n'aime pas que l'on devine.

FRONTIN.

Il a raison, cela embarrasse le monde, & il n'en est ni plus ni moins.

St. FARD.

Pour vous faire voir, Madame, que vous vous trompez, je souperai ici, si cela vous fait plaisir.

MELITE.

Vous le sçavez le plaisir que cela me feroit; mais vous n'ignorez pas aussi que je ne le désire qu'autant qu'il sera réciproque

St. FARD, *embarrassé*.

Je sens toute la delicatesse de cette façon de penser, mais... Vous pouvez être engagée à souper en ville, & je dérangerois...

MELITE.

Oui... Monsieur... ne dérangez rien, je connois le prix de toutes vos attentions.

St. FARD.

On m'attend chez mon Notaire pour finir une affaire qui vous regarde, Melite; je ne peux rien négliger quand il s'agit de vos intérêts, je vous quitte; c'est pour vous servir, au moins dans ce moment-ci je suis excusable

LE CHEVALIER, *frappe sur l'épaule de St. Fard*.

Ma foi, Madame, convenez qu'à quelque petite chose près, vous avez dans St. Fard le meilleur mari du monde.

St. FARD.

Adieu, Madame si malgré moi, je vous cause quelques chagrins, rendez-moi pourtant la justice de croire que je suis toûjours vôtre meilleur ami; ne ménagez rien pour vous amuser, vous sçavez que c'est mon intention... A ce soir, Chevalier.. Suis-moi, Frontin. [*St. Fard & Frontin sortent; ce dernier fait quelques signes à Marton, qui lui fait la mine.*]

SCENE V.

MELITE, LE CHEVALIER, MARTON.

MARTON, *les regardant sortir.*

Bon voyage. (*à Melite.*) Voilà donc tout ce que vous en aurez jusqu'à demain matin; encor a-t'il fait un extraordinaire aujourd'hui; il y a long tems qu'il ne vous en a tant dit.

MELITE, *au Chevalier.*

Eh bien, Monsieur, croyez-vous que je vous aye beaucoup d'obligation d'avoir jetté mon mari dans ce train de dissipation, qui le fait vivre pour tout autre que pour moi?

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, n'allons pas si vîte, revenons à l'histoire que je voulois vous conter, & vous verrez si c'est à moi ou à lui-même que vous devez vous en prendre.

MELITE.

Voyons donc... (*ils s'asseyent.*)

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, si je vous apprends des choses qui pourront vous déplaire.

MELITE.

Il n'importe. D'abord, dites-moi au vrai ce que c'est que cette Laure... Vous la connoissez.

LE CHEVALIER.

Si je la connois! Oui Madame, & beaucoup.

MELITE.

Je le crois. Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien, Madame, Laure eſt une de ces perſonnes à qui les charmes de la figure, l'enjouement de l'eſprit, & la varieté des talens donnent droit de prétendre à un rang dans le monde, qui ſans être marqué abſolument, ne leur eſt pas tout-à fait refuſé, (nobleſſe des procédés, aiſance de politeſſe, décence de maintien, tout cela les met de pair avec les femmes du meilleur ton, & amène à leurs genoux tout ce que la Cour & la ville nous offrent de plus exquis.

MELITE.

Ah! Chevalier, doucement, eſtimez vôtre Laure, tant qu'il vous plaira, mais que ce ne ſoit point aux dépens des femmes, dont l'état décidé ne peut ſupporter ce paralelle: Laure eſt aimable, a des talens, je le veux bien; mais Laure eſt encore jeune, tient une maiſon, fait beaucoup de dépenſe, ne voit que ces hommes fort-riches & du plus haut étage, n'eſt point mariée; vous ſçavez mieux que moi, comment cela s'appelle.

LE CHEVALIER.

Je ſçais comme vous qu'on peut prêter un mauvais côté aux liaiſons les plus innocentes, & c'eſt ce qui vous arrive ici par une prévention mal entendue.

MÉLITE.

Encore petit préjugé, n'eſt-ce pas? Prouvez-moi cela, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Rien de plus aiſé.

MARTON.

Allons, Monſieur le Chevalier, courage; faites-nous en une Veſtale, une Veſtale de vôtre façon doit être fort plaiſante.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais, Marton, mais au moins elle ne croira jamais le mal qu'elle ne le voye. (*à Melite.*) Pour vous ſatisfaire, Madame, entrons dans le détail. Que reprochez-vous à Laure? Elle eſt aimable, dites vous; n'eſt-ce pas bien fait à elle, & eſt-ce à vous, Madame, à lui faire un défaut d'une qualité que vous poſſédez plus que perſonne?

MELITE.

Je vous remercie de la galanterie, mais point de comparaiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a des talens, je l'accorde; mais ces talens ſont point brillans par l'uſage qu'elle en fait. C'eſt pour le bonheur des perſonnes qui la connoiſſent, que l'Amour a ſçu embellir la nature; & que les talens ſont des faveurs que la nature fait à peu de perſonnes, elle ſe charge d'en dédommager celles à qui elle les refuſe. Laure eſt jeune, ajoutez-vous: Grand défaut, j'en conviens; mais c'eſt le ſeul que les femmes pardonnent, elles ſçavent qu'il ne dure pas. Laure fait beaucoup de dépenſe, & tient une maiſon? Il eſt vrai; mais elle eſt riche, & ſa richeſſe n'eſt pas de l'apparence.

point le fruit du déshonneur. Un vieux garçon fort-opulent prêt à l'épouser mourut sans parens, il a laissé à sa maîtresse, tout le bien que huit jours plûtard il auroit laissé à sa femme; depuis quand est-il défendu à l'Amour d'être aussi généreux que l'hymen? Laure ne voit que des gens fort-riches & du plus haut étage! Sans doute, ce sont eux avec qui elle peut mettre son mérite dans le plus beau jour; c'est un tableau fini qui a besoin d'être vu par des connoisseurs. Enfin elle n'est point mariée! Quelles entraves vous mettez-vous à vôtre bonheur, Mesdames, si vous ne pouvez jouir honnêtement de quelques années de vôtre vie, sans la perte de vôtre liberté?

MELITE.

La voilà justifiée en général, on ne peut pas plus adroitement, mais j'en reviens à ce qui me touche en particulier; comment la justifierez-vous de s'attacher à Saint Fard depuis deux mois, au point qu'il n'existe plus que pour elle, si elle prétend à l'estime de St. Fard, prétend-elle aussi à celle de sa femme?

MARTON.

Oh! Sûrement cela ne l'inquiéte guére.

LE CHEVALIER.

Voilà, Madame, l'endroit critique de ce que j'ai à vous apprendre, & vous allez rendre justice vous-même à Laure, quand vous sçaurez ce que, pour vôtre repos, il ne faudroit pas me forcer de vous dire.

MELITE.

C'est une façon de me donner plus d'envie de l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Madame, pour vous y préparer, ſçachez donc que Laure n'a ni les rafinemens de la coqueterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie; la liberté, l'amour, & la philoſophie chez elle ſe tiennent par la main; c'eſt une ame noble, mais ſenſible, qui ſe livre avec décence à toute la vivacité de ſes goûts & qui ſçait allier la dignité des ſentimens les plus reſpectables, avec l'extérieur de la conduite la plus galante.

MELITE.

Vous me faites un être de raiſon, Chevalier, au lieu d'un portait reſſemblant, mais je veux bien le croire tel, où cela nous mene-t'il?

LE CHEVALIER.

A vous perſuader aiſément que Laure eſt incapable de chercher à former des liens avec quelqu'un, qu'elle ſçauroit en avoir de tout formés.

MELITE.

Quoi! Vous voulez me faire entendre qu'elle ignore que Saint Fard eſt marié?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, elle l'ignore, & je ſuis garant que ſitôt qu'elle le ſçaura vous n'aurez plus à vous en plaindre.

MELITE.

Elle ne ſçait pas qu'il eſt marié! Saint Fard auroit eu la foibleſſe ..

LE CHEVALIER.

J'en ſuis un peu la cauſe, voici comment cela s'eſt fait; j'étois à l'Opera dans la loge de Lau-

re, St. Fard qui ne la connoissoit que de vûe, vint m'y joindre, y resta quelques instans, trop enfin puisqu'il me demanda par grace de le présenter à Laure, dès le lendemain. J'aimois Laure, je me flattois de quelque retour, mais je n'ai pu refuser à l'amitié que j'ai pour St. Fard une grace dont je ne prévoyois pas les conséquences. Je fis plus, je le servis contre moi-même, en lui conseillant de s'annoncer pour garçon, aux yeux de Laure, Saint Fard s'y prêta malgré lui, Madame, je lui dois cette justice, & cette fatale visite enfantée par la curiosité a produit deux maux pour un; elle vous a enlevé le cœur de St. Fard, & à moi celui de Laure. (*Il approche de Melite.*) Quand ma complaisance pour un ami a fait vôtre malheur, jugez si je suis à plaindre, moi qui ne désirerois que de vous donner des preuves de la plus respectueuse & de la plus tendre estime, moi qui voudrois aux dépens de ma vie ... (*Melite se leve.*) Au reste, Madame, quoique plus coupable, nos chagrins sont pareils, nous devons nous concilier pour les adoucir.

MELITE, *d'un ton froid.*

Et comment s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Faites-moi raison d'une maîtresse inconstante, & je vous ferai raison d'un mari perfide qui d'un seul soupir a sçu trahir l'hymen, l'Amour & l'amitié.

MELITE.

Vous prenez ma vengeance trop à cœur, Monsieur; je vous remercie de vôtre confidence. sur

l'histoire de Laure, je n'en abuserai ni auprès de mon mari, ni auprès d'elle : mais je me charge toute seule du soin de remédier à ma douleur.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame, quand tout nous autorise à nous plaindre ensemble...

MELITE.

Encore une fois, Monsieur, nos intérêts sont si divisés dans cette avanture, que je vous prie très-sérieusement de ne m'en plus parler ; laissez-moi le soin de ma consolation & pourvoyez ailleurs à la vôtre.

LE CHEVALIER.

Allons, Madame, on vous laisse dans ce cruel état malgré la part qu'on y prend : mais de grace, réfléchissez un peu à la situation où se trouvent nos deux cœurs, & vous connoîtrez peut-être qu'il ne sont dans le cas, ni de se désespérer ni de craindre, adieu. (*à part.*) Je n'ai plus de ressource que dans l'amusement qu'elle pourra prendre à la fête que je lui prépare ici ; ne ménageons rien pour la rendre agréable. (*Il sort.*)

SCENE VI.

MELITE, MARTON.

MARTON.

EH bien ! Madame, voilà une belle occasion de vous venger, comme vous voyez.

MELITE.

Y pensez-vous, Marton?

MARTON.

Oui, Madame, j'y pense; je sais bien que vous n'êtes pas dans le goût d'en faire usage, je connois trop Melite pour en douter, mais si le Chevalier n'est point fait pour surprendre vôtre cœur, au moins vous a-t'il ouvert un avis dont vôtre esprit doit se servir contre le perfide St. Fard.

MELITE.

Quel est-il?

MARTON.

N'avez-vous pas remarqué qu'il vous a dit que vôtre mari a été présenté à Laure comme garçon, & que si Laure savoit....

MELITE.

Oui, Marton, cela ne m'est point échappé; mais je n'ai garde d'employer cette ressource, j'arracherois Laure à St. Fard sans le ramener à moi, il s'en vengeroit bientôt avec une autre, & je n'aurois qu'un chagrin de plus, c'est de mériter sa haine, en me présentant à son esprit comme une de ces femmes dont la jalouse méchanceté a plus de plaisirs à rendre leurs maris publiquement odieux, qu'à les rappeller à leurs devoirs par des soins particuliers.

MARTON.

Voilà qui est très-bien dit: mais c'est avec tous ces ménagemens-là qu'une pauvre femme gémit en secret & périt de langueur pour un ingrat qui ne ménage rien: au reste, Madame, ce sont vos affaires, soyez malheureuse puisque c'est vôtre dernier mot.

MELITE.

Non, Marton, ma tendresse plus que la vengeance m'inspire un moyen de me rendre St. Fard. Je veux voir Laure. Au portrait avantageux que le Chevalier m'en a fait, je trouverai peut-être quelque chose de vrai; & pour peu qu'elle ait dans le cœur quelqu'une de ces qualités qu'il m'a détaillées, je veux, sans lui faire connoître ni qui je suis, ni quel intérêt m'anime, la consulter sur le parti que j'ai à prendre. Ces agréables femmes connoissent mieux le cœur des hommes que nous; la façon dont elles les subjuguent en est une preuve; peut-être m'ouvrira-t-elle quelques avis dont je pourrai profiter.

MARTON.

Madame, c'est aller crier au secours à la porte de son ennemi: je crois bien qu'ignorant qui vous êtes, Laure ne vous traitera pas de même; mais sûrement elle appliquera à vôtre chagrin tel reméde dont vous ne voudrez pas user.

MELITE.

N'importe, je veux voir de près comment ces charmantes personnes s'y prennent pour être si redoutables, & rendre les hommes si constans.



SCENE VII.

MELITE, MARTON, FRONTIN.

MELITE.

AH! Frontin, approche. Où est ton maître? Mais parle vrai.

FRONTIN.

Mon Maître... Madame il vient d'entrer chez vôtre Notaire, d'où il ne sortira que dans deux heures.

MELITE.

Il n'est donc pas sûrement chez Laure?

FRONTIN.

Non d'honneur, il ne doit s'y rendre que sur les six heures, à l'ordinaire.

MELITE.

Allons, Marton, ce tems m'est favorable, je veux exécuter mon projet sans perdre un instant.

MARTON.

Je souhaite qu'il réussisse: mais il est bien singulier.

FRONTIN, *à Marton.*

Ne peut-on sçavoir?...

MARTON.

Paix.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit.

ACTE II.

Le Théâtre représente la Salle de compagnie de Laure, où on a dressé une Toilette, on y voit un Claveſſin, des Fauteuils, une Guitarre ſur un Sopha & une Bibliothéque.

SCENE PREMIERE.

LAURE, FINETTE.

Laure arrive avec un papier de muſique à la main dont elle va chercher ſur ſon Claveſſin le vrai ton, elle en fredonne le commencement, puis elle va s'aſſeoir vis-à vis du miroir, jette le papier ſur la toilette & dit.

ALlons, mon enfant, finiſſons donc cette Toilette, elle commence à m'ennuyer.

FINETTE.

Mais, Madame, comment voulez-vous que je la finiſſe, vous êtes toûjours en l'air.

LAURE, *reprend le papier de Muſique, prélude, & dit:*

Que veux-tu? S. Fard vient de m'envoyer des paroles charmantes, animées de la plus jolie muſique du monde, oh! Je veux abſolument les ſçavoir quand il viendra, c'eſt ſon ouvrage, il mérite cette attention.

(*Elle chante.*)

Si nous voulons dans le tendre myſtére,
Etre bien ſervis par l'amour
Sçais-tu, Finette, qu'il eſt aimable?

FINETTE.

Oui, Madame : mais que ne me dites-vous tout d'un coup qu'il eſt aimé! vous en feriez quitte, puiſqu'enfin il faut que je le ſçache.

LAURE.

Finette, n'allez pas ſi vîte, je diſtingue & voilà tout; il a les mœurs douces, l'eſprit riant, les façons nobles & aiſées, pour le cœur, je lui crois le meilleur du monde, & dans le vrai, ſi jamais je faiſois la folie de me marier, je voudrois trouver dans mon vainqueur toutes les qualités que je trouve dans S. Fard.

FINETTE.

(*) Madame, n'allez pas ſi vîte, S. Fard a envie de vous plaire, voilà peut-être à quoi ſe réduiſent ſes belles qualitês; vous ne le connoiſſez pas depuis aſſez long-tems pour ſçavoir ſi tout ce mérite eſt bien à lui; ignorez-vous que les hommes ſont charmans quand ils ſe ſont mis dans la tête de le paroître; mais ſouvent qu' eſt-ce que cela dure? Le tems qu'il faut pour nous tromper... Ainſi... mais... Madame, ce que je vous dis vaut mieux que vôtre Chanſon & vous ne m'écoutez pas!

LAURE, *chante.*

Si nous voulons dans le myſtére

(*) *Pendant ce couplet Laure s'apprend l'air qu'elle tient noté.*

Etre bien servis par l'amour.

Tu as dit là de fort-bonnes choses ; mais comme je les sçais mieux que toi, & que je ne sçais pas ma chanson, mon attention lui donne la préférence.

(*Elle chante.*)

Près de l'objet qui sçait nous plaire,
Employons tout pour plaire à nôtre tour.

(*Elle se leve.*)

J'ai fait ce matin bien des réfléxions, Finette, elles me donneroient de l'humeur si j'étois capable d'en prendre.

(*Elle va se mettre sur un Sopha & chante l'air qui suit.*)

Faut-il perdre sa liberté
Quand il n'est plus de bien sans elle
Faut-il toûjours être Cruelle
Et ne vouloir paroître belle
Que pour servir la vanité ?

(*Elle revient à sa Toilette.*)
(*Elle regarde dans le miroir & dit :*)

FINETTE.

Eh bien! Madame, peut-on sçavoir où elles vous ont conduites ces réfléxions ?

LAURE.

Finette, je crois que j'ai envie de me marier.

FINETTE.

Ah! Ciel, vous lassez-vous d'être heureuse.

LAURE.

Heureuse! Le suis-je? Oui, à beaucoup d'égards ; mais ma conduite toute honnête qu'elle est, me laisse-t-elle jouir d'une réputation bien en-

tiére? L'estime publique est quelque chose, Finette; ces hommes qui viennent me faire leur cour par pur amusement d'esprit, n'ont ils pas l'air de prétendre à mon cœur? Sçais-je jusqu'où va le mal que pensent de mon amour pour ma liberté ceux qui ne me connoissent que de nom, tandis que ceux qui viennent chez moi me mésestiment peut-être très-respectueusement, & ont la fausse idée de croire qu'un d'eux est plus heureux que les autres?

FINETTE.

Voilà vraiment, Madame, de tristes réflexions; mais pour les détruire d'un mot, dites-moi, quand un mari vous aura en propriété, ne verrez-vous plus personne?

LAURE.

Ah! Finette, j'aime le monde, & le mariage ne changera point mon goût.

FINETTE.

Eh bien, Madame, alors on tiendra de vous les mêmes propos que vous craignez, & vous n'aurez peut-être acquis de plus, que le désagrément d'avoir des comptes à rendre à un Maître qui pourra vous sacrifier sur des discours calomnieux, ou de fausses apparences.

LAURE.

Tu me tranquillises; allons, je n'y pense plus.

FINETTE.

Vous n'y pensez plus, Madame, vous vous trompez.

LAURE.

Comment?

FINETTE.

Oui, je gage qu'il y a du Sr. Fard dans cette idée de mariage qui vous a prise si subitement.

LAURE.

Bon! Vas-tu me persuader que je l'aime.

FINETTE.

Je ne sçai, mais vous faites tout ce qu'il faut pour lui paroître aimable; & c'est-là une de nos plus sincéres déclarations d'amour.

LAURE.

Encore! Ah tu m'excédes, Finette; pour te déròuter de ce verbiage moral, chantons ce Duo Italien que je t'ai appris.

FINETTE.

De l'Italien! Allons, dans vos petits chagrins c'est vôtre grande ressource.

(*Elles chantent un duo Italien de Monsieur Ruge.* Abbi pietà, &c.)

SCENE II.

LAURE, FINETTE, un petit Laquais habillé en hussard.

Le Petit LAQUAIS.

UNe Dame demande, Madame, si elle peut vous parler en particulier.

FINETTE.

Est-ce qu'elle n'a point de nom, cette Dame?

LE LAQUAIS.

Je crois, que si, mais elle ne l'a pas voulu dire.

LAURE.

Quel air a-t'elle?

LE LAQUAIS.

Madame, elle n'est pas tout-à-fait si belle que vous, mais il ne s'en faut guere, & c'est une Dame de mérite, car elle est descendue d'un beau carosse qu'elle vient de renvoyer.

LAURE.

Faites entrer. [*Le petit Laquais sort.*]

FINETTE.

Et vôtre Toilette?

LAURE.

Voyons ce que me veut cette femme, nous la finirons après.

SCENE III.

LAURE, MELITE, FINETTE.

MELITE.

MAdame, je ne suis pas connue de vous; mais vôtre réputation & une raison qui m'est personnelle, m'ont déterminée à risquer cette visite, dont je vous prie de me pardonner l'importunité.

LAURE.

Madame, des personnes comme vous honorent

beaucoup & n'importunent jamais; aurois je le bonheur de vous être utile à quelque chose?

MELITE.

Oui, Madame, & de la plus grande utilité, il ne s'agit pas moins que du repos de ma vie, je viens vous consulter sur le moyen de me le procurer comme la seule personne en état de me rendre ce service par vos bons avis.

LAURE.

En ce cas, Madame, vous serez satisfaite autant que cela peut dépendre de moi.

(*Finette avance deux fauteuils.*)

FINETTE, *à Laure.*

Que dites-vous de ce début?

LAURE, *à Finette.*

Il m'intéresse: cette femme prévient en sa faveur, & pour la mettre à son aise, je vais te renvoyer. [*à Melite*]

Vous avez un fauteuil, Madame. Finette laissez-nous. [*Finette sort.*]

SCENE IV.

MELITE, LAURE, *assises.*

MELITE.

Je vais hazarder sans doute de vous paroître ridicule en vous détaillant mes chagrins; j'ai un mari, Madame, dont j'avois le bonheur d'être aimée autant que mon cœur le désiroit:

depuis environ deux mois, je ne trouve plus en lui que des complaisances d'usage, des déhors d'amitié, qu'à peine on peut appeller les derniers débris de l'amour; mes justes reproches, mon attachement toûjours continuel, loin de le ramener ne font que l'éloigner d'avantage, & j'ai la douleur journaliére de sentir que son indifférence ne diminue rien de ma tendresse.

LAURE.

Et vôtre Mari, Madame, est-il attaché ailleurs?

MELITE.

Hélas! Oui, Madame.

LAURE.

Tant mieux pour vous, Madame?

MELITE.

Comment?

LAURE.

Oui, Madame? tant mieux? il vous en sera bien plus facile d'en venir à vôtre but: s'il vous avoit quitté pour ne rien aimer, son cœur en perdant l'habitude du sentiment deviendroit incapable du retour que vous désirez; une dissipation vague & peut-être méprisable étoufferoit en lui tout principe de tendresse, on ne revient point de cet état, & vous auriez l'humiliation de vous voir abandonnée pour rien, au lieu que dès qu'il aime ailleurs, ce n'est qu'un moment de préférence à laquelle il peut ne vous sacrifier qu'un tems: c'est à vous à ne rien ménager pour que ce tems soit le plus court qu'il vous sera possible.

MELITE.

Ah! Madame, vous me tranquillisez déjà sur un point qui faisoit mon plus grand chagrin.

LAURE.

Vôtre confiance, quelque idée que vous ayez de moi, Madame, m'intéresse assez pour que je vous dise sincérement tout ce que je dirois en pareils cas: un cœur qui aime tendrement ce que la vertu lui ordonne d'aimer s'attire toûjours une véritable estime, & c'est d'après ce sentiment que je vous ferai part de mes petites réflexions, puisque vous le demandez

MELITE.

J'en ai, Madame, le plus grand besoin; quoique mariée depuis deux ans, j'ai très-peu étudié cette marche qu'il faut sçavoir dans le monde, pour tirer le meilleur parti des positions où l'on s'y trouve; j'ai laissé agir mon cœur sans que mon esprit ait encore pû lui servir de guide; voilà je crois ce qui me rend aujourd'hui la victime d'une sensibilité que je ne sçaurois vaincre.

LAURE.

Cette façon d'être devroit vous rendre adorable aux yeux d'un mari, si les hommes étoient plus parfaits qu'ils ne sont. comme cela ne suffit pas, & leur imperfection est telle, qu'il nous faut de l'art pour leur plaire. La belle nature est trop simple pour des cœurs, qui par foiblesse aiment la varieté jusques dans le bonheur même. Je gage que l'objet qui vous enléve le cœur de vôtre Mari, sans avoir toutes vos bonnes qualités, & même sans vous égaler en beauté

ne vous l'a enlevé qu'avec cet art que vous ne sçavez employer.

MELITE.

Mais... Cela pourroit bien être.

LAURE.

Connoissez-vous cette méchante personne-là?

MELITE.

Oui, Madame; & ses graces, son esprit sont mes plus grands sujets de crainte.

LAURE.

Elle est donc bien redoutable? Quelle espéce de femme est-ce?

MELITE.

On me l'avoit peint comme une personne charmante, dont les heureux talens embellissoient la gaieté du caractère; j'ai crû ce portrait flatté, la curiosité de voir cette rivale m'a prise, mais loin de la trouver au-dessous de cet éloge, j'ai le chagrin de découvrir encore en elle, d'autres qualités beaucoup plus estimables; des procédés nobles, un esprit éclairé par la raison; une ame généreuse, tout ce qu'il faut pour me faire désespérer de lui enlever le cœur après lequel je cours. Ah! Madame, je ne le vois que trop, mon malheur est sans remede.

LAURE.

Quelle idée! Madame, je pense différemment; pour arracher à vôtre rivale, ou du moins lui disputer ce cœur après lequel vous courez, vous avez tous les avantages qu'il faut: mais vous ne vous en servez pas apparemment. Attaquez-le avec les mêmes armes, prêtez vôtre caractère à employer les

mêmes enchantemens, & loin qu'elle l'emporte en rien sur vous, vous aurez au-dessus d'elle le pouvoir de la vertu qui fait pancher la balance, quand elle est égale pour tout le reste: vous seriez bien étonnée, si au lieu de condamner vôtre mari de son inconstance, je vous prouvois que c'est vous qui en êtes la cause.

MELITE.

J'ai beau m'examiner, Madame, je n'ai rien à me reprocher, & ma conduite est à l'abri du moindre soupçon.

LAURE.

Aussi n'est-ce point à vôtre vertu à qui j'en veux; c'est au contraire à vôtre défaut d'adresse, défaut qui maintenant fait le malheur de bien des femmes de mérite.

MELITE.

Voyons, Madame, je vous écoute avec un vrai plaisir.

LAURE.

Un cœur, Madame, est moins difficile à acquérir qu'à conserver. Après le fatal *oui*, une femme croit n'avoir plus rien à faire que d'être affectueuse, caressante, douce, égale, & fidele; elle a raison jusqu'à un certain point: ces qualités doivent faire le fond de son caractère, elles ne manqueront pas de la faire estimer de tout le monde: mais ce n'est pas assez dans nos mœurs; si elle désire de fixer le cœur de son mari, elle a besoin d'adresse, d'un peu de manége, beaucoup de gaieté contrastée suivant les occasions, avec une nuance de caprice & d'inégalité.

MELITE.

Vous pouvez avoir raison: mais comment en venir là, quand naturellement...

LAURE.

Maîtrisez vôtre penchant, quittez ce ton malheureux & plaintif qui engage vôtre mari à aller chercher la gaieté ailleurs, rendez-lui vôtre maison agréable; vôtre, societé amusante, jettez de la variété dans vôtre façon de plaire, tâchez d'être à ses yeux plusieurs femmes à la fois, multipliez vous, au lieu de vous anéantir, pour ainsi dire, dans l'objet aimé.

MELITE.

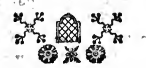
Voilà bien des choses que vous me conseillez; effectivement je sens tout le fruit qu'une femme en peut tirer: mais, Madame, la pratique m'en sera difficile; & si avec vôtre juste théorie, il se présentoit sous mes yeux quelqu'exemple bien frappant de cet art que je crois, comme vous, nécessaire, je pourrois...

LAURE, *se lève.*

Je vous demande pardon, Madame, j'entens un carosse entrer dans ma cour, peut-être ne voulez vous pas être connue, je vais sçavoir si c'est pour moi. [*Elle sonne.*]

MELITE.

Que cette attention est obligeante?



SCENE V.

MELITE, LAURE, FINETTE.

LAURE, *à Finette.*

Voyez qui eſt-ce qui arrive-là.

FINETTE.

C'eſt St. Fard, Madame.

LAURE, *à Melite.*

Quel parti voulez-vous prendre? C'eſt un garçon fort eſtimable, qui vient quelquefois me faire viſite.

MELITE, *embarraſſée.*

Ah! Madame, il pourroit par hazard me connoître, & je ſerois au déſeſpoir que quelqu'un... Je ne ſçais...

LAURE.

Il me vient une idée. Vous voulez, dites-vous, joindre un exemple à la théorie que je viens de vous détailler; l'arrivée de St. Fard eſt précisément vôtre affaire; il a quelques prétentions ſur mon cœur; comme je crois ſes vûes légitimes, je ne lui en ſçai pas mauvais gré; mais je le traite de façon à ne le pas guérir ſi-tôt: cachez-vous dans ce cabinet, d'où vous pourrez tout entendre, & tirer quelque profit de la façon dont je me comporte avec lui.

MELITE.

On ne peut pas mieux imaginer; je vous ré-

ponds de ne pas perdre un mot de vôtre converſation...

LAURE.

Vos juſtes plaintes, m'ont donné de l'humeur contre tout ce qui peut devenir un mari; il pourra bien d'abord payer pour le vôtre en attendant que vous ſoyez aſſez forte pour le corriger vous même; le voici. Finette conduiſez Madame.

MELITE.

Je ſerois pourtant fâchée que vous le chagrinaſſiez pour moi.

LAURE.

Laiſſez-moi faire & profitez; je ſçais mieux que vous ce qu'il lui faut.

(*Melite & Finette entrent dans le cabinet.*)

SCENE VI.

LAURE, St. FARD.

LAURE, *à ſa toilette, s'ajuſtant quelques boucles de cheveux.*

AH! Monſieur, vous voilà; je ſuis fort aiſe de vous voir: Eh bien! On ne peut donc pas avoir la clef de vôtre Loge?

St. FARD.

Je me ſuis fait un plaiſir de vous l'apporter moi-même.

LAURE.

Un plaiſir d'apporter une clef! Cela s'appelle

mettre du plaisir partout. Mais voilà une belle heure pour aller à un Opera nouveau?

S. FARD, *tire sa montre*

Il n'est que cinq heures & demi, Madame, & vous n'y arriverez jamais avant six heures.

LAURE.

D'accord; mais précisement aujourd'hui je voulois y aller de bonne heure.

St. FARD.

Et c'est pour cela que votre toilette n'est pas encore finie.

LAURE.

Ce petit ton ironique veut me prouver apparement que je n'ai pas le sens commun!

St. FARD.

Quelle idée, charmante Laure! quelqu'un mieux que moi sçait-il ce qui en est?

LAURE.

Et pourquoi le sçauriez-vous plus qu'un autre? N'ai-je donc de l'esprit que pour vous, ou vous croyez-vous seul capable d'en juger?

St. FARD.

Ni l'un ni l'autre, Madame; mais je défie que personne s'y intéresse plus que moi, & c'est cet intérêt qui me fait distinguer toutes vos bonnes qualités mieux que personne.

LAURE.

Oh! pour le coup, voilà un compliment qui vous est d'une grande ressource, les hommes sont admirables, ils ne nous ont pas plutôt lancé l'épigramme, qu'avec quelque fadeur ils comptent tout raccomoder & que nous sommes contentes;

oh bien ! Monsieur, gardez vôtre compliment pour une meilleure occasion, & vôtre loge pour un autre jour.

St. FARD.

Vous n'allez donc point à l'Opéra ?

LAURE.

Si, vraiment, n'y a-t-il que votre loge dans le monde ? J'ai celle du Baron qui, plus attentif que vous, me l'a envoyée dès le matin.

St. FARD.

Et vous l'avez acceptée ?

LAURE.

Pourquoi non ?

St. FARD.

Le Baron est heureux, Madame : si j'avois imaginé que vous eussiez pu douter de mon exactitude, vous auriez eu la clef de la loge dès hier, ainsi celle du Baron . . .

LAURE.

Soit, tout ce tracas de clefs me rompt la tête, laissons cela.

St. FARD.

Volontiers. Je connois votre sincérité ; là avouez que quand je suis arrivé, vous aviez un petit besoin de gronder dont vous m'avez donné la préférence.

LAURE.

Pourquoi non ? c'est une faveur ; aimeriez-vous mieux que je l'eusse gardé pour un autre ? *(elle se léve, on ôte la toilette.)* Vous en sentirez mieux le plaisir de m'entendre chanter l'air que vous m'avez envoyé ; les paroles sont simples & modestes, voilà comme je les aime.

St. FARD.

Elles ſont comme vous les inſpirez à mon cœur: auſſi ai-je à vous demander grace pour mon eſprit. Vous êtes charmante quand vous voulez.

LAURE.

Cajolerie d'Auteur, parce qu'il a fait les paroles: *Vous êtes charmante quand vous voulez*; mais je crois que je le ſuis aſſez ſouvent.

(*Elle chante.*)

AIR.

Si nous voulons dans le tendre myſtére,
Etre bien ſervis par l'Amour,
Près de l'objet qui ſait nous plaire,
Employons tout pour plaire à nôtre tour.
Par les talens & par les graces,
Annobliſſons tous nos déſirs;
Non, ce n'eſt qu'en ſuivant leurs traces,
Que nôtre cœur ſera de nos plaiſirs.

St. FARD.

Vôtre voix s'embellit tous les jours.

LAURE.

J'acquiers, à ce qu'on dit, plus d'art dans ma façon de chanter; voilà tout: je ſuis cependant bien loin de celui que vous avez, St. Fard; mais j'y parviendrai peut-être.

St. FARD.

Je prendrois ce diſcours modeſte pour une ironie, ſi je vous connoiſſais moins.

LAURE.

Je vous rends juſtice, vous l'allez voir: chantons ce duo que vous m'avez donné derniérement.

St. FARD.

Volontiers.

LAURE, *après s'être promenée autour de St. Fard, & avoir préludé gaîement différens airs, donne à St. Fard sa partie, s'assied sur le sopha.*

Mettez-vous là. *(Elle chante.)*

Cher amant,
Lis dans mon ame.
Ce que ta flâme.
M'inspire en ce moment.

St. FARD, *chante.*

Tendre Aminte,
Plus de contrainte;
Célébre pour jamais
L'amour & ses bienfaits.

LAURE.

Que l'ardeur de te plaire
Augmente mes attraits.

St. FARD.

Que mon amour sincére
Embellisse mes traits.

(Ensemble.)

De cette douce intelligence
Enchantons nos deux cœurs;
Suivons l'amour & sa puissance;
Sans abuser de ses faveurs.

LAURE.

A propos de faveurs, n'avez-vous jamais formé le dessein de vous marier?

St. FARD.

Oh! que si, Madame; on n'est point parvenu

à mon âge sans que cette agréable idée ait trouvé ses momens.

LAURE.

Eh bien, de bonne foi, dites-moi, quel plan vous faites-vous du mariage?

St. FARD.

Quel plan, Madame? La question est délicate.

LAURE.

J'ai mes raisons de vous la faire.

St. FARD, *à part.*

Sauroit-elle...

LAURE.

Cette idée agréable, pour me servir de vôtre expression, est venue me relancer tantôt jusques dans le fort de ma philosophie; je suis bien aise de voir si ce que vous pensez sur cet engagement, se rapporte à ce que j'en pense moi-même.

St. FARD, *embarrassé.*

Tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis homme à faire comme les autres, à suivre la mode sans trop de réflexion.

LAURE.

Quoi! Vous feriez le serment qui s'exige en pareil cas, avec un dessein bien pris de ne le pas tenir? Allons, St. Fard, vous n'y pensez pas.

St. FARD.

Quand je vous dis cela, Madame, ce n'est pas que je ne sente en moi tout ce qu'il faut pour être le plus honnête mari du monde; mais qu'est-ce que se marier maintenant? c'est s'unir par raison d'intérêts & de décence avec une

femme qui ne peut plus nous échapper; on s'appartient en dépit de tout ce qui peut nous arriver, cette certitude dont on abuse de trés-bon accord, fait qu'on ne se donne plus la peine de chercher à se plaire; bientôt la froideur s'en mêle, chacun s'arrange de son côté, suit le torrent du monde, & l'on finit par ne s'inquiéter l'un de l'autre, qu'autant que ce monde veut bien vous le permettre, encore à l'extérieur.

LAURE.

Comment? Voilà à quoi vous réduisez tout le bonheur dont cet engagement est susceptible?

St. FARD.

Ah! Je vous demande pardon, Madame, j'oubliois de vous dire qu'on a des enfans, mais seulement ce qu'il en faut pour conserver des biens, que, sans eux on seroit obligé de rendre.

LAURE.

Vous me parlez-là des gens qui s'unissent sans s'aimer: mais comment traiteriez-vous une femme aimable, dont les graces & les talens seroient faits pour vous intéresser, & qui en feroit son unique plaisir?

St. FARD.

Je l'adorerois, Madame; la mode alors ne pourroit rien sur moi; mais les talens d'une femme sont-ils long-tems dédiés au mari?

LAURE.

Si elle les néglige à ses yeux, c'est parce qu'il paroît n'en être plus affecté, & que d'autres yeux moins indifférens leur rendent plus de justice.

St. FARD.

Non, Madame; je connois des femmes incapables de manquer à ce que la vertu leur prescrit: j'en ai vû plus d'une paitries de graces & de talens la veille de leur mariage: huit jours après, négliger tout ce qu'elles avoient pour plaire a leur mari: ce mari n'a pas à s'en plaindre, si vous voulez: on ne fait pas plus pour un autre que pour lui: mais on ne cherche pas à lui plaire plus qu'à un autre: enfin cet homme, avec la meilleure disposition du monde à aimer tendrement sa femme toute sa vie, trouve cette même femme si peu attentive sur les soins qu'elle pourroit avoir de lui paroître aimable, que le dégoût s'en mêle malgré lui; & du mari le plus fait pour honorer dans un même objet l'amour & l'hymen, on en fait le mari le plus dissipé & le plus volage.

LAURE.

Comment donc! A la façon vive & animée dont vous détaillés vos raisons, on diroit que vous seriez dans le cas d'un de ces maris? cependant je sçai qu'il n'en est rien.

St. FARD, *embarrassé.*

Il ne faut qu'un peu connoître le monde, pour que l'exemple des autres nous en apprenne autant que nôtre propre expérience.

LAURE.

Oh! cela n'est pas toûjours vrai; au reste, je vois avec plaisir que nous sommes du même avis: ne poussons pas plus loin la dissertation; je crains que son sérieux ne vous ennuye, & j'aime mieux vous envoyer à l'Opéra.

St. FARD.

Quelque matiere que l'on traite avec vous, s'ennuye-t'on jamais?

LAURE.

C'est que j'ai grand soin de la varier avant le moment où cela pourroit arriver: j'aime mes amis pour eux-mêmes; tranquillisez-vous, St. Fard, la prétendue loge du Baron est une plaisanterie. Je reste chez moi, où vous reviendrez après l'Opéra m'en donner des nouvelles.

St. FARD.

Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut prendre sur soi de vous laisser seule. *(Il sort.)*

SCENE VII.

LAURE, MELITE, FINETTE.

LAURE, *ouvre le cabinet.*

VEnez, Madame; on est sorti. Ne vous êtes-vous pas ennuyée dans vôtre prison?

MELITE.

Non, Madame, vôtre entretien m'a fait le plus grand plaisir.

LAURE.

Vous avez entendu, dans le plus petit espace de tems que j'ai pû, la façon dont on amuse, dont on intéresse les hommes; passer du caprice à la gaieté, de la gaieté à la raison, de la raison au sentiment, voilà tout le secret & c'est à-peu-près

près la marche que doit ſuivre toute femme qui déſire de plaire.

MELITE.

J'ai ſi bien ſaiſi cette leçon, que je n'en veux plus du tout à mon mari; & de bonne foi, je me reproche mon inconſtance: j'en conviens, j'étois fort ennuyeuſe: j'uſerai dès ce ſoir de vôtre recette.

FINETTE, *à Laure.*

Madame eſt une écoliére qui vous fera honneur, car elle a tout écouté avec une attention...

LAURE.

J'ai été bien aiſe de faire cauſer un peu St. Fard ſur ce qu'il penſoit du mariage, ſon avis n'eſt point ſuſpect, & il a avoué bonnement qu'il ſe comporteroit lui-même comme tous les hommes du monde, s'il avoit une femme qui négligeât de lui plaire; c'eſt pourtant un garçon plein de probité & d'honneur, j'en fais un cas tout particulier.

MELITE.

A la juſteſſe de ſes réponſes, j'en penſe comme vous.

LAURE.

Vous me raviſſez, Madame: le bien qu'on entend dire de ce qu'on aime, ajoute à celui qu'on en ſçait; comme vôtre confiance en moi vous rend digne de toute la mienne, je ne vous cacherai point que je compte me l'attacher par des nœuds légitimes; il fera le bonheur d'un femme eſtimable, qui prendra quelque ſoin de lui plaire. Mais, .. qu'avez-vous, Madame! J'apperçois

ſur vôtre viſage une altération qui m'inquiéte.

MELITE.

Ce n'eſt rien, Madame; c'eſt un étourdiſſement paſſager...

FINETTE, *la ſoutenant.*

Madame a été enfermée dans ce cabinet ſans preſque oſer reſpirer, ni prononcer une parole; cette contrainte eſt un peu dure pour nous.

MELITE.

Je crois que voilà d'où cela vient.

LAURE.

Non, Madame, pardonnez mon indiſcrétion; moi, je crois que vous ne m'avez ouvert vôtre cœur qu'à moitié; vous n'êtes point venue me conſulter ſans quelques raiſons preſſantes: vous ne riſquez rien de me confier vôtre ſecret tout entier, & il y auroit peut-être du danger à me le cacher.

MELITE.

Quoi! Madame, vous ſoupçonnez...?

LAURE.

Oui, Madame, le motif de vôtre viſite, ce trouble ſubit au ſeul nom de St. Fard, la relation qu'il y a du tems que je le connois à celui que vous avez à vous plaindre d'un inconſtant; tout enfin m'aſſure que vous êtes venue réclamer ici le cœur de St. Fard, qu'il eſt vôtre mari ou du moins vôtre amant; il faut bien me dire ce qu'il en eſt, ſi vous ne voulez pas que je l'épouſe.

MELITE.

Ah! Madame, vous m'arrachez un ſecret que j'avois la ferme réſolution de ne vous point dé-

clarer; St. Fard auroit raiſon de m'en vouloir, & ma démarche auprès de vous, toute innocente qu'elle eſt, lui paroîtroit une hardieſſe qui me rendroit odieuſe à ſes yeux.

LAURE.

Ne craignez rien, Madame, je le ſerois trop moi-même ſi j'abuſois d'une pareille confidence, je vous rends St. Fard à quelque titre qu'il vous appartienne; mais, croyez-moi, profitez de mes avis pour le conſerver.

FINETTE.

Une autre pourroit bien quelque jour, n'être pas ſi généreuſe.

MELITE.

Vos procédés méritent toute mon eſtime.

LAURE.

Cette récompenſe eſt au-deſſus du bienfait. Avouez que les femmes s'épargneroient bien des chagrins, ſi loin de chercher à s'enlever des hommes perfides, comme elles font, elles ſe confioient de bonne foi, les droits particuliers qu'elles peuvent avoir ſur eux, la perfidie reprendroit ſon viſage naturel, redeviendroit un vice, & tant de petits Meſſieurs qui en font métier, n'auroient plus ſi beau jeu à nos dépens.

MELITE.

Avec cette façon de penſer je dois compter ſur vôtre diſcrétion, & je vais mettre en œuvre cet art dont vous m'avez ſi bien fait connoître l'utilité.

LAURE.

Soyez ſûre que vôtre ſecret eſt devenu le mien.

MELITE.

Adieu, Madame, quelque chose qui arrive, je n'oublirai jamais toutes les obligations que je vous ai. (*Elle sort reconduite par Laure.*)

SCENE VIII.

LAURE, FINETTE.

LAURE.

AH! Monsieur St. Fard, vous vous faites passer pour garçon, & vous avez une femme charmante que vous négligez; ces perfides maris n'en font pas d'autres.

FINETTE.

Aussi, quand de pareilles trahisons se decouvrent, on ne les en punit pas: ma foi, Madame, si j'étois à vôtre place, j'en ferois un exemple.

LAURE.

Sa femme est trop estimable pour que je la chagrine en rien, elle désire de le fixer, je souhaite qu'elle réussisse, sans cela...

FINETTE.

J'admire vôtre générosité; cependant si toutes les femmes de haute vertu prennent exemple sur celle-ci, songez-vous, Madame, que vous allez avoir à vous reprocher la ruine de tant de charmantes & honnêtes personnes qui n'ont établi leur fortune que sur les brouilleries des ménages & l'inconstance des maris.

LAURE.

Va, Finette, de quelqu'agréable façon que leurs femmes s'y prennent, il n'en restera encore que trop de ces maris dont l'inconduite triomphera de mon remede ; mais j'attends St. Fard au retour de l'Opéra, & sans compromettre un secret que j'ai promis de garder, je lui en dirai assez pour lui faire sentir que je veux ne le revoir jamais. Tu vois, où en serois-je si je l'avois aimé? Le traître! Ah! ma pauvre Finette, les femmes tendres & sincéres sont à présent bien à plaindre.

FINETTE.

Aussi en voit-on quelques unes qui ont grand soin de se corriger de ces défauts.

LAURE.

Je les approuve maintenant, & c'est à quoi je vais travailler. Malheur à qui sera assez hardi pour se donner les airs de m'aimer.



ACTE III.

Le Théâtre repréſente le Sallon de Melite, tel qu'au premier Acte, ſans Fauteuils.

SCENE PREMIERE.

MELITE, MARTON.

MELITE, *galamment habillée.*

ME trouves-tu bien, Marton.

MARTON.

Vraiment, Madame, il eſt impoſſible d'être mieux; vous nous y avez fait mettre tant de ſoins, que l'élégance de vôtre ajuſtement peut ſervir de modéle à nos beautés les plus difficiles. Dites-moi donc enfin ſi vous allez cette nuit au bal, où à quel agréable ſoupé vous prétendez anéantir tout ce qui oſera vous diſputer la pomme?

MELITE.

Marton, je ne vais point au bal, je ne ſoupe point en ville, je reſte ici.

MARTON.

Vous reſtez ici? Je n'y comprens rien.

MELITE.

Tu ſeras bien-tôt au fait quand je te dirai que cette parure eſt le fruit des leçons de Laure. Une femme qui veut être aimée de ſon mari, Marton, doit chercher à lui plaire, & l'ajuſtement eſt un des moyens...

MARTON.

Quoi! Madame; tout cet étalage n'eſt que pour vôtre mari; à qui vous n'aurez ſeulement pas la ſatisfaction de le montrer? car ne vous flattez pas que St. Fard revienne d'aſſez bonne heure pour que vous puiſſiez le voir d'aujourd'hui; cela lui arrive rarement...

MELITE.

Il eſt vrai; cependant j'ai un preſſentiment qu'il reviendra, Marton; cette idée me fait plaiſir, & je m'y livre, comme tu vois, de façon à le recevoir avec tout l'agrément & toute la gayeté dont je ſuis capable.

MARTON.

Oh! pour le coup, voilà un mari attendu comme on n'en attend point.

MELITE.

Ce n'eſt pas tout, Marton, au hazard que St. Fard revienne ce ſoir, aide-moi à inventer quelqu'amuſement qui puiſſe l'intéreſſer & le ſurprendre.

MARTON.

Pour ce ſoir?

MELITE.

Oui pour ce ſoir, pour l'inſtant même s'il le faut.

MARTON.

Que voulez-vous que j'imagine en ſi peu de tems? ma foi, Madame, chantez, danſez autour de lui.

MELITE.

Quoi ſeule, j'aurai l'air d'une folle.

MARTON.

D'accord: tout ce que je peux faire pour vôtre ſervice, c'eſt de partager cette folie avec vous.

MELITE.

Cela ne réuſſira pas, mon enfant, & je manquerai mon début.

MARTON.

Voilà pourtant tout ce qui ſe préſente à mon imagination: auſſi vôtre deſſein eſt ſi extraordinaire!... Mais... attendez... Juſtement... Madame, j'ai vôtre affaire.

MELITE.

Comment?

MARTON.

Monſieur le Chevalier qui prétend comme vous ſavez, vous conſoler de vos chagrins, doit ce ſoir vous donner un divertiſſement; je ſuis dans le ſecret, il a fait aſſembler ici *incognito* des danſeurs & des danſeuſes dont il veut vous régaler, employons-les pour en amuſer St. Fard.

MELITE.

Fort bien! Cela vient on ne peut pas mieux.

MARTON.

Vous ferez la premiére femme qui aura fait ſervir à l'amuſement de ſon mari, une fête préparée par ſon amant; mais cette ſingularité en rendra le tour plus plaiſant.

MELITE.

Et ſi le Chevalier revient pendant le divertiſſement?

MARTON.

Ne craignez, rien, il eſt trop fin pour dire à St. Fard qu'il eſt l'auteur de cette galanterie, & vous pourrez vous l'attribuer toute ſeule.

MELITE, *gayement.*

Tu as raiſon, Marton; & comme la danſe eſt le talent que j'ai le plus cultivé, c'eſt auſſi celui à qui je dois me fier le plus pour remplir mon projet. La légereté de cet habillement s'accorde même avec ton idée. J'entens quelqu'un, ne perdons point de tems, allons trouver tout ce monde-là, & le mettre en état de bien ſervir mon entrepriſe.

MARTON, *va & revient.*

Madame, vôtre preſſentiment n'eſt point déplacé, je crois que c'eſt St. Fard lui-même.

MELITE.

Sortons vîte; qu'il ne nous rencontre point.

SCENE II.

St. FARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Quoi! Monſieur vous revenez ſouper ici?

St. FARD.

Il y a apparence, comme tu vois.

FRONTIN.

Ma foi tant mieux; vous devriez bien faire ce cadeau-là plus ſouvent à la tendre Melite.

St. FARD.

C'est aussi à quoi je pense, Frontin; je me reproche de la laisser seule tous les jours.

FRONTIN.

Ah! Vous vous le reprochez; je crois que vous avez eu quelque tracasserie avec Laure, car voilà comme cela arrive.

St. FARD.

Tu l'as deviné, j'ai passé chez elle au retour de l'opéra comme je lui avois promis: je ne sçai à qui elle en avoit; mais je l'ai trouvé d'une humeur si extraordinaire, que je n'ai pû y tenir, je ne crois pas que j'y retourne si-tôt.

FRONTIN.

Quel conte! Dès demain.

St. FARD.

Non, Frontin, tu le verras.

FRONTIN.

Je le souhaite.

St. FARD.

Et pourquoi désires-tu cela?

FRONTIN.

Ah! Chacun a ses petites raisons; j'aime Marton, Monsieur, & je n'aime point Finette. Marton m'a promis de m'épouser si vous revenez à Melite: ainsi...

St. FARD.

Et bien, mon enfant, espére.

FRONTIN.

Que j'espére! Le bon maître! je l'ai toûjours dit, vous êtes fait pour être le meilleur mari du monde: mais vous avez donc eu une furieuse

querelle avec Laure, pour rompre d'une façon si furieuse & si prompte.

St FARD.

Non, elle s'est déchaînée, à propos de rien, contre tous les hommes en général, sans m'en excepter: cela m'a piqué, j'ai voulu répondre, l'aigreur s'en est mêlée de son côté, & j'ai fini par lui faire ma révérence.

FRONTIN.

Ah! mon cher maître! Puisque vous en êtes-là, tenez bon; elle est si impérieuse; qu'entre nous, vous étiez un peu subjugué.

St. FARD.

Subjugué! Qui? moi? Je t'assure que non; sa tournure d'esprit, ses talens m'amusoient, voilà tout: mais elle devient maussade, ennuyeuse, je la plante-là; & ennui pour ennui, j'aime mieux encore en courir les risques avec ma femme qu'avec une autre.

FRONTIN.

Vraiment, elle est en droit de vous demander la préférence.

St. FARD.

Il y a plus; je t'assure de bonne foi que sans la tristesse & la solitude où s'est abandonnée Melite, je ne me serois jamais avisé de me livrer à ce genre de dissipation, aux dépens de ce que je dois à une femme que j'aime & que j'estime fonciérement.

FRONTIN.

Vous le dites: mais Monsieur, ce n'est pas assez, & si vous lui en donniez plus souvent

des preuves; soyez sûr qu'elle auroit toute la gaieté que vous lui désirez; sa tristesse ne vient que de vôtre peu d'attention pour elle.

St. FARD.

Non, Frontin, Melite est naturellement sérieuse; de quelque façon que je m'y prenne, jamais je n'en ferai une femme amusante; d'ailleurs, elle auroit tout ce qu'il faut pour l'être, elle le voudroit même, que l'usage l'en empêcheroit. Une femme travailler de bonne foi à paroître agréable à son mari! Fi donc, cela seroit maintenant contre les bonnes mœurs.

SCENE III.

MELITE, St. FARD, FRONTIN.

St. FARD.

MAis quelle est cette charmante personne!... Me trompai-je?... C'est Melite elle-même... Quelle parure!

FRONTIN, *à St. Fard.*

Ah! Monsieur, quelque chose que vous en pensiez, regardez-la, avouez qu'il n'y a point de maitresse...

St. FARD, *à Frontin.*

Tais-toi.

FRONTIN.

S'il faut se taire ici, j'aime mieux aller babiller là dedans avec Marton. *(Il sort.)*

SCENE IV.

MELITE, St. FARD.

MELITE, *gayement.*

QUoi! c'est vous, St. Fard? Ai-je le bonheur de vous avoir ce soir?

St. FARD.

Madame, j'en conviendrai, je revenois vous tenir compagnie; mais à l'élégance de cet ajustement, je prévois que vous avez quelqu'autre dessein; vous n'êtes point ainsi parée pour garder vôtre maison: que je ne dérange point vos projets.

MELITE.

Vous ne dérangez rien; je n'ai eu d'autre dessein dans cette parure extraordinaire, que de m'amuser moi-même, & de sortir d'un négligé qui m'attriste depuis long-tems.

St. FARD.

Non, Melite, vôtre attention pour moi veut me cacher ce qui en est; elle vous inspire de me faire un sacrifice de quelques partie agréable que vous avez liée pour ce soir, je vous en remercie: mais trouvez bon que je ne l'accepte pas; nous ne sommes point sur le ton de nous gêner, vous le sçavez; ainsi faites, je vous prie, comme si je n'étois point revenu: je vais passer dans mon cabinet, où j'ai quelques let-

tres à écrire qui rempliront le reste de ma soirée. (*Il veut sortir.*)

MELITE.

Arretez, St. Fard; encore une foi, je ne vous fais aucun sacrifice en restant ce soir avec vous; quand vous ne seriez point venu, je ne serois pas sortie.

St. FARD.

Vous attendez donc du monde, Madame?

MELITE.

Non, je n'attens personne, & vous serez toute ma compagnie, & je n'en désirerai point d'autre.

St. FARD.

Vous me surprenez, Melite, sans chercher à critiquer vos actions, vous m'avouerez que vôtre ajustement n'est pas trop l'uniforme d'un tête-à-tête conjugal.

MELITE.

Cela est vrai, mais j'en prétens amener la mode: toute réfléxion faite, je crois qu'il n'y a rien à négliger quand on veut que le sentiment triomphe de l'habitude.

St. FARD.

Il faut donc absolument croire que cette parure est uniquement pour moi; je suis bien loin de soupçonner rien dans son projet qui ne soit digne de vous, j'estime trop Melite pour cela: mais un mari est peu fait à ces sortes de galanteries, que malgré la bonne opinion qu'il a de sa femme, elle lui doit pardonner en pareil cas un peu d'incrédulité.

MELITE.

Quoique cette incrédulité ne soit point de nature à m'offenser, j'aurai pourtant un vrai plaisir à la détruire, & si je joins à cet ajustement qui vous semble si peu fait pour vous, un petit divertissement dont nôtre union fait tout le sujet, j'espére qu'à la fin vous me rendrez justice; j'y veux paroître avec un certain désir de plaire, que le motif qui me l'inspire rendra excusable, & le talent de la danse, que j'ai un peu négligé, pourra peut-être encore me placer avec quelqu'avantage. *(Elle appelle Marton.)*

MARTON, *répond derriere le Théâtre.*

Allons, Madame.

[*Le Ballet commence composé entr'autres choses, de deux jeunes Danseurs, dont l'un représente l'Amour & l'autre l'Hymen, qui troquent de flambeaux dans un pas de deux, & qui dans un pas de trois avec Melite, la presentent à St. Fard; Melite à son tour les entraîne avec une guirlande de fleurs, & les présente aussi à St. Fard.*]

[*Suspension du Ballet.*]

MELITE, *à St. Fard.*

Eh bien je n'ai pas tout oublié, comme vous voyez.

St. FARD.

Que de graces! Que de talens! Je ne reviens point de ma surprise: mais dites-moi, je vous prie, à quoi puis-je attribuer un changement si satisfaisant & si flatteur?

MELITE.

Aux conseils d'une personne très-sensée.

St. FARD.

Ah! Melite, que nous allons lui avoir des obligations! Oui le ſentiment qui vous anime a paſſé dans mon cœur, je n'ai plus d'autres déſirs que de me rendre digne du vôtre.

[*Il chante à Melite.*]

Que l'Amour a de charmes,
Quand la vertu dirige ſes déſirs!
Que l'Hymen offre de plaiſirs,
Quand l'Amour lui prête ſes armes!
Vuos uniſſez ces Dieux par de ſi douces chaînes,
Qu'ils ne ſe quitteront jamais,
Vous n'aurez éprouvé leurs peines,
Que pour mieux ſervir leurs bienfaits.

MELITE.

Vous ne voulez me rien devoir malgré l'envie que j'en ai. (*Le Ballet recommence un inſtant.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER, MELITE, St. FARD, MARTON.

LE CHEVALIER, *aux Danſeurs, ſans voir Melite ni St. Fard.*

EH, Meſſieurs, vous êtes bien preſſés [*à Marton.*] Qui leur a dit de commencer ſans mon ordre?

MARTON.

Bon, Monſieur, ces Eſtres-là ſont d'une maladreſſe...

LE CHEVALIER, *à part.*

Mais, que vois-je, St. Fard, Melite?

St. FARD.

Viens, Chevalier; tu arrives à propos; viens jouir de la plus jolie fête que jamais l'amour ait imaginé pour l'Hymen.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Volontiers. (*à part.*) Qu'est-ce que tout ceci veut dire? (*à St. Fard.*) Qui diable, t'attendoit ici à l'heure qu'il est. Ces maris font tout de travers.

St. FARD.

Paix, regarde, tu sçauras après.

[*Le Ballet continue & il arrive un Danseur, qui habillé comme le Chevalier, le représente; il poursuit Melite, & est toûjours empêché de l'approcher par l'Amour & par l'Hymen, qui la ramene toûjours devant St. Fard. Le Chevalier Danseur poursuit l'Amour, pendant que l hymen reste auprès de St. Fard & de Melite. L'Amour fatigué de cette poursuite, pour lui prouver qu'il ne veut point le servir, renverse & éteint son flambeau, qu'il va ensuite rallumer à celui de l'Hymen, en restant avec lui auprès de Melite & de St. Fard; le Chevalier Danseur se retire avec un air de dépit.*]

LE CHEVALIER, *à part.*

Il est aisé de voir que l'on me joue.

[*Les Danseurs sortent tous, & Melite reste.*]

St. FARD, *au Chevalier.*

Oh çà! Veux-tu que je t'explique maintenant...

LE CHEVALIER.

Non, mon cher, ne t'en donne pas la peine, j'entens le fin de ce Ballet-là on ne peut pas mieux, il est caractérisé.

MELITE.

J'en suis charmée, Monsieur: je n'ai pas eu, comme vous voyez, beaucoup de choses à changer dans le dessein que vous en aviez donné, vous y avez mis l'Amour en querelle avec l'Hymen, je n'ai fait que les raccommoder ensemble.

LE CHEVALIER.

Quoi moi, Madame. (*bas à Melite.*) Y pensez-vous Melite.

MELITE

Oui, vraiment, il est bon que St. Fard sçache, que c'est à vous à qui il a l'obligation d'une exécution si prompte. (*à St. Fard.*) Monsieur avoit fait assembler chez moi tous les gens que vous venez de voir, sans que j'en aye su rien, son intention étoit de me distraire de mes chagrins; il a réussi on ne peut pas mieux, & je l'en remercie. (*Elle le salue.*)

MARTON, *au Chevalier.*

Vous êtes le premier homme du monde, pour ménager à une femme les moyens les plus galans d'amuser son mari.

LE CHEVALIER, *à Marton.*

Vous m'avez donc trahi!

St. FARD.

Il faut que je te remercie aussi, Chevalier. (*Il se salue.*)

LE CHEVALIER.

Par amitié pour toi, St. Fard, il est vrai, je cherchois à dissiper Melite de l'ennui où tu la laisses depuis long-tems. Je te croyois chez Laure, je te trouve ici: est-ce ma faute? Et s'attend-on à cela? En vérité, avec toi on ne sait jamais où on en est.

St. FARD.

Vous pouviez avoir raison pour le passé, j'étois assez ingrat pour ne point rendre justice aux vertus, & aux charmes de Melite; mais à l'avenir, Chevalier, c'est moi qui me charge de ses amusemens.

FRONTIN, *à St. Fard.*

Monsieur, je crois comme vous maintenant, que j'épouserai Marton.

LE CHEVALIER.

J'entrevois, à tout cet étalage de sentimens, que vous voilà repris de belle passion l'un pour l'autre. Ma foi; je ne m'y attendois pas, il n'y a qu'à moi à qui ces choses-là arrivent: mais parbleu, j'en vais faire de bonnes plaisanteries avec Laure. [*Il sort.*]

St. FARD.

Tant qu'il vous plaira, je vous la céde.
[*St. Fard parle bas à Melite.*]



SCENE VI. & Dernière.

St. FARD, MELITE, MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

LE voilà parti? Tant mieux; je n'aime point tous ces petits Messieurs-là, ils font enrager plus de maris qu'ils ne rendent de femmes heureuses.

St. FARD, *à Melite.*

Oui, oubliez tous mes torts, ma chére, Melite, & soyez sûre que vous retrouvez dans un mari honteux de sa conduite passée, l'amant le plus tendre & le plus fidéle.

FRONTIN, *à Marton.*

Entens-tu? Voilà du positif. Voyons, es-tu fille de parole? Et ta main...

MARTON.

Tu n'as pas l'honneur de ce raccommodement, mais n'importe; la tendresse de ces deux époux m'encourage. Tiens, la voilà.

MELITE, *à St. Fard.*

Quoi mon projet a donc réussi? Ah! St. Fard, je l'ai appris pour n'y manquer jamais, la vertu se fait respecter, mais le désir de plaire est le seul garant du plaisir d'être toûjours aimé.

(*St. Fard lui baise la main.*)

FIN.

LE
MORT MARIÉ
COMÉDIE
EN DEUX ACTES, ET EN PROSE.

Par Monsieur SEDAINE.



PERSONNAGES.

M. DESBARES, *homme aisé, pére de trois filles.*

M. SAINVILLE, *Président d'Issoudun.*

M. DE'TERMOIS, *Officier dans Picardie.*

LE COUSIN de M. de Sainville, *homme de Robe.*

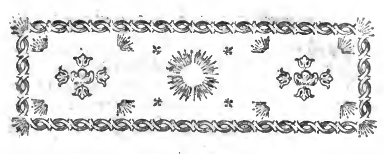
UN NOTAIRE, *faisant l'Office de Greffier.*

UN LAQUAIS.

DEUX CAVALIERS DE MARE'CHAUSSE'E.

Mde. D'ENTREJEAN, *mére de M. Détermois.*

Mlle. DESBARES.
ANGELIQUE.
MANNETTE. } *Filles de M. Desbares.*



LE MORT MARIÉ COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DESBARES, ANGELIQUE.

Mlle. DESBARES, *en touchant son chapeau de mariée.*

ESt-il bien attaché?

ANGELIQUE.

Oui, ma sœur, il est bien attaché.

Mlle. DESBARES.

Eh! mais, ma sœur, quel air triste vous avez!

ANGELIQUE.

Moi, je vous assure que non: au contraire, je

ſuis très-contente de ce qui peut faire vôtre bonheur.

Mlle. DESBARES.

Ma ſœur, vous voyez bien mon chapeau de mariée, je vous le réſerve tout entier; & je vous aſſure que cette année-ci ne ſe paſſera pas, ſans qu'il ne tienne à vous d'être auſſi heureuſe que moi.

ANGELIQUE.

Je ne le crois pas.

Mlle. DESBARES.

Vraiment ſi vous retournez au couvent, qui voulez-vous qui aille vous chercher derriére les grilles ?

ANGELIQUE.

Cela m'inquiéte bien peu.

Mlle. DESBARES.

Ma ſœur, que je vous faſſe un reproche. C'eſt que je me ſuis apperçue, (ne vous fâchez pas,) j'ai cru m'appercevoir que c'eſt preſque malgré vous, que vous êtes venue à ma nôce, & ſi vous n'aviez pas appréhendé de déplaire à mon pére, j'ai dans l'idée que vous n'y feriez pas venue: vous ſoupirez, ma ſœur?

ANGELIQUE.

Adieu, ma ſœur.

Mlle. DESBARES.

Mais dites-moi donc ce que vous avez.

ANGELIQUE.

Je n'ai rien, vous dis-je.

Mlle. DESBARES.

Ah! vous avez quelque chagrin, & je vous prie de ne m'en pas faire un ſecret.

ANGELIQUE.

Je vous aime, ma sœur, assez tendrement, pour que vôtre changement d'état m'intéresse, au point de me rendre sérieuse. Les hommes sont si inconstans, si perfides... Je ne parle point de Mr. de Sainville ; il est honnête-homme, & je crois qu'il vous aimera toûjours.

Mlle. DESBARES.

Si vous ne parlez pas de lui, de qui parlez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Tenez le voici: adieu ma sœur. Je crois que ma bonne maman ne me grondera plus de ce que je vous laisse seule avec lui.

SCENE II.

Mlle. DESBARES, SAINVILLE.

Mlle. DESBARES.

EST-ce qu'on me demande, Monsieur ?

SAINVILLE, *du ton le plus sérieux.*

Non, Mademoiselle, on ne vous demande point.

Mlle. DESBARES.

De quel air !... qu'avez-vous donc, Monsieur ?

SAINVILLE.

Je désire avoir avec vous quelque explication.

Mlle. DESBARES.

Avec moi ?

SAINVILLE.

Oui, Mademoiselle; il en eſt temps encore.

Mlle. DESBARES.

Quoi! Monſieur?...

SAINVILLE.

Je vous prie de m'écouter, avec autant de tranquillité que j'ai l'honneur de vous parler. Mademoiſelle, lorſque vous êtes ſortie du couvent l'année paſſée, & que je me ſuis fais préſenter chez Monſieur vôtre pére, dans toutes mes démarches, dans tous mes ſoins, avez-vous remarqué que j'aie cherché à vous contraindre, à gêner vôtre inclination? Ma premiére attention n'a-t-elle pas été de vous demander ſi vôtre cœur étoit libre, & ſi je pouvois eſpérer vôtre main? Pourquoi m'avoir caché que vous aviez une inclination, & des engagemens peut-être plus ſérieux que ceux que la vertu?...

Mlle. DESBARES.

Arrêtez, Monſieur. Si vous n'étiez que mon amant, je ne vous dirois qu'un mot, *cela n'eſt pas*: mais vous allez être mon mari, & ma vertu doit être à vos yeux auſſi viſible qu'elle eſt pure... je ſuis ſurpriſe... Mais, voici mon pére: je vous prie, devant lui, de ſuſpendre vos craintes, puiſqu'il vous faut quelque choſe de plus pour les diſſiper.



SCENE III.

Mlle. DESBARES, SAINVILLE, M. DESBARES.

M. DESBARES, *dans la couliſſe.*

SUr-tout point de vin aux cochers, que quand on ſera revenu.

SCENE IV.

Mlle. DESBARES, SAINVILLE, MANNETTE, *accourant.*

MANNETTE.

MA ſœur, ma ſœur, voilà mon papa.

Mlle. DESBARES.

Mannette, Angélique ne doit pas être bien loin, elle me quitte à l'inſtant : dites-lui que je la prie de venir me parler.

(Mannette ſort.)



SCENE V.

Mlle. DESBARES, M. DESBARES, SAINVILLE.

M. DESBARES.

AH! la belle cérémonie que nous aurons! il n'y a pas de cierge qui ne péſe trois quartrons : nous aurons le petit organiſte de la Cathédrale; il nous eſt arrivé deux baſſe-tailles, baſſe-contres. En deſcendant de cheval, l'un d'eux a dit, *qu'on mette là nôtre ſac de nuit.* J'ai, le diable m'emporte, cru qu'il tonnoit. Oh ça, mon gendre, j'ai conſulté: il faut vous marier en Robe. C'eſt en Robe qu'il faut vous marier; c'eſt mieux. Toute la Magiſtrature le fait en Robe; c'eſt plus décent. Allez vous habiller, dépêchez-vous; & vous, ma fille, ne l'amuſez pas, vous n'avez pas trop de temps.

SCENE VI.

SAINVILLE, Mlle. DESBARES.

SAINVILLE.

MAdemoiſelle, les apparences peuvent être trompeuſes, mais vous m'excuſerez aiſément,

lorsque vous aurez entendu la lecture d'une lettre que je viens de recevoir : elle est bien à mon adresse. » *A Monsieur Monsieur Sainville, Président au Présidial, à Issoudun.* (écoutez s'il » vous plaît.) J'avois, Monsieur, de la peine à » croire ce que je viens d'apprendre : on assure » que vous épousez Mlle. Desbares. J'espere arri- » ver aussitôt que ma lettre, pour la venger si » vous la forcez à ce mariage, ou pour la met- » tre dans le cas de pleurer vôtre perte, ou de » se reprocher la mienne. On dit que vous avez » de l'esprit, c'est du cœur que je vous souhaite ; » mais la Robe n'en est pas soupçonnée. *Hom! la Robe!* (il y a ensuite une ligne rayée que cependant on peut lire.) » Je lui ai renvoyé ses » lettres... Ses lettres!... Ses lettres!... (Et » puis ensuite.) Je pars à l'instant. Je suis, Mon- » sieur, vôtre serviteur, DETERMOIS, Officier » dans Picardie. » Et l'adresse est bien à moi : *A Monsieur de Sainville, Président au Présidial d'Issoudun, à Issoudun.* Que pensez-vous de cela, Mademoiselle ?

MIle. DESBARES.

Monsieur, le nom de Monsieur Détermois ne m'est pas inconnu : c'est le fils de Madame d'Entrejean, cette Dame qui vint hier nous parler ; cette Dame que vous trouviez d'une folie si réfléchie. Mr. Détermois est son fils du premier lit ; il y a plus de trois ans qu'il n'a paru à Issoudun. D'ailleurs je ne lui ai jamais parlé ; & loin d'avoir eu avec lui aucun commerce de propos

ou de lettre, je ne l'ai jamais vu. Mais, voici ma fœur, retirez-vous derriére cette charmille; laiffez-moi dévoiler un myftere que je foupçonne.

SCENE VII.

ANGELIQUE, Mlle. DESBARES.

Mlle. DESBARES.

MA fœur, je viens d'avoir un éclairciffement cruel avec Mr. de Sainville.

ANGELIQUE.

Ah! ma fœur, il fembloit que j'avois un preffentiment! Ah! les hommes!

Mlle. DESBARES.

Je crois, ma fœur, que vous en êtes la caufe.

ANGELIQUE.

Moi?

Mlle. DESBARES.

Oui. Connoiffez-vous Monfieur Détermois? Répondez-moi, je vous en prie, fans détour: il s'agit de vôtre bonheur & de ma tranquillité.

ANGELIQUE.

Oui, je le connois.

Mlle. DESBARES.

Ne vous a-t-il jamais écrit?

ANGELIQUE.

Eh! mais, oui...

Mlle. DESBARES.

Vous lui avez fait réponſe?

ANGELIQUE.

Quelquefois.

Mlle. DESBARES.

Mais vous pleurez, ma ſœur!

ANGELIQUE.

C'eſt la cauſe de mon chagrin. Hier, il m'a renvoyé toutes mes lettres, avec un mépris...

Mlle. DESBARES.

Conſolez-vous: il vous aime toûjours.

ANGELIQUE.

Qui peut vous avoir dit?...

Mlle. DESBARES.

Mais vous l'aimez donc?

ANGELIQUE.

Il m'aimoit. Il y a trois ans que Mr. Détermois m'a fait demander en mariage. Vous êtiez alors au couvent: mon pére a dit que le parti lui convenoit, mais il a déclaré qu'il ne me marieroit pas ſi jeune. Vous ſavez combien mon pére eſt abſolu dans ſes volontés: alors, j'ai demandé d'être miſe au couvent.

Mlle. DESBARES.

Et pour quelle raiſon?

ANGELIQUE.

Vous l'avouerai-je, ma ſœur? Je ſoupçonne que mon pére ne vouloit pas marier ſa cadette avant ſon aînée: quelques perſonnes diſoient que j'étois plus jolie que vous, (ce qui cependant n'eſt pas.) J'ai craint que ma préſence ne nuiſit à votre etabliſſement. Et puis, M. Détermois

eſt ſi vif, ſi preſſant, ſi importun ! j'appréhendois ſes étourderies. Depuis ce temps-là, nous n'avons pas ceſſé de nous écrire, & hier il m'a renvoyé toutes mes lettres.

Mlle. DESBARES.

Monſieur Sainville, Monſieur Sainville.

ANGELIQUE.

Ah! ma ſœur! qu'allez-vous faire? je n'oſerai jamais dire devant lui. . .

SCENE VIII.

SAINVILLE, ANGELIQUE, Mlle. DESBARES.

Mlle. DESBARES.

Bon, bon! ne va-t-il pas être vôtre frere? A qui vous confierez-vous? (*à M. Sainville.*) Monſieur, donnez-moi cette lettre: liſez, ma ſœur.

ANGELIQUE.

Oui, voilà bien ſon écriture.

SAINVILLE.

La paix! la paix!

Mlle. DESBARES.

Non, finiſſez; je ne vous aime pas.

ANGELIQUE.

Ah! qu'il eſt à plaindre! il me croit infidelle!

SAINVILLE.

Avec ſa permiſſion, vôtre M. Détermois eſt un

un peu impertinent, avec sa Robe qui n'a pas de cœur.

ANGELIQUE.

Ah! mon frère!

Mlle. DESBARES.

Ah! Monsieur de Sainville! c'est la colère...

ANGELIQUE.

C'est la vivacité! il a peut-être le meilleur cœur, l'ame la plus franche: si vous le connoissiez!...

SAINVILLE.

Oh! parbleu! il me le payera. La Robe! La Robe! oh! j'ai de la rancune comme un dévôt.

ANGELIQUE.

Ah! mon petit frère!

Mlle. DESBARES.

Monsieur, vous devez oublier tout cela: j'oublie bien vos petits airs de tantôt.

SCENE IX.

SAINVILLE, Mlle. DESBARES, ANGELIQUE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *apporte une lettre à M. de Sainville.*

Monsieur, est Monsieur Sainville?

SAINVILLE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ah! ma sœur, dites-lui bien, recommandez-lui bien qu'il oublie cela; je suis sûre que M. Détermois lui demandera excuse.

SAINVILLE, *au Laquais, après avoir lu la lettre.*

C'est bon: ici, je l'attends.

SCENE X.

SAINVILLE, ANGELIQUE, Mlle. DESBARES.

SAINVILLE.

MEsdemoiselles, je vous conseille d'aller rejoindre la compagnie; quant à moi, je vais m'habiller, & finir une affaire.

ANGELIQUE.

Monsieur Sainville, oubliez...

SAINVILLE.

Dans une heure, je n'y penserai plus. (*à Mlle. Desbares.*) Made...moiselle; j'ai pensé dire Madame: vous trouverez le cousin dans le salon, envoyez-le moi, vîte, vîte.



SCENE XI.

SAINVILLE *seul.*

IL a bien dit qu'il arriveroit aussi-tôt que sa lettre. Quel parti prendre? La Robe! La Robe! Ne semble-t-il pas que le cœur d'un Gentilhomme change avec son habit? mais.. non... ne pourrois-je pas?... oui, parbleu! pourquoi non?... en tout cas?... si fait... bon! il aura la moitié de la peur... oui, c'est bon...

SCENE XII.

SAINVILLE, LE COUSIN.

SAINVILLE.

AH! Cousin! te voilà, va me chercher tes pistolets.

LE COUSIN.

Mes pistolets?

SAINVILLE.

Tes pistolets. Oui; charge-les.

LE COUSIN.

Mais pourquoi faire?

SAINVILLE.

Que t'importe? Charge-les; mais ne les charge

F 2

qu'à poudre; n'y mets point de balles; charge-les également.

LE COUSIN.

Mais que diable veux-tu faire de ces pistolets? Dans une heure on va partir pour l'église.

SAINVILLE.

Dis à un des Brigadiers de la maréchaussée, de m'attendre chez moi. Va, vîte; va, vîte; ne t'embarrasse de rien: mets tes pistolets chez moi; mets-les sur mon bureau: ne les charge qu'à poudre.

LE COUSIN.

Que diable veut-il faire de ces pistolets?

SCENE XIII.

SAINVILLE *seul*.

Ah parbleu! il aura la moitié de sa peur. C'est un étourdi, il donnera dans le panneau. L'imprudence seule d'écrire une pareille lettre à un homme de Robe... à un homme de Robe! Ah! du moins, il m'a cru honnête homme; c'est encore quelque chose... Mais j'ai assez d'affaires aujourd'hui: un combat, un mariage, un homme à tuer; un homme à... ah! c'est peut-être lui.



SCENE XIV.

DETERMOIS, SAINVILLE.

DETERMOIS.

MOnsieur, est Monsieur Sainville?

SAINVILLE.

Oui, Monsieur.

DETERMOIS.

Je me nomme Détermois. Vous savez ce qui m'amène.

SAINVILLE.

Monsieur, si vous vouliez m'écouter...

DETERMOIS.

Je n'écoute rien que l'épée à la main, voyez à en avoir une: je vous attends, si vous ne voulez pas justifier mes soupçons.

SAINVILLE.

J'y cours, & je reviens; vous n'attendrez pas long-temps.

SCENE XV.

DETERMOIS *seul.*

IL a plus de cœur que je ne pensois... Ah! perfide, je ne gémirai pas seul, & vôtre désespoir accompagnera le mien... J'ai eu trop de ména-

gement pour elle... j'aurois dû me présenter à ses yeux, & l'accabler de reproches; oui, j'aurois dû publier ses lettres, & prouver la perfidie la plus atroce... mais il tarde bien... La parjure! après tant de sermens! ah! si jamais femme!... ô Ciel! il ne vient pas. Le lâche!... il ne viendroit pas!.. si je le croyois, oui, fut-ce au milieu de sa famille... je vais... attendons encore... Tu pleureras, perfide! & si je dois... mais que vois-je?

SCENE XVI.

SAINVILLE, DETERMOIS.

DETERMOIS.

Que veut dire cette mascarade?

SAINVILLE.

Ce n'est point une mascarade, Monsieur. Vous avez insulté la Robe, c'est à elle à présider à sa vengeance.

DETERMOIS.

Et vôtre épée?

SAINVILLE.

Monsieur, vous avez pris vos avantages en proposant, en choisissant une arme dont vous sçavez vous servir... Voici deux pistolets chargés également, mettez-vous à cet arbre, & moi à celui-ci.

DETERMOIS.

Morbleu, Monsieur, est-ce qu'on se met en Robe pour se battre?

SAINVILLE.

Que vous importe? Craignez-vous que je ne sois garni! Ma Robe! ma Robe! je ne l'ai mise qu'à fin d'être tout prêt pour la cérémonie de mon mariage, lorsque je vous aurai tué. Allons, Monsieur, on m'attend à l'église.

DETERMOIS.

A l'église! ô rage!

SAINVILLE.

Ecoutez, Monsieur: si je vous tue, comme il y a apparence, je me tirerai bien d'affaire, moi. Pour vous, Monsieur, vous seriez embarrassé. Voici la clef de la porte de derriére du jardin, vous pourrez vous sauver par là; il n'y a point de témoins.

DETERMOIS.

On ne peut être plus généreux. Pourquoi faut-il?... Monsieur, vous aime-t-elle?

SAINVILLE.

Allons, Monsieur, dépêchons-nous: la mariée m'attend; tirez le premier.

DETERMOIS.

Elle l'attend! la perfide! Allons, morbleu, allons. (*Détermois tire, le Président tombe à la renverse.*) Ciel! où est cette clef?... ah!... il l'a jettée... où l'a-t-il jettée? Je l'ai vue, où? Je ne sais où elle est... ah, la voici! non, c'est son pistolet. Où diable est cette clef? J'entends du bruit. Ah! malheureux que je suis... dans sa propre maison!... les jambes me manquent. Est-ce sa faute, si elle l'aimoit? Perfide! vois ton ouvrage! Ah! la voilà cette clef. (*En ramassant la clef, il tombe de frayeur, se relève & se sauve.*)

SCENE XVII.

SAINVILLE *seul, se relevant sur son séant.*

AH! ah! ah! ah! il vient de tomber. Parbleu, voilà un homme bien embarrassé.

SCENE XVIII.

SAINVILLE, LE COUSIN.

LE COUSIN.

QU'est-ce donc que j'ai entendu?

SAINVILLE.

Ha, ha, ha! Ramasse ces pistolets.

LE COUSIN.

Mais, dis-moi donc ce que c'est.

SAINVILLE

Ha, ha, ha!



SCENE XIX.

SAINVILLE, LE COUSIN, MANNETTE.

MANNETTE.

ALlons donc: venez donc... qu'y a-t-il donc? On vous attend.

SAINVILLE.

Ah, ah, ah! je vous dirai!... ah, ah... ah! la bonne chofe!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, MANNETTE.

ANGELIQUE.

EH bien, Mannette, qu'eſt-ce que tu as remarqué de ton côté!

MANNETTE.

Pendant tout le temps de la cérémonie, le marié n'a fait que rire: auſſi cela a ſcandaliſé tout le monde, & ma bonne maman a bien dit qu'on ne devoit pas rire dans une choſe ſi ſérieuſe, & que ce n'étoit pas pour rire qu'on ſe marioit:

& puis, la mariée s'est lévée la premiére... ah, non, non... attendez: auparavant le grand cousin a ri aussi, & puis mon papa s'est approché d'eux. Je ne sais ce que le marié lui a conté: il faisoit comme-çà, pan, pan; & mon papa a ri; il a ri; c'est quand sa toux lui a pris, & que vous avez été près de lui; c'est de rire qu'il toussoit, & ma grand'maman a bien dit que c'étoit Dieu qui le punissoit. Ma sœur, il y avoit là une petite demoiselle qui a déja des talons, & elle n'est pas si âgée que moi.

ANGELIQUE.

Et tu n'as rien entendu de plus?

MANNETTE.

Ah! en sortant, on a envoyé quelqu'un chez Madame d'Entrejean.

ANGELIQUE.

Chez la mére de Monsieur Détermois?

MANNETTE.

Oui, ma sœur, avec le carosse, pour la prier de venir vîte, vîte; & puis le Brigadier de la Maréchaussée a parlé au marié: & puis il y avoit des pauvres; il y en a un qui m'a appellée la mariée, & une bonne vieille femme lui a dit, *ce n'est pas là elle*, mais cette belle Demoiselle-là le sera bientôt.

ANGELIQUE.

Ah ça, Mannette, comme je ne puis guére quitter ma grand'maman, prens bien garde s'il venoit quelqu'un, un Monsieur habillé en Officier, en uniforme blanc, de bonne mine, tu viendras m'avertir tout de suite; tu me feras

ſigne : non, non, tu n'a qu'à venir me dire en accourant, ſuivant ta coutume, ma ſœur, je viens de voir un joli papillon.

MANNETTE.

Oh! ne vous embarraſſez pas, je dirai bien ça.

ANGELIQUE.

Et ne dites mot de ce que je vous dis là.

MANNETTE, *en s'en allant.*

Oh que non.

SCENE II.

ANGELIQUE *ſeule.*

IL y a quelque choſe ici de ſingulier, pourquoi faire venir ici Madame d'Entrejean? Ah! la voici.

SCENE III.

ANGELIQUE, Mme. D'ENTREJEAN.

Mme. D'ENTREJEAN.

EH! bon jour, ma belle paſſion.

ANGELIQUE.

Bon jour, Madame.

Mme. D'ENTREJEAN.

Embraſſe-moi.

ANGELIQUE.

Avec plaisir.

Mme. D'ENTREJEAN.

Tu me parois bien sérieuse. Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

ANGELIQUE.

Plus que jamais, Madame.

Mme. D'ENTREJEAN.

On m'avoit dit que c'étoit toi qui te mariois ; j'étois d'une colère...

ANGELIQUE.

Non, Madame, ce n'est pas moi.

Mme. D'ENTREJEAN.

Aimes-tu toujours mon étourdi de fils ?

ANGELIQUE.

Moi ! Madame, l'aimer ?

Mme. D'ENTREJEAN.

Oui, toi. Avoue la dette. Et ne sait-on pas que c'est par dépit que tu t'es mise au couvent.

ANGELIQUE.

Moi, Madame, point du tout, j'essayois ma vocation.

Mme. D'ENTREJEAN.

Pour le mariage ? Mais est-ce que la tête lui tourne à ton amoureux ? J'ai hier reçu une lettre de lui : c'est un délire, il y a de la fureur, de la rage, une volupté pure, un petit homme de loi, il a une épée, apprenez que je suis votre fils, un cheval tout prêt ; enfin c'est de l'extravagance d'un bout à l'autre : peux-tu m'expliquer cette Enigme ?

ANGELIQUE.

Je ne fais ce que cela veut dire.

Mme. D'ENTREJEAN.

Cela m'inquiéte, car je l'aime, mon fils, je l'aime; je n'aime rien tant que lui; & si tu es ma bru, je crois, Dieu me pardonne, que je ferai jaloufe de toi. Mais les petits enfans nous raccommoderont.

ANGELIQUE.

Nous n'en fommes pas là.

Mme. D'ENTREJEAN.

Non, mais cela viendra: autre folie! il feroit plaifant qu'à mon tour je fuffe la tête la plus fenfée qui foit à Iffoudun. Tout le monde ici a perdu l'efprit: on m'a prié de venir, on m'envoie le caroffe; l'affaire preffe, & vîte, vîte; à peine ai-je le temps de mettre un mantelet. J'arrive, on me fuit, on fronce le fourcil, on rit en deffous, on me tourne le dos. Enfin le coufin, l'officieux coufin, me prie de paffer ici dans le jardin, & m'y voilà: qu'eft-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

Je le fais encore moins que vous.

Mme. D'ENTREJEAN.

Peut-être le faurons-nous; car ton pére eft trop honnête homme pour fe moquer de moi.

ANGELIQUE.

Je vous affure que je ne fais ce que c'eft; mais il fe paffe ici quelque chofe que j'ignore, & qu'on veut me cacher; car on m'a défendu d'entrer dans l'appartement.

Mme. D'ENTREJEAN.

Ils ne viennent pas, j'y vais; & le premier que je rencontre, je le prens par le bras, & je ne le quitte pas qu'il ne parle; ſans adieu, mon cœur. N'eſt-ce pas le gendre? Oui, je vais lui parler, & je reviens.

SCENE IV.

ANGELIQUE, *ſeule.*

IL y a certainement ici quelque choſe d'extraordinaire... mais me les renvoyer, ſans avoir mis dedans le moindre mot... Je ſens bien que ſon ſtyle ne ſeroit pas fort tendre; fort galant, avec la belle prévention qu'il avoit... mais enfin on écrit, ſeroit-ce des injures! on s'explique... non il n'y a rien... ah! en voilà... non, c'eſt de mon écriture.

SCENE V.

M. DESBARES, ANGELIQUE.

M. DESBARES.

QU'eſt-ce que vous cachez-là? Quelques lettres, quelques chanſons?...

ANGELIQUE.

Non, mon pére, ce ſont des chanſons.

M. DESBARES.

J'avois défendu que vous reçuſſiez des lettres au couvent, mais il me paroît qu'on ne m'a pas obéi.

ANGELIQUE.

J'en ai reçu quelques-unes de ma ſœur; & ſi vous lui aviez dit de ne point m'écrire, elle ne l'auroit pas fait.

M. DESBARES.

Ce n'eſt pas cela que je veux dire, & vous m'entendez bien.

ANGELIQUE.

Je vais rejoindre la mariée; elle eſt, je crois, chez ma bonne maman.

M. DESBARES.

Non, reſtez dans le jardin: ne vous éloignez pas, nous rentrerons enſemble.

SCENE VI.

M. DESBARES *ſeul.*

IL me paroît qu'il y avoit entre eux deux un petit commerce de Lettres: mais lui... ah, ah!... Eh, venez donc.



SCENE VII.

M. DESBARES, SAINVILLE.

M. DESBARES.

PArbleu, il faut que vous ſoyez bien fou! j'aurois bien voulu voir ça.

SAINVILLE.

Rien de plus plaiſant que de voir ſa frayeur.

M. DESBARES.

Et vous l'avez fait arrêter ?

SAINVILLE.

Il eſt chez le Brigadier de la Maréchauſſée : ah ça, papa, il faut le marier.

M. DESBARES.

Non, non, je ne veux point un étourdi, un fou, un enragé.

SAINVILLE.

Tenez, papa, il n'y a rien qui rende plus ſenſé un honnête homme, que la crainte d'en avoir tué un autre; & je vous aſſure qu'aujourd'hui ſa raiſon a dix ans de plus

M. DESBARES.

Sa famille, ſon bien, ſa perſonne, tout cela me convenoit aſſez, mais je ne le peux, ni ne le veux.

SAINVILLE.

Vous ne le pouvez pas ?

M. DESBARES

M. DESBARES.

Non : marier deux filles en huit jours ! un financier n'y suffiroit pas.

SAINVILLE.

Est-ce là ce qui vous retient ? Reprenez la moitié de la dot ; faites-m'en seulement vôtre billet payable dans deux ans.

M. DESBARES.

Ce que vous dites-là est fort honnête. Je ne me servirai cependant pas de votre offre ; j'ai encore des ressources.

SAINVILLE.

Je viens de tout conter à la mére du jeune homme ; elle vous demande votre fille à mains jointes.

M. DESBARES.

Vous êtes un diable d'homme pour me faire faire tout ce que je ne veux pas. Mais non, je n'y consentirai jamais, c'est inutile.

SAINVILLE.

Eh ! mais, songez...

M. DESBARES.

Songez, songez... Et vous, songez à tenir vôtre parole.

SAINVILLE.

Quoi ?

M. DESBARES.

Dans neuf mois, un garçon.

SAINVILLE.

Oh, plutôt deux. Mais voilà madame d'Entrejean.

SCENE VIII.

M. DESBARES, SAINVILLE. Mme. D'ENTREJEAN.

Mme. D'ENTREJEAN.

EH bien, Monsieur, pouvons-nous espérer?

M. DESBARES.

Madame, je suis fâché de vous le dire: Monsieur votre fils est trop étourdi.

Mme. D'ENTREJEAN.

Je le sais; mais cela le mûrira.

SAINVILLE.

Du moins son action prouve qu'il a du cœur.

M. DESBARES.

Oui; mais trop...

Mme. D'ENTREJEAN.

Celui qui à son âge, n'en a pas trop, n'en a pas assez pour toute sa vie.

M. DESBARES.

Madame, Madame: je crois qu'à son âge je n'en manquois pas, & cependant jamais dans ma jeunesse...

Mme. D'ENTREJEAN.

Eh! Monsieur! outre que nous ne convenons guère de ce que nous avons fait étant jeunes, il y a des exceptions à tout, & je ne doute pas que vous n'en soyez une.

SAINVILLE.

Venons au fait dont il s'agit. Ah ça, Monſieur, vous m'avez promis de vous prêter à tout ce que j'ai imaginé ?

M. DESBARES.

Oui.

SAINVILLE.

Et vous auſſi, Madame ?

Mme. D'ENTREJEAN.

Oui, ſûrement: je m'en fais d'avance un plaiſir.

SAINVILLE.

Ce que j'ai réſolu ne contribuera pas peu à le rendre ſage : je vais le faire comparoître, je vais l'interroger, lui faire ſon procès.

M. DESBARES.

Il vous reconnoîtra.

SAINVILLE.

Ne m'a-t-il pas tué ?

M. DESBARES.

Vous ferez tout ce que vous voudrez, demandes, réponſes, contrat, je veux bien m'y prêter; cela vous vengera & vous amuſera ; mais je vous aſſure que je ne ſignerai pas: ce ſeroit donner une belle leçon à la jeuneſſe ; il ne s'agiroit que de faire des étourderies pour en venir à ſes fins.



SCENE IX.

SAINVILLE, LE COUSIN.

SAINVILLE.

AH ça, Cousin, faites arranger tout ceci; je veux l'interroger ſur le lieu du délit, & vous viendrez nous avertir. Nous allons nous habiller.

SCENE X.

LE COUSIN *ſeul.*

OUi, c'eſt bien cinq chaiſes, 1, 2, 3, 4, 5; un fauteuil pour le Juge, un tabouret pour le Notaire... non, non, le Greffier. Le Juge ſe mettra là, les Conſeillers ici: voilà qui eſt bien arrangé.

SCENE XI.

LE COUSIN, DETERMOIS, *conduit par la Maréchauſſée.*

DETERMOIS.

SAvez-vous, Monſieur, pourquoi on m'arrête, & pourquoi je ſuis conduit ici?

LE COUSIN.

Non, Monsieur; on parle d'un coup de pistolet, d'un Président de tué, d'une mariée qui pleure. Que voulez-vous que je vous dise?

DETERMOIS.

Qu'est-ce que j'ai de commun avec tout cela? (*à part.*) Je ne crains rien, il n'y avoit point de témoins, ce ne sont pas mes pistolets qu'on a trouvés.

LE COUSIN.

Ah! voilà Messieurs. Faites passer Monsieur dans le jardin, en attendant que Messieurs s'assemblent.

SCENE XII.

SAINVILLE, M. DESBARES, ANGELIQUE, MANNETTE.

SAINVILLE.

ALlons arrangez-vous. Sur-tout n'allez pas rire.

M. DESBARES.

Mannette, je ne veux pas que tu y sois, tu ne pourras pas garder le secret, & tu vas rire.

MANNETTE.

Non, mon papa, je ne rirai pas, je vous assure: demandez à ma sœur comme je garde un secret.

M. DESBARES.

Eh, bien! mets-toi donc là: pour toi, Angé-

lique, si tu fais le moindre geste, le moindre mouvement, un seul mot, un seul regard, un seul soupir, je te jure foi d'honnête homme, que tu ne seras pas mariée de mon vivant.

ANGELIQUE.

C'est que cela va lui faire bien de la peine.

M. DESBARES.

Eh bien! aimes-tu mieux n'être jamais à lui, ou être mariée dans deux ans, peut-être dans un; tu n'as qu'à dire un mot.

ANGELIQUE.

Je ne parlerai pas.

M. DESBARES.

Mets ton bonnet quarré devant tes yeux.

SAINVILLE.

Allons, êtes-vous tous placés? Etes-vous sûrs de vous? Mr. le Notaire, vous substituerez le contrat aux dépositions. Vous êtes bien? Faites entrer.

SCENE XIII.

SAINVILLE, M. DESBARES, ANGELIQUE, MANNETTE, DETERMOIS.

DETERMOIS.

MEssieurs, il est fort surprenant qu'on m'arrête dans mon Auberge, lorsque je suis prêt de monter à cheval, qu'on me renferme pendant trois heures, & qu'on me conduise ici.

SAINVILLE.

Monsieur, il est arrivé dans ce même lieu, un délit des plus considérables, & qui, de la part de la justice, mérite les considérations les plus profondes, & les attentions les plus scrupuleuses.

DETERMOIS.

Je connois cette voix-là.

SAINVILLE.

On vous accuse du crime.

DETERMOIS.

Il y a loin de l'accusation à la preuve.

SAINVILLE.

C'est à quoi nous allons procéder. Qui êtes-vous, Monsieur?

DETERMOIS.

Je m'appelle Détermois, Officier dans Picardie.

SAINVILLE.

Dans Picardie. Ecrivez, Greffier. Que venez-vous faire à Issoudun?

DETERMOIS.

Voir ma mére, Madame d'Entrejean.

SAINVILLE, *au Notaire.*

Madame d'Entrejean.

DETERMOIS.

Parbleu, si je ne l'avois pas tué, je croirois que c'est lui.

SAINVILLE.

Oui, il est question d'avoir tué... d'avoir tué Monsieur de Sainville.

DETERMOIS.

Moi? je ne le connois pas. Ah parbleu, c'est lui.

SAINVILLE.

Ecrivez qu'il dit que c'eſt lui.

DETERMOIS.

Comment, Monſieur, qu'eſt-ce que cela veut dire ? Je dis que c'eſt lui ? Vous cherchez à me faire avouer ce qui n'eſt pas.

SAINVILLE.

Monſieur, la Juſtice emploie toûjours le plus honnêtement du monde, les moyens les plus ſubtils pour convaincre un coupable : c'eſt le fin du métier.

DETERMOIS.

Ce n'eſt pas ce qu'elle fait de mieux : il ne ſuffit pas que la Juſtice ſoit juſte, il faut qu'elle ſoit honnête. Enfin, Monſieur, je ne connois Monſieur de Sainville ni de près ni de loin ; je ne l'ai jamais vu, & je ne ſais ce que vous voulez dire.

SAINVILLE.

[*à un Cavalier de Maréchauſſée.*]

Faites entrer cette Dame qui a vu Monſieur de ſa fenêtre.

DETERMOIS.

Je défie qui que ce ſoit de m'avoir vu, & de pouvoir atteſter... peut-être que quelqu'un de ma taille, quelqu'un habillé comme moi...

* * * *
* * *
* *
*

SCENE XIV.

M. DESBARES, ANGELIQUE, MANNETTE, SAINVILLE, DETERMOIS, Mme. D'ENTREJEAN.

DETERMOIS.

CIel! c'eſt ma mére! Ah! Madame, que je vous embraſſe.

Mme. D'ENTREJEAN.

Vôtre mére! vôtre mére! je ne vous connois, ni ne veux vous connoître.

DETERMOIS.

N'êtes-vous pas Madame d'Entrejean?

Mme. D'ENTREJEAN.

Oui, Monſieur, c'eſt moi.

DETERMOIS.

Quoi, Madame, vous ne reconnoiſſez pas vôtre fils?

Mme. D'ENTREJEAN.

Non, Monſieur, je ne vous connois pas. Mon fils eſt à ſon Régiment: mon fils connoît trop ſes devoirs pour enfreindre ce qu'il y a de plus reſpectable; il n'eſt pas capable de quitter ſa garniſon, & d'accourir dans une ville pour chercher à y égorger un des premiers Magiſtrats.

DETERMOIS.

O Ciel! comment une mére... Madame, puis-je vous dire un mot en particulier?

Mme. D'ENTREJEAN.

Moi, Monſieur, du particulier! avec vous! Les tête-à-tête ſont trop dangereux. Vous avez peut-être quelque piſtolet dans vôtre poche.

DETERMOIS.

O Ciel!

SAINVILLE.

Madame, perſiſtez-vous?

Mme. D'ENTREJEAN.

Oui, Monſieur, je perſiſte. J'ai vu Monſieur tirer un coup de piſtolet ſur M. Sainville: M. Sainville eſt tombé, l'aſſaſſin a ramaſſé une clef, & il s'eſt enfui.

DETERMOIS.

L'aſſaſſin! une mére! ah, Madame, que de remords vous vous préparez! Madame, ma mére, car elle l'eſt, elle s'abuſe & ſe prépare un tourment... Ma mére eſt recuſable par les loix, puiſqu'elle ne veut pas l'être par la nature. Le témoignage d'une femme ne ſuffit pas: a-t-on trouvé le piſtolet? eſt-il à moi?

SAINVILLE.

Monſieur, connoiſſez-vous cette écriture? Voici une lettre trouvée dans la poche de M. Sainville.

DETERMOIS.

O Ciel! je ſuis... Non, non, je ne connois pas, je ne ſais ce qu'on veut dire. Je voudrois que la terre s'entr'ouvrît.

SAINVILLE, *au Couſin.*

Faites entrer Mlle. Desbares, cette infortunée Demoiſelle qui voit changer en cyprès toutes les

roses dont l'amour & l'hymen s'empressoient de la couronner.

DETERMOIS.

Ah, perfide! je vais jouir de tes larmes.

SCENE XV. & Dernière.

Mlle. DESBARES, *& tous les Acteurs de la Pièce.*

Mlle. DESBARES.

JUstice! justice! je me jette à vos pieds.

SAINVILLE, *au Cousin.*

Relevez, Mademoiselle.

DETERMOIS.

Enfin, perfide!... Ciel! que vois-je? Quoi c'est-là Mlle. Desbares? Quoi! celle dont j'ai tué?... celle qui épousoit Monsieur de Sainville?

SAINVILLE.

Oui. Cette Demoiselle destinée à être la plus heureuse des femmes, si la probité la plus exacte, & l'amour le plus vrai, peuvent rendre une femme heureuse.

DETERMOIS.

Comment se peut-il faire?

SAINVILLE.

C'est la sœur aînée de celle dont vous parlez dans vôtre lettre; la sœur aînée de Mademoiselle Angélique, & que vôtre action a plongée dans

la plus amére douleur, depuis qu'elle ne peut plus être à vous.

DETERMOIS.

Que je suis malheureux! ô Ciel! mon imprudence a fait périr un honnête homme: ma violence, mon désespoir... Messieurs, oui, c'est moi qui ai tué Mr. de Sainville, qu'on me fasse mon procès; aussi bien mourrai-je de douleur de tout le mal que je cause, & du désespoir de perdre ce que j'aime.

M. DESBARES, *à Angélique.*

Tais-toi.

SAINVILLE.

Signez-vous votre interrogatoire?

DETERMOIS.

Oui, oui. Donnez-moi la plume. Fils abandonné, homme barbare, amant détestable, je ne mérite que la mort... donnez.

SAINVILLE.

Signez, Madame.

DETERMOIS.

Quoi, ma mére! cette mére si tendre! signe le malheur de son fils! Madame, savez-vous ce que vous faites-là?

Mme. D'ENTREJEAN.

Moi, je signe; je ne vous connois pas, Monsieur, je ne vous connois pas.

SAINVILLE.

Signez, Monsieur le Conseiller.

DETERMOIS.

Voilà des Conseillers bien jeunes.

SAINVILLE.

Lisez, Monsieur, lisez votre déposition.

DETERMOIS.

Mais, j'ai tué cet homme-là.

SAINVILLE.

Lisez, Monsieur, lisez.

DETERMOIS.

Pardevant les Conseillers du Roi, Notaires... Paidevant! c'est un contrat de mariage.

Mme. D'ENTREJEAN.

C'est le vôtre, mon fils.

DETERMOIS.

Le mien! ma mére. Que vois-je, avec... ah! Mademoiselle, ah! ma mére! Monsieur, expliquez-moi, seroit-il vrai?... Que vois-je...?

ANGELIQUE.

Oui, Détermois, je suis à vous, si mon pére y consent, & vous n'avez pas tué mon beau-frère.

SAINVILLE.

Non, Monsieur.

DETERMOIS.

Ah! que je vous demande pardon! quel danger je vous ai fait courir!

SAINVILLE.

Aucun. Les pistolets n'étoient chargés qu'à poudre.

Mme. D'ENTREJEAN.

Mon fils, tu restes avec nous: nous fléchirons Monsieur.

DETERMOIS.

Non, Madame, je pars à l'instant: j'ai promis sur ma parole, d'être rendu demain aux portes

ouvrantes; j'ai assez manqué à mes devoirs, pour n'y manquer de mes jours. Et vous, Mademoiselle, je vous quitte, je pars, & vous m'aimez; jugez de mon répentir par mon sacrifice.

M. DESBARES.

Détermois, ce que vous faites-là dissipe mes craintes sur l'avenir, & me répond de vôtre conduite future; ma fille est à vous.

DETERMOIS.

Ah, Monsieur!

ANGELIQUE.

Ah, mon pére.

M. DESBARES.

Dans huit jours la nôce: j'espére d'obtenir un congé. Venez boire, vous en avez besoin: on va vous amener vôtre cheval, & vous partirez, vous partirez. On retrouve l'occasion des plaisirs, mais jamais celle de manquer de parole dans une affaire d'honneur.

SAINVILLE.

Affaire d'honneur, affaire de plaisir!... J'ai fini l'une, songeons à l'autre.

FIN.



L'AMANT AUTEUR & VALET,

COMÉDIE

EN UN ACTE.



ACTEURS.

ERASTE, *neveu de Mondor.*

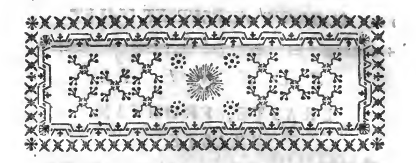
MONDOR, *amoureux de Lucinde.*

LUCINDE, *veuve.*

FRONTIN, *valet de Lucinde & d'Eraste.*

LISETTE, *suivante de Lucinde.*

La Scène est à Paris, chez Lucinde.



L'AMANT AUTEUR & VALET,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*

O Ciel! Qu'ai-je fait? & comment me tirer de cet embarras? Ne suis-je donc né que pour faire des extravagances? Je me suis déguisé pour entrer au service de Lucinde, sans vûes, sans raison, comptant tout gagner, si je pouvois la voir de plus près, & lui parler quelquefois; premiére sotise, & je vais aujourd'hui me faire chasser par une seconde.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

AH, Frontin!

FRONTIN.

Ah! Monsieur!

ERASTE.

Je suis perdu!

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

ERASTE.

Je suis sur le point de sortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y résoudre, & au plutôt.

ERASTE.

Ce matin, suivant tes mauvais conseils...

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez vôtre Imprimeur.

ERASTE.

J'ai laissé dans la chambre de Lucinde.

FRONTIN.

J'ai découvert par le plus grand hasard du monde...

Ensemble (ERASTE.... Qui?
(FRONTIN.... Quoi?

Ensemble (ERASTE.... Mes vers...
(FRONTIN....Vôtre oncle...

Ensemble { ERASTE.... Mon oncle?
{ FRONTIN.... Vos vers?

ERASTE.

Mon oncle, dis-tu?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, vôtre oncle eſt arrivé.

ERASTE.

Et l'as-tu vû?

FRONTIN.

Quand je l'aurois vû, l'aurois-je pû connoître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il eſt dans les pays étrangers?

ERASTE.

D'où ſçais-tu donc qu'il eſt arrivé?

FRONTIN.

J'ai rencontré, dans la rue, un de mes anciens camarades, qui revenoit du Canada; j'ai cru qu'il pourroit me donner quelques nouvelles de votre oncle; mais il pleuvoit, & pour lier converſation en lieu plus ſéant, je l'ai fait entrer.... dans un cabaret.

ERASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille, elle arrive; nous prenons nos verres, le bouchon ſaute; nous buvons. Vous jugez bien qu'une ſi chére entrevûe exige le récit de ſes aventures. Ah! que les mers de ce pays-là ſont orageuſes! Il eſſuya une tempête horrible, je ne ſçai quelle côte, à vingt degrés de latitude, & à quarante-deux toiſes de longitude.

ERASTE.

Sçais-tu bien que tu m'impatientes ?

FRONTIN.

Il eſt enfin arrivé avec un Seigneur originaire de Lyon, (c'eſt vôtre patrie & celle de vôtre oncle) d'environ ſoixante ans, (l'âge ſe rapporte) qui revient en France avec des biens immenſes ; à ce trait-là, j'ai jugé néceſſairement qu'il falloit que ce fût votre oncle.

ERASTE.

Belle néceſſité ? Et t'a-t'il dit le nom de ce Seigneur ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt le ſeul article qui m'ait dépayſé ; ce n'eſt point Liſimon qu'il s'appelle.

ERASTE.

Qui, diantre, veux-tu donc dire ? ſi ce n'eſt pas Liſimon, ce n'eſt point mon oncle.

FRONTIN.

Belle conſéquence ! Vous qui faites des Romans, ne ſçavez-vous pas qu'on change à propos de nom pour préparer les événemens extraordinaires ?

ERASTE.

Comment s'appelle t'il enfin ?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt un beau nom ! il finit en or. Mine d'or, Medor : aidez-moi un peu.

ERASTE.

Ne ſeroit-ce point Mondor !

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je sçavois bien que je m'en resouviendrois.

ERASTE.

Je le connois, Frontin, il vient tous les jours ici, je le crois même amoureux de Lucinde.

FRONTIN.

Peste! tant pis. Un rival riche est encore plus à craindre qu'un oncle.

ERASTE.

Lucinde n'a rien à désirer du côté de la fortune. Veuve depuis peu, d'un mari vieux, jaloux & brutal, elle goûte trop le plaisir du veuvage, pour s'engager une seconde fois contre son inclination. Mais je me suis perdu moi-même, pour avoir suivi tes mauvais conseils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement, j'étois sans doute à jeun quand je vous ai donné ceux-là.

ERASTE.

J'ai laissé, dans la chambre de Lucinde, les vers que j'avois faits pour elle, elle les a trouvés, & veut savoir absolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Lisette ou moi, & nous a fait mille questions, d'un air sevére, qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de visage. Enfin, suivant les apparences, nous allons, Lisette & moi, recevoir nôtre congé.

FRONTIN.

Tant mieux, car je serois d'avis que vous quit-

taffiez le nom de l'Orange pour reprendre celui d'Erafte, & tenter enfuite l'aventure, fous un extérieur un peu plus décent.

ERASTE.

Elle me reconnoîtroit, Frontin, & ne me pardonneroit jamais la témérité de mon déguifement.

FRONTIN.

Hé! croyez-moi, les femmes ne font jamais fincérement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a-t'elle trouvé vôtre dernier Roman, où vous avez fi bien décrit nos aventures & les fiennes ?

ERASTE.

Elle lit mes ouvrages, fans favoir qu'ils font de moi, & femble même les lire avec plaifir : elle les loue, & c'eft le feul fuffrage qui puiffe me flâter. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir un talent qui puiffe lui procurer quelque amufement. L'envie de lui plaire me rendoit tout aifé ; l'Amour fait difparoître la gêne du travail, & m'infpire beaucoup mieux qu' Apollon.

FRONTIN.

Parbleu, je n'ai pas de la peine à le croire. Il m'infpire bien, moi qui vous parle. Je travaille, depuis quelques jours, à l'Hiftoire de ma vie ; vous y verrez des traits auffi finguliers, des tournures auffi extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force . . . Mais, à propos, avez-vous fongé à gagner Lifette ? Je vous aver-

tis qu'il faut l'avoir pour confidente ou pour ſurveillante éternelle; & ſi une fois elle s'apperçoit...

ERASTE.

Je n'oſe m'y réſoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occaſion de lui déclarer mon ſecret, & quand je l'ai trouvée, je ne ſçai quelle crainte me retient. Je la regarde, je ſoupire, & je n'oſe lui dire davantage; car enfin, ſi elle me découvre à ſa maîtreſſe...

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites-lui que je ſuis dans vos intérêts, & attendez tout de ſon zèle; elle m'aime, c'en eſt aſſez pour vous être favorable. La voici: je retourne chez vôtre Imprimeur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Eraſte.*

Adieu, Camarade, (*à Liſette.*) Bon jour, mon petit cœur, je voudrois pouvoir donner un moment d'audience à ton amour; mais une affaire de la derniére conſidération m'appelle ailleurs. Adieu, ma Reine.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

ADieu, mon fat. Il fait bien de s'en aller, sa présence commençoit à m'ennuyer, & je crois que je ne l'aime plus; l'Orange vaut mieux que lui, & je crois ne lui être pas indifférente.

ERASTE.

Vous parlez seule, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je faisois une petite réflexion, où vous aviez quelque part.

ERASTE.

Vous voulez parler de ces vers, n'est-ce pas?

LISETTE.

Pas tout à fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commission, & tout autre, à vôtre place, essuyeroit de ma part des reproches très-vifs.

ERASTE.

Je vous suis obligé de l'exception; mais je puis vous assurer que si vous me connoissiez bien, vous ne me soupçonneriez pas de m'être chargé d'une commission semblable. Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis, car c'est un talent nécessaire dans nôtre état; mais il faut espérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même, vous mettront à portée de pouvoir servir les autres; & il me paroît que vous ne débutez pas si mal.

ERASTE.

Comment je ne débute pas si mal! Qu'entendez-vous par-là, je vous prie?

LISETTE.

Une chose toute naturelle. C'est que vous aimiez, que vous cherchez à plaire, & que vous réussissez assez bien.

ERASTE, *à part.*

Se seroit-elle apperçue que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi? (*haut.*) Ce que vous dites-là est assurément bien flatteur. Mais sur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étois amoureux?

LISETTE.

Mais sur bien des apparences, des empressemens, des regards... des gestes... des soupirs même quelquefois: tout cela m'a dit que vous aimiez, & tout cela m'a dit vrai.

ERASTE, *à part.*

Elle a deviné le motif de mes attentions & de mes assiduités. (*haut.*) Ensorte donc que si je vous faisois confidence de quelque affaire de cœur, vous ne me seriez point contraire?

LISETTE, *à part.*

Bon. Voici qui va nous mener à une déclaration en forme. (*haut.*) Mais... non, vous

ſçavez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curioſité, où en êtes-vous?

ERASTE.

Juſqu'à préſent je me ſuis contraint, & mon amour, malgré ſa violence, n'a point encore oſé ſe faire connoître.

LISETTE, *à part.*

Effectivement, il ne m'en a pas encore ouvert la bouche. (*haut.*) Mais vous avez tort, c'eſt aimer en pure perte. Parlez, croyez-moi, la timidité ne ſied plus à vôtre âge, ſurtout avec des perſonnes qui ne ſont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je: j'oſerois preſque vous aſſurer qu'on vous écoutera ſans colère. Les femmes ont aujourd'hui l'éſprit mieux fait qu'au bon vieux tems; elles ne ſe fâchent plus contre ceux qui les aiment, & la reconnoiſſance, ſur cet article eſt la vertu favorite du Séxe.

ERASTE.

Ne me trompez-vous point? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques diſpoſitions favorables?... Ah! que ne vous devrois-je point!

LISETTE, *à part.*

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. (*haut.*) Penſez-vous, Monſieur, qu'on voulût badiner ſur une affaire ſérieuſe? Oui, l'on m'a fait confidence des ſentimens que vous inſpirez; & pour vous donner des preuves de ce quſon vous avance, vous verrez vôtre rival maltraité à vos yeux même: je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de vôtre victoire.

ERASTE, *à part.*

Elle congédieroit Mondor! Puis-je me flâter d'un pareil bonheur? Puis-je croire qu'une si glorieuse conquête...

LISETTE.

Glorieuse conquête! Les Amans & les Gascons sont furieusement amis de l'hyperbole. N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toûjours d'illusion, & l'on doit excuser les yeux que l'on éblouit.

ERASTE.

Quoi sérieusement, vous croyez que Lucinde ne s'offenceroit point d'une passion...

LISETTE.

Et qu'a-t'elle d'offençant? Vos vûes ne sont-elles pas légitimes?

ERASTE.

Je puis vous l'assurer, & je suis même d'une condition...

LISETTE.

Oh, je vous dispense de faire vos preuves de Noblesse. Ne craignez rien, ma maîtresse approuvera vos feux; ce n'est point lui manquer de respect que d'avoir des sentimens aussi louables; & après tout, si cela lui déplaisoit, nous nous passerions fort bien d'elle.

ERASTE.

Nous nous passerions d'elle!

LISETTE.

Cela vous étonne? Ayez meilleure opinion de vous, &, je l'ose dire de ma délicatesse, si vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de for-

tune que je ne vous sacrifie; mais tout ceci doit se faire par degrés, au moins. Vous voyez le prix, songez à le mériter.

ERASTE, *à part.*

Elle n'a pas mal pris le change, & moi aussi. Ah! je m'étonnois bien que Lucinde...

LISETTE.

J'entens quelqu'un. Peste soit de l'importun; Cette conversation, quoique préliminaire, nous alloit conduire aux articles. Ah! c'est Monsieur Mondor.

SCENE V.

MONDOR, ERASTE, LISETTE.

MONDOR.

Bon jour, ma belle enfant, comment se porte Lucinde? Dis-moi, comment va son cœur? en qualité de Femme de chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monsieur, c'est moi qui vous le dis.

MONDOR, *à part à Lisette.*

Que fais-tu ici de ce garçon? Sa phisionomie ne me revient pas. Il refusa l'autre jour un présent que je voulois lui faire; c'est un nigaut, il a l'air benêt.

LISETTE.

C'est pourtant un bon garçon, mais il y a peu de tems qu'il est dans le service, il ne sait point encore les régles. Dans le fond, il vous honore, & vous respecte infiniment.

MONDOR, *à Eraste.*

Ah! c'est quelque chose. Cela est-il vrai?

ERASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monsieur.

MONDOR.

Effectivement, je ne lui trouve pas l'air si extraordinaire, je lui crois du discernement. Oh ça, Lisette, j'aime Lucinde, comme tu sais, & à mon âge on n'a pas de tems à perdre. Crois-tu que je puisse me déclarer? Je n'aime point à languir, moi. Voilà la quatriéme fois que je vois ta Maîtresse, & je ne lui ai point encore déclaré mon amour, quoique je l'aye aimée à la premiére vûe; ce silence respectueux mérite quelque chose. Fais ensorte que ta maîtresse m'en sache gré, & que toutes mes visites me soient comptées.

LISETTE.

Déclarez-vous, Monsieur, & je me charge du reste. Je lui parlerai incessamment de vous, lui vanterai vôtre mérite. Il y a mille amans qui font plus de progrès par les services qu'on leur rend, que par leur présence.

ERASTE.

Qu'elle est officieuse!

MONDOR.

Je vais donc m'offrir, moi, mon cœur, ma main, sans compter une fortune immense.

LISETTE.

On pourroit dire que les biens ne font avantageux qu'autant qu'on en fait faire ufage; mais je répondrai que vous êtes d'une générofité...

MONDOR.

Il eft vrai que je donne de bon cœur, & cela me fait reffouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monfieur...

MONDOR.

Prens, te dis-je, & ne fais point la ridicule pour une bagatelle femblable.

LISETTE.

Vous vous mocquez, Monfieur, vôtre main donne un prix ineftimable aux moindres préfens que vous faites, & je reçois celui-ci fans fcrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

SCENE VI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE.

CEla m'inquiéte à la fin; voilà plufieurs galanteries de cette nature, que je reçois fans favoir de quelle part.

MONDOR.

Ah! Madame, je vous demande pardon de

ne m'être pas plutôt apperçu de vôtre arrivée; je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ERASTE *à part.*

Mon cœur me l'avoit pourtant annoncée.

LUCINDE.

Comment donc? Vous êtes galant; Monfieur.

MONDOR.

Je fuis mieux que cela, Madame, je fuis vrai. Je viens d'un pays où l'on dit bonnement fa penfée. Il femble qu'on refpire encore dans cet heureux climat, un air de cette franchife & de cette droiture naturelle aux Sauvages, mais furtout en fait d'amour. On fe voit, on s'aime, on fe le dit; fi l'on fe convient, on s'époufe. Pour moi, je trouve ce procédé charmant; &, fi c'étoit la mode, je vous demanderois fans façon; Madame, fuis-je vôtre fait?

ERASTE, *à part.*

La délicate façon d'aimer?

LISETTE.

Que ne fuis-je en Canada?

LUCINDE.

Que ce pays reffemble peu à celui dont vous parlez? La bouche eft rarement ici l'interprête du cœur: fort volontiers chacun y penfe mal des autres; mais par ménagement, bienféance ou intérêt, on fe trouve obligé de déguifer fes fentimens; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une efpéce de jargon, qu'on apelle galanterie, politeffe, favoir-vivre, à la faveur duquel on fe dit réciproque-

ment les choses du monde les plus obligeantes ; mais c'est sans conséquence, on en est convenu ; & si quelqu'un étoit assez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuseroit de ne pas savoir son monde.

MONDOR.

La parole n'est faite que pour exprimer ce qu'on pense, & voici le fait : Un heureux hasard m'a fait lier connoissance avec vous ; la lettre dont vôtre oncle le Gouverneur m'a chargé, me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaisir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes milles livres de rente. Si j'étois jeune, je vous crois si désintéressée que je ne vous parlerois pas de mon bien ; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouser, je vous l'offre.

LISETTE, *bas à Lucinde.*

Résistez à cela, si vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propositions sont sincéres, elles ne sont pas moins brillantes ; mais si j'allois vous tromper, moi.

MONDOR.

Est-ce que vous savez vôtre monde ? Allez, allez, je vous connois trop pour le craindre.

LUCINDE.

Vous avez raison, & c'est parce que je suis sincére, que je vous conseille de prendre encore du tems pour me mieux connoître. Je me suis mariée

mariée par obéissance, vous voulez que je me marie par raison. Voilà deux motifs qui ne font pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuse, & je voudrois avoir plus que de la reconnoissance pour un homme qui auroit voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous ne sentez point pour moi de passion violente?

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois, vous n'avez pas eu le tems; aussi n'avez-vous point d'aversion...

LUCINDE.

J'en suis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari est trop heureux quand on ne le trouve pas insupportable.

LISETTE, *bas à Lucinde.*

Quel trésor, Madame!

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas seulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens seront marqués par des plaisirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies & perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises maniéres qui détruisent l'amour en-

tre les époux, & par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Savez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, & que de pareils sentimens valent, pour le moins, les agrémens de la jeunesse?

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh! pas encore, car je me défie des Poëtes; ils exagérent ordinairement, & vous faites de si jolis vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame! si j'osois vous demander ce que vous entendez par-là.

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusément, Madame! Je vous ai donné des vers, moi? Vous vous mocquez, je n'en ai jamais sçu faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point: je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR, *bas.*

Que diable veut-elle donc dire avec ces vers? (*haut.*) Mais, Madame, jettez seulement les yeux sur moi, ai-je l'air & l'encolure d'un Poëte.

LISETTE, *à Mondor.*

Si c'eſt vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer! Vous auriez fort bien pû vous adreſſer à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LISETTE, *à Lucinde.*

(*à Mondor.*)

C'eſt Monſieur qui les a faits. Dites donc qu'oui.

MONDOR.

Mais il y a conſcience, je n'ai jamais fait que des lettres de change, moi.

LUCINDE.

Tenez, liſez vous-même. Je ſuis perſuadée que vous les trouverez bons, quoiqu'ils ſoient de vous.

MONDOR, *lit mal.*

Ah! qu'il eſt douloureux de cacher ſon amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné ..

Parbleu, voilà des vers que je pourrois fort bien avoir faits; ils ne valent pas le diable.

ERASTE.

Monſieur, la plûpart des Poëtes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me ſuis fait une étude particuliére de la lecture, & ſi vous voulez que je vous épargne la peine...

MONDOR.

Tu me feras plaiſir, l'Orange. Voyons comment tu t'en tireras.

LUCINDE, *à Liſette.*

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

ERASTE, *lit.*

Ah! qu'il eſt douloureux de cacher ſon amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné, je la vois chaque jour,
Mais ce bonheur fait naître mes alarmes:
Il redouble les feux dont je ſuis conſumé,
Et le reſpect veut que je les dévore:
Amour! je n'attens point le plaiſir d'être aimé;
Mais donne-moi celui de dire que j'adore.

[*Il regarde Lucinde en ſoupirant*]

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien vraiment.

MONDOR.

Le reſpect..., que j'adore..., cela eſt aſſez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'eſt de vous qu'ils me viennent.

MONDOR.

Puiſque vous le voulez abſolument, il faut bien que cela ſoit. (*bas.*) Il n'y a pourtant rien de ſi faux. (*haut.*) Parbleu vous ne pouvez plus vous diſpenſer de faire quelque choſe pour moi, Madame, puiſque je fais pour vous... l'impoſſible.

LUCINDE, *riant.*

Je ne ſais qu'en dire; en vérité, je ne puis me réſoudre à vous ôter toute eſpérance; mais ſurtout, donnez-moi ſouvent des vers, donnez-les vous-même; ils n'en ſeront que mieux reçus.

MONDOR.

Laiſſez-moi faire, je vous jure que vous n'en

manquerez pas, si mon Apollon veut m'être toûjours aussi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon Banquier pour y recevoir un payement; car on ne peut pas toûjours faire des vers, je reviendrai ensuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma prose elle est plus sonore que ma poësie... (*à part en sortant.*) Poëte! parbleu, je ne pensois pas, en arrivant ici, à me voir enregistrer au Parnasse, je crois qu'elle se mocque de moi.

SCENE VII.

LUCINDE, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE.

IL se divertit & m'amuse. Tâchons de savoir qui de Lisette ou de l'Orange, s'intéresse en sa faveur, & a mis ces vers sur ma toilette. L'Orange, les a lûs, d'une maniére à me faire croire que c'est lui. Hé bien, Lisette, que pensez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame, & cela signifie qu'on ne peut rien ajouter à son amour.

LUCINDE.

Il auroit de la peine à s'expliquer mieux, s'il parloit lui-même. Et vous, l'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Lisette le dit?

ERASTE.

Ne me demandez point ſi l'on vous aime, Madame, ce ſentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

LUCINDE.

(*à part.*) Ils ſont d'intelligence. (*haut.*) Je ne ſuis pas encore décidée ſur ſon compte. Je vous crois tous deux attachés à ma perſonne. Dites-moi naturellement ce que vous penſez là-deſſus.

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts ſeront chers, vous conſeilleront de conclure ce mariage. Il eſt prodigieuſement riche, & c'eſt un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il eſt vrai. Mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas ſujet à ce défaut. (*en regardant le diamant.*) Il a une certaine façon de s'annoncer...

LUCINDE.

Je ſuis charmée de ce que tu me dis-là. Mais d'où te vient ce brillant? Il me ſemble l'avoir vû à Mondor.

LISETTE.

Hélas! Il faut qu'il me l'ait donné ſans que je m'en ſois apperçue.

LUCINDE.

Voilà une heureuſe diſtraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, & je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE.

[*à part.*] [*haut à Eraste.*]
Je n'en puis plus douter. As-tu vendu bien cher ton suffrage ?

ERASTE.

Madame, je ne suis pas sujet aux distractions. Monsieur Mondor m'a voulu faire des présens: mais ses offres m'ont paru indignes de lui & de moi: ce sont des soins assidus & une passion sincère & aprouvée qui doivent conduire au bonheur d'être vôtre Epoux; tout autre secours en dégrade le plaisir & la gloire.

LISETTE, *d'un air de pitié.*

Le beau raisonnement.

LUCINDE.

Laissez-le parler, Lisette.

ERASTE.

Et puisque Madame me permet de dire mon sentiment, je lui avouerai que je serois surpris, après la triste expérience qu'elle a faite du mariage, de lui voir épouser un vieillard qui ne peut que lui offrir des richesses peu capables de flatter un cœur comme le sien.

LISETTE.

Un vieillard! Un homme est-il vieux à soixante ans? Et je gagerois que Monsieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conseil à vous-même, Lisette.

ERASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, &

le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt point par intérêt. Mon zèle part d'un motif & plus pur & plus noble, & je ſacrifierois tous les biens du monde plutôt que de lui rien propoſer qui pût la rendre malheureuſe.

LUCINDE, *à part.*

J'en ſuis perſuadée. Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment malheureuſe*!* cinquante mille livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ERASTE.

Les richeſſes ſont une foible reſſource contre les chagrins domeſtiques, & une triſte conſolation des malheurs attachés à un mariage mal aſſorti. Un mari vieux eſt ordinairement un mari jaloux*;* quelque vertueuſe que puiſſe être ſa femme, elle n'en eſt pas moins perſécutée. La certitude où il eſt de ne pouvoir lui plaire, enfante des ſoupçons inſuportables, qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui eſt ſuſpect, juſqu'aux attentions d'une chaſte épouſe. Mais avec un mari jeune & tendre, on trouve un ami dans la ſociété, un conſolateur dans ſes peines, un amant dans le ſein même du mariage : il fait ſon unique affaire de vos plaiſirs, parce que vos plaiſirs ſont les ſiens. Toûjours enflammé, toûjours conſtant, parce qu'il eſt toûjours heureux. Voilà, Madame, l'époux qui peut ſeul mériter vôtre main & vôtre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouſe jamais d'autre, je lui

prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de vôtre tableau, nous en montrer l'original.

ERASTE.

Il ne feroit pas fi difficile à trouver. Je ne détaille ici que des fentimens, & Madame eft fûre de les trouver, puifqu'ils doivent-être l'ouvrage de fes charmes.

LISETTE.

Et moi, je foutiens...

LUCINDE.

Il fuffit. (*à part.*) Tant d'efprit dans un domeftique! cela n'eft pas naturel. Je fai préfentement à quoi m'en tenir fur le chapitre des vers. Et vous, l'Orange, je vous rends juftice. Dans un moment j'aurai une commiffion à vous donner, Lifette. (*Elle fort.*)

SCENE VIII.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

APplaudiffez-vous. Vous venez de faire un beau coup. Ah? que vous êtes heureux qu'on ne puiffe pas vous vouloir du mal? Prenez-y garde au moins, ce zèle mal entendu vous donneroit un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penfer felon fon état. Rien n'eft fi mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un

domeſtique, & le conſeil qu'il donne, fut-il le meilleur du monde, un maître eſt engagé, par honneur, à faire tout le contraire; c'eſt la régle.

ERASTE.

C'eſt pour cela, ſans doute, que vous en donnez un mauvais à Madame.

LISETTE.

Un mauvais!

ERASTE.

Mais, s'il eſt bon, Lucinde eſt engagée à faire le contraire. Ne dites-vous pas que c'eſt la régle?

LISETTE.

Cela eſt bien différent; une femme de chambre eſt, par ſon état, le conſeil privé de Madame, & Madame, quand elle ſait vivre, ne doit rien faire ſans l'avis de ſa femme de chambre: c'eſt encore la régle... Mais revenons à nôtre entretien de tantôt; nous étions convenus, ce me ſemble...

ERASTE.

Voici Frontin, & j'ai mes raiſons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE, *à part.*

Il croit que je l'aime encore. (*haut à Eraſte.*) Soyez en repos (*à part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde, elle pourroit ſe fâcher ſi je lui en faiſois myſtére.



SCENE IX.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

BOn jour, mes amis. Hé bien, qu'est-ce ? Comment te portes-tu, mon enfant ? Tu peux à présent me faire ta cour, j'ai quelques minutes à te sacrifier.

LISETTE, *tendrement.*

Adieu, l'Orange.

FRONTIN,

Hé fi !

LISETTE, *plus tendrement.*

Adieu, l'Orange.

SCENE X.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnsieur, voilà des adieux significatifs.

ERASTE.

Nous nous adressions à merveille pour en faire une confidente ! Cette folle s'est imaginée que je l'aimois ; & bien plus, Frontin, elle m'aime.

port qui nous anime, écrivons, inſtruiſons l'Univers... Trouvons d'abord un titre heureux; *Le parfait Domeſtique.* Fort-bien, ou l'*Hiſtoire curieuſe & véritable du célébre Frontin.* Charmant début!

SCENE XI.

LUCINDE, ERASTE, FRONTIN.

LUCINDE.

LIſette vient de m'étonner. Les ſentimens que ce garçon fait paroître, annonceroient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des ſoupçons ſur ſa naiſſance que je veux éclaircir. Le voilà, ſi je ne me trompe, dans quelque occupation ſérieuſe. Approchons doucement, & ſachons ce que ce peut être.

ERASTE.

Le déſagréable métier que de corriger des ouvrages! Voilà déjà plus de ſix fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras de ma part, que je ſuis tout à fait mécontent.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! j'écris comme un ange! Si cela continue, l'Ouvrage ſera court; je n'en ai fait que trois pages, & me voilà preſque à la fin. Eh bien, il ennuira moins.

ERASTE.

Si tu voulois bien ne pas parler si haut.

FRONTIN.

Au reste, c'est une belle qualité, & même assez rare, que de savoir être laconique; mais aussi ne faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu. Dans les circonstances de ma naissance, je n'ai rien oublié que le nom de mon pére, mais, ce n'est pas ma faute, que ne s'est-il fait connoître? Voilà mes campagnes sur mer, de Toulon à Marseille, & de Marseille à Toulon.

ERASTE.

On a bien raison de dire qu'un ouvrage n'est pas encore achevé, quand il est entre les mains de l'Imprimeur.

FRONTIN.

Chapitre troisiéme Comme quoi Frontin paroît à la Cour, rend de grands services à un jeune Seigneur, & le met dans le monde au moyen des bonnes connoissances qu'il lui donne.

LUCINDE, *à part.*

Vôtre style me paroît beau.

ERASTE.

Trouvez-vous cela, Monsieur Frontin? Je suis fort aise qu'il soit de vôtre goût.

FRONTIN.

*Frontin entre valet de chambre de Monsieur ***.* Il faut avoir de la discrétion, & ne point nommer les masques. *(Il vole son maître, qui s'en apperçoit, & ne le chasse point.)* Je connoissois mon homme, il m'auroit chassé si je l'avois servi fidélement.

ERASTE.

Il n'eſt pas permis de tenir contre tant de ſottiſes. Demande-lui s'il ſe mocque de moi.

LUCINDE, *à part.*

Cela ſuffit, je lui dirai.

ERASTE.

Monſieur Frontin fait l'agréable; il adoucit ſa voix: il en eſt ſans doute à quelque endroit tendre de ſon Roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma Coquette. Allons, broyons du noir, barbouillons-là des plus affreuſes couleurs; que ce tableau effraye tout ſon ſêxe, qu'il ſoit ſemé de réfléxions; les réflexions ſont la rocambole des Romans.

LUCINDE, *à part.*

Son Héroïne ne ſemble guere au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un boſquet pour rêver à la Perfide, je la trouve ſur un lit de gazon en Pet en l'air.

ERASTE.

Frontin! Frontin!

FRONTIN.

Attendez, Monſieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. (*Je lui jette un coup d'œil aſſez farouche, elle veut fuir mes reproches; mais un orage épouvantable inonde tout à coup le jardin. Déjà le boſquet eſt entouré d'eau, ma perfide en a juſqu'à mi jambe: je ne daigne pas lui donner le moindre ſecours, & je monte ſur un arbre.*) Quelle magnifique deſcription;

ERASTE.

Frontin !

FRONTIN.

Je suis à vous... Ah nous sommes perdus! (*Il tousse, & fait des signes à Eraste.*)

ERASTE.

Qu'as-tu donc? que veux-tu dire?

FRONTIN.

L'Orange, sais-tu bien qu'il est ridicule de me faire attendre si long-tems pour une bagatelle semblable?

ERASTE, *se retournant.*

Ah Ciel... Madame, je vous fais mille excuses; je ne vous croyois pas si près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé?

FRONTIN.

Madame, il est inutile de vous rien déguiser. J'ai quelque goût pour les relations, & je m'amuse, de tems en tems, à en donner au public. Cela ne doit point vous surprendre, car je suis petit-fils, en ligne directe, de ce cocher fameux, qui a tant fait de bruit dans Paris. Mais j'ai toûjours négligé l'ortographe, & l'Orange, mon camarade, me sert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Misérable! Qu'as-tu fait? m'avoir ainsi laissé surprendre!

FRONTIN.

C'est l'effet de la composition; j'étois dans l'enthousiasme. Adieu, Camarade.

SCENE

SCENE XII.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE, *bas.*

QUe veut dire ceci? Il parle à Frontin d'un air d'autorité! (*haut.*) L'Orange, où avez-vous connu ce garçon-là?

ERASTE.

Madame, nôtre connoissance s'est faite à Lyon.

LUCINDE.

Etes-vous de cette Ville?

ERASTE.

Je crois qu'oui, Madame. (*à part.*) Je suis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez? Ce sont de ces choses qu'on peut affirmer sans aucun doute: je connois les principales maisons de cette Ville, j'y ai même des parens. Avez-vous servi dans ce pays?

ERASTE.

Non, Madame, vous êtes la premiére personne à qui j'aye l'honneur d'offrir mes services.

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi, sans beaucoup m'informer de vous. Vôtre phisionomie, vôtre façon de penser & de vous exprimer, un certain air au-dessus de vôtre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me suis point

trompée, & je suis fort satisfaite de vous avoir.

ERASTE.

Madame, l'envie de vous contenter & mériter vos bontés, m'aura sans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zèle par la personne qui le merite le mieux!

LUCINDE.

Ce n'est point un compliment que je vous demande; je veux connoître vôtre famille, & non pas vôtre esprit; je sai que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui sont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état: car il me semble que vous n'avez point été élevé pour servir. On ne voit point des gens de vôtre sorte agir avec cette liberté, cette aisance que l'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus; j'ai remarqué en vous des sentimens qui ne se trouvent guere que dans des personnes bien nées, & dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

ERASTE, *à part.*

Que cet examen est rude à soutenir! (*haut.*) Madame, mes parens ne sont pourtant pas riches, mais ils coulent des jours paisibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune est trop bornée pour inspirer de vains désirs, & où les désirs son trop modérés pour souhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc? voilà l'état du vrai sage. Pourquoi les avez-vous quittés? Je vous crois trop raisonnable pour vous soupçonner de vous

être brouillé avec eux.... Vous seroit-il arrivé quelque affaire? auriez-vous des raisons pour vous cacher?... Vous me paroissez embarrassé. Rassurez-vous, je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi, l'amour n'auroit-il point de part à ceci.

ERASTE.

L'amour, Madame? Quoi! vous pourriez penser...

LUCINDE, *à part.*

Quelle agitation! Lisette a raison, il l'aime. (*haut.*) Je ne suis point si sévére, & je sai qu'à vôtre âge, on peut sans crime avoir une inclination. Je crois même m'être apperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous est pas indifférent. Oui, l'Orange, vous, aimez, convenez-en. (*bas.*) C'est pourtant dommage, car, en vérité, Lisette ne le veut pas.

ERASTE.

Hélas! Madame, il n'est que trop vrai qu'on n'est pas maître de son cœur; mais je mourrois plutôt que de sortir du respect que je vous dois.

LUCINDE, *bas.*

Il a peur de m'offenser en aimant ma femme de chambre. (*haut.*) Helas! il s'offense lui-même. Puisque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avoue que vous êtes à plaindre; car enfin, avez-vous bien réfléchi sur l'objet & aux suites de vôtre passion?

ERASTE, *bas.*

Je n'en doute plus, elle sait que je l'aime.

LUCINDE.

Oh ! C'en est trop. Quoi, l'Orange, songez-vous bien que vôtre amour pour elle me fait éprouver vôtre impolitesse?

ERASTE.

Moi, Madame?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a besoin d'un prompt reméde, puisqu'il vous fait tourner l'esprit. Soyez tranquille, j'approuve vôtre passion, puisque vous le voulez, & dès demain vous serez heureux.

ERASTE.

Madame, je le vois bien, l'ironie est le parti que vous prenez. Je ne suis pas digne en effet de vôtre colére; mais sans vôtre ordre je ne serois pas coupable.

LUCINDE, *bas*.

Il traite cette affaire on ne peut pas plus sérieusement. (*haut.*) L'Orange, je sçai les dispositions de vôtre maîtresse, & vous pouvez compter qu'en recevant vôtre main, son sort sera, pour le moins, aussi heureux que le vôtre.

ERASTE, *bas*.

Elle m'aime? Elle sait donc qui je suis! (*haut.*) Ah ! Madame, est-il quelque mortel qui se soit jamais trouvé dans une situation plus heureuse & plus charmante? vous approuvez ma tendresse, vous souffrez que je vous consacre une vie, que je jure de passer à vos pieds. (*il se met à genoux.*)

LUCINDE.

Vous poussez trop loin la reconnoissance,

l'Orange, & c'eſt ſans doute encore une ſuite du dérangement où vous jette vôtre amour. Levez-vous, & allez trouver Liſette de ma part.

ERASTE.

Que lui dirai-je, Madame?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictaſſe les choſes que vous avez à lui dire? Arrangez vous avec elle.

ERASTE.

Mais, Madame, elle eſt dans votre confidence?

LUCINDE.

Non, vraiment, c'eſt moi qui ai l'honneur d'être dans la ſienne. (*bas.*) Il eſt abſolument dérangé Il me fait pitié. (*haut.*) Dites lui donc, puiſqu'il faut que ce ſoit moi qui vous inſtruiſe, que je conſens au mariage avec vous, & que je me charge même de la dot.

ERASTE.

Son Mariage avec moi, Madame, il n'en a jamais été queſtion.

LUCINDE.

Oh! Je m'impatiente, à la fin. Quoi donc? Vous aimez une fille chez moi, ſans qu'il ſoit queſtion de mariage?

ERASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE, *à part.*

Ciel! Qu'entends je? il aime ici, & ce n'eſt point Liſette?

ERASTE, *à part.*

Elle me parle de Liſette!

LUCINDE.

Vous m'en imposez, l'Orange. Lisette n'est point fille à m'avancer des faussetés ; & puisque vous osez aimer chez moi, il n'y a qu'elle & le mariage qui puissent justifier vôtre hardiesse. Pesez-bien sur ce que je vous dis, & laissez-moi seule.

ERASTE.

Madame...

LUCINDE.

Sortez, vous dis-je.

ERASTE, *en s'en allant.*

Je suis perdu !

LUCINDE. *seule.*

Je crains d'avoir approfondi ce que je voudrois ignorer. L'Orange, que je trouvois si poli, si spirituel pour un Domestique, n'est autre chose qu'un Amant déguisé. Quelle témérité ! Mais il est jeune, & ce n'est que folie. Il n'a pas senti les conséquences de sa démarche. C'est quelque étourdi, quelque jeune homme de famille, à qui les Romans auront gâté l'esprit. Il en fait lui-même ; il n'en faut pas davantage pour tenter des aventures. Je dois pourtant lui rendre justice, sa passion n'a paru qu'à titre de zèle, & de respect le plus soumis. Mais n'importe, malgré tout cela, je vais le renvoyer tout à l'heure. Mais voici Mondor.



SCENE XIII.

LUCINDE, MONDOR.

LUCINDE.

EH bien, Monſieur, aurons-nous des Vers?

MONDOR.

Oh! Je vous en réponds, & de bons!

LUCINDE.

Je n'en doute point ſi vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh! pour cela je ne ſuis pas ſi dupe; j'aime beaucoup mieux les acheter tous faits, cela eſt plus commode. J'en ai commandé dix mille au bon faiſeur; vous les aurez, je crois, demain matin, car je les ai payés d'avance. Mais un ſoin plus important me rappelle auprès de vous; puis-je enfin ſavoir comment je ſuis dans vôtre eſprit & dans vôtre cœur?

LUCINDE.

Comme une perſonne que j'eſtime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage! Quand une femme dit à un homme qu'elle l'eſtime, c'eſt à peu près, comme quand un homme dit à ſa femme, qu'il la reſpecte. Un peu d'amour ne vaudroit-il pas mieux que cette eſtime-là?

LUCINDE.

Quoi! vous penſez encore à cela? J'ai cru que

c'étoit pour badiner que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner ! Parbleu, Madame, je défie que quelqu'un puiffe vous aimer en badinant ; vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'eft donc tout de bon que vous m'aimez ?

MONDOR.

Oui, Madame, & de bonne foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec fincérité. Vous fçavez, Monfieur que je fuis veuve.

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté, & grace au Ciel, je ne m'en ennuye pas encore.

MONDOR.

Oh ! parbleu, vous ferez libre avec moi plus que jamais ; vous ne ferez génée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerai peut-être moi-même. Croyez-moi, Monfieur, vous êtes dans un âge où le joug de l'hymen eft bien pefant. Vous vivez content, vôtre humeur eft charmante : dès que vous feriez marié, vous deviendriez rêveur, fombre, chagrin ; j'ai dans l'idée enfin qu'une femme vous porteroit malheur.

MONDOR.

Voilà un confeil qui a tout l'air d'une audience de congé.

SCENE XIV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, voilà une lettre qui presse.

MONDOR.

C'est, sans doute, un échantillon des Vers en question... Non vraiment, c'est une Lettre de mon frère. Il me donne apparemment des nouvelles de ce Neveu dont je vous ai parlé, & dont je suis fort en peine. Madame...

[voulant s'en aller.]

LUCINDE.

Non, Monsieur, lisez ici; je sais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puisque vous le permettez...

LUCINDE.

Je souhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah!

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

MONDOR.

Eraste, mon neveu, est à Paris depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah! Je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il étoit mort ou dangereusement malade... Je ne vois rien là qui doive vous affliger; il est peut-être à Paris, & ne peut vous trouver, faute de savoir vôtre nom; car vous en avez changé, sans beaucoup de raison, ce me semble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raison! Quand on s'est battu, qu'on a tué son homme, & que l'affaire n'est pas encore accommodée.

LUCINDE.

Mais vôtre neveu étoit-il seul? N'avoit-il personne avec lui?

MONDOR.

Il est parti, à ce qu'on m'écrit, avec un Domestique nommé Frontin.

LUCINDE, *bas.*

Ah qu'entens-je! (*haut.*) Frontin vient souvent ici, il est des amis de l'Orange, & l'un ou l'autre vous en donneront peut-être des nouvelles. Lisette.

SCENE XV.

LUCINDE, MONDOR, LISETTE.

LISETTE.

MAdame.

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin: il peut rendre à

Monfieur un grand fervice, duquel il fera récompenfé: & que l'Orange vienne ici fur le champ. Raffurez-vous, Monfieur, vous apprendrez bientôt ce qu'eft devenu vôtre neveu.

MONDOR.

Hélas! Madame, que me ferviroit de le retrouver? Vous le dirai-je? Il eft perdu pour moi, après l'indigne action par la quelle il vient de fe deshonorer, lui & toute fa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il fait? Exbliquez-vous, de grace.

MONDOR.

Son pére marque qu'il a appris, & cela par des gens qui l'ont vû en cet état, qu'Erafte eft au fervice d'une Dame.

LUCINDE.

Ah, Ciel, Erafte eft chez moi.

MONDOR.

Je vous fuis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connois vôtre bon cœur. Jugez de ma douleur; vous m'en voyez pénétré. Se faire laquais! Un enfant de famille! Un fils unique!

LUCINDE.

Ecoutez, il me vient une idée: Peut-être eft-il amoureux de la perfonne qu'il fert.

MONDOR.

Parbleu, que ne fe donne-t-il pour ce qu'il eft? Si elle le refufoit, elle feroit bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il étoit bien fait, qu'il avoit de l'efprit.

MONDOR.

Oh! de l'esprit, il n'en a que trop! Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il passoit son tems? A faire des Romans. La belle occupation!

LUCINDE.

Des Romans? Mais cela amuse.

MONDOR.

Oui, Madame, des Romans, & de plus des Vers! Des Vers & des Romans! N'y a-t-il pas là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée? Il ne lui manqueroit plus que de faire des Comédies, pour être tout-à-fait joli garçon.

SCENE XVI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE.

ERASTE.

MAdame, je me rends a vos ordres.

LUCINDE.

L'Orange, Monsieur, se trouve dans un grand embarras. Il ne sait ce que peut être devenu un neveu qu'il attendoit; vous pouvez l'avoir connu, puisque vous êtes de Lyon, il se nomme Eraste.

ERASTE, *à part.*

Qu'entens-je! Mondor est mon oncle. Ah! que vais-je devenir?

LUCINDE, *bas.*

Quelle situation! Je la partage, le pauvre garçon!

MONDOR, *à Lucinde.*

Il paroît surpris ; il faut qu'il sçache où est Eraste.

LUCINDE, *à Mondor.*

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

MONDOR.

Viens-çà, coquin.... Non, non.... Rassure-toi, mon ami. Je ne t'accuse point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connois donc ?

ERASTE.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Et tu sais, sans doute, la belle équipée qu'il a fait, ce fripon-là ?

ERASTE.

Je sai, Monsieur, ce que vous voulez dire : mais ne l'accablez point de vôtre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a commise, une punition plus sévére que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il est méprisé de celle qu'il adore ; que faut-il de plus à vôtre vengeance ?

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil ; il s'intéresse sérieusement pour mon neveu. Eh bien, fais en sorte qu'il paroisse à mes yeux d'une façon que je puisse le reconnoître sans rougir. Tu sçais où il est ?

ERASTE.

Non, Monsieur, je l'ignore. (*à part.*) Ah ! Si j'allois être découvert devant Lucinde, que deviendrois-je ?

MONDOR.

Mais puisque tu sçais qu'il est chez une Dame... chez une Dame! Chez quelque Coquette, sans doute?

ERASTE.

Ah! Monsieur, qu'osez-vous dire?

MONDOR.

Parbleu, je m'en rapporte à Madame. Une femme qui a des laquais de cette espéce....

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah! Bon.

ERASTE.

Tout est perdu.

SCENE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *à Frontin.*

Si tu peux lui donner des nouvelles de ce qu'il cherche, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occasion. De quoi s'agit-il?

LISETTE.

Il te le dira lui-même. Monsieur, voilà Fron-

tin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

[*Eraste fait des signes à Frontin.*]

FRONTIN, *à Mondor.*

Monsieur, il est bien flatteur pour moi que mon Etoile m'ait procuré l'honneur de la satisfaction de...

MONDOR, *le prenant au collet.*

Point de compliment; tranchons court, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Monsieur, je suis bien vôtre serviteur. (*bas.*) Quelle est donc cette fortune?

MONDOR.

Où est Eraste, mon neveu? Qu'est-il devenu?

FRONTIN.

Eraste, Monsieur?... (*à Lisette.*) Ah traîtresse.

MONDOR.

Qu'as-tu fait de mon neveu?

FRONTIN.

L'Orange, ne sçaurois-tu point où il est?

ERASTE, *bas.*

Garde-toi de me nommer.

MONDOR.

S'il ne répond, qu'on aille chez un commissaire.

FRONTIN.

L'Orange, un Commissaire!

MONDOR.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Parbleu, voilà bien des façons! C'est moi qui suis vôtre neveu; voyez si vous voulez être mon oncle?

LUCINDE.

Le fripon!

FRONTIN.

Traiter de la sorte un neveu? Le sang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE.

C'est un imposteur; son nom est Frontin, je le connois depuis plus de six ans.

MONDOR.

Comment, malheureux! tu es assez hardi pour prendre le nom d'Eraste, & tu n'es que son valet? Qu'on aille de ce pas...

FRONTIN.

Eh! non, Monsieur, que personne ne bouge. L'Orange, épargne-moi une indiscrétion; avoue toi-même que tu es Eraste, puisqu'on ne veut pas que je le sois.

ERASTE, *se jettant aux genoux de Mondor.*

Eh bien, Monsieur, vous voyez ce neveu, qui ne doit plus vous sembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraste! lui?

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête.

LUCINDE, *à Eraste.*

Eh! par où ai-je mérité, Monsieur, une démarche aussi hardie & aussi offençante?

ERASTE.

Ah! Madame, songez du moins que je ne suis jamais sorti de ce respect auquel je m'étois voué en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire; c'est une réflexion que je faisois même il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de son étourderie; elle m'expose à des bruits que je n'ai pas mérités, & l'Orange doit pour jamais renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant qu'il sorte sans récompense; je connois le prix des services qu'il m'a rendus, & lui tiens compte de ceux qu'il auroit voulu me rendre. Prenez cette boëte; je croirois vous offenser, si je vous payois autrement.

ERASTE.

Madame...

LUCINDE.

Prenez-la, vous dis-je. Adieu l'Orange.

SCENE XVIII. & Derniére.

MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR.

On se mocque de vous, mon cher neveu; mais consolez-vous, elle m'a refusé moi-même.

ERASTE.

Que vois-je! Son portrait?

MONDOR.

Son portrait! Ah, frippon! Que je le voye... Oui, ma foi. Tu es trop heureux. Donne-le moi, tu vas avoir l'original.

ERASTE.

Quoi! Vous croyez... Elle se sera peut-être trompée.

MONDOR.

Cours vîte après elle. Mais va changer d'habit auparavant; elle a congédié l'Orange, & c'est Eraste qu'elle demande.

ERASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait?

FRONTIN.

Adieu, fidelle Lisette.

LISETTE.

Tu es encore bienheureux, faquin, que je ne t'aye trompé qu'en herbe.

FRONTIN.

Va, je te défie de me tromper autrement.

FIN.



LES VALETS
MAITRES DE LA MAISON,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE.

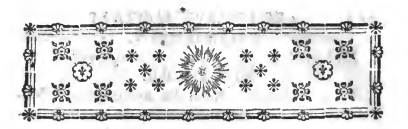
Par Monsieur ROCHON DE CHABANNES.



ACTEURS.

Monſieur VERMEUIL.
Madame VERMEUIL.
GE'NICOUR, *Provincial*, *Domeſtiques de M. & Madame Vermeuil.*
CHAMPAGNE.
LA FLEUR.
MARINE.
FINETTE.
RIGAUDON.
BLANCHARD, *Fourbes traveſtis.*
L'ABBE'.
LE MILITAIRE.
LE NOTAIRE.
LE NE'GOCIANT.
UN JOUAILLIER.
UNE MARCHANDE DE MODES.
FILLE DE BOUTIQUE ; *perſonnages muets.*

La Scène eſt chez M. Vermeuil.



LES VALETS

MAITRES DE LA MAISON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MARINE, FINETTE, CHAMPAGNE, LA FLEUR, & RIGAUDON, *ce dernier entre du côté opposé aux autres.*

MARINE.

VOtre servante, Monsieur Rigaudon. Eh bien! venez-vous recorder la danse?

RIGAUDON.

Oui... mais sommes-nous les maîtres de ce logis, & pouvons-nous y recevoir en sûreté nos augustes parens?

MARINE.

Un instant, & la maison est à nous. Nos maîtres sont prêts à partir.

RIGAUDON.

Eh! quel moyen avez-vous employé?

FINETTE.

Le plus ſimple. Nous les avons priés, Marine & moi, de nous diſpenſer de les ſervir aujourd'hui. & ils y ont conſenti de la meilleure grace du monde.

RIGAUDON.

Fort-bien: vous les avez envoyé dîner enſemble quelque part.

FINETTE.

Non pas enſemble; voilà ce qu'il y a de plaiſant, d'extraordinaire. La jalouſie les faiſoit reſter autrefois tetê-à-tête à la maiſon, ou en ſortir de compagnie: on les voyoit par-tout à la ceinture l'un de l'autre, s'adorant & s'ennuyant... quand ils ne ſe querelloient pas. Depuis peu ils vont chacun de leur côté; & c'eſt ſûrement la jalouſie qui les ſépare encore: oui, il y a quelque choſe là-deſſous que je ne conçois pas. Ils ont deſſein ſans doute de s'épier; mais qu'ils aillent, qu'ils viennent, qu'ils ſe cherchent, qu'ils s'évitent, peu nous importe; ils ſortent, voilà l'eſſentiel.

MARINE, *avec vivacité.*

Eh! ſans doute. Et toi, qu'as-tu fait? Où en es-tu? Donne-nous un peu l'ordre & la marche de la cérémonie. Monſieur Génicour compte-t'il toûjours ſe marier aujourd'hui? Nos parens, nos amis, le Notaire, nos aſſociés pour tromper le Prétendu arrivent-ils? Décampons-nous, enfin?

RIGAUDON.

A quoi, Dame Marine, voulez-vous que je réponde?

MARINE.

A tout.

RIGAUDON.

Nôtre benêt de Prétendu, nôtre franc Picard, dont nous nous sommes emparés au sortir du Coche, Monsieur Génicour, plein d'impatience & d'amour...

MARINE.

Eh bien quoi! Qu'est-ce qu'il arrive?

RIGAUDON.

Oh! non; il est exact. Vous lui avez ordonné de ne paroître qu'à deux heures, & il n'arrivera pas une seconde devant, quoiqu'il soit habillé depuis huit heures du matin.

CHAMPAGNE.

Et les présens de nôces?

RIGAUDON.

Ne sont pas encore chez Monsieur Génicour; mais il les attend avec autant d'impatience au moins que nous tous, & compte les présenter lui-même. Ah! je n'ai jamais vu d'homme si occupé d'un mariage.

FINETTE.

Il a raison d'y songer sérieusement, puisqu'il y songe pour nous deux.

RIGAUDON.

Il bénit cent fois l'instant où, pour la premiere fois, il eut le bonheur de te voir à mes petites assemblées. Qu'il t'en prit bien, gracè à ta vanité, de te faire passer pour une Demoiselle! Il eut peut-être dédaigné Finette, il aima éperdument Mademoiselle Vermeuil. Quand je me

rappelle toute cette avanture, les mauvais services, bien payés, que je lui rendis, Marine tout-à-coup méthamorphosée en Dame & mére de famille, & Finette en petite bourgeoise innocente, qui sort du Couvent; j'en ris de bon cœur; & franchement, je crois que je m'y serois trompé tout le premier.

MARINE.

Ne faudroit-il pas se lever de bon matin pour te tromper? Mais laissons cela à la future. Et nos associés, quand arriveront-ils?

RIGAUDON.

Ils entreront, dès que la maison sera libre.

MARINE.

A la bonne heure.

CHAMPAGNE.

Eh! qui sont ces gens que ton beau génie a choisis pour nous aider à tromper Monsieur Génicour?

RIGAUDON.

Un Clerc d'Huissier, un apprentif commerçant des Piliers, un garçon de Caffé, & un Valet-de-Chambre baigneur.

FINETTE.

Voilà une belle famille, & des gens bien capables!

RIGAUDON.

On vous prendra de gros Messieurs, pour faire des rôles de fripons!

MARINE.

Eh! pourquoi pas? Avec de l'argent on a de tout.

RIGAUDON.

Tranquillisez-vous: ce sont des Coquins qui contreferont à ravir d'honnêtes gens. Le Clerc d'Huissier doit faire le Notaire; & en vérité il a une physionomie d'honnête-homme tout-à-fait propre à jouer ce rôle-là. Le Valet-de-chambre baigneur, cadedis effronté, fourbe, flatteur & caressant comme tous les gens de son pays, qui a un air grivois, & le ton de la garnison, fera les rôles d'un Militaire & d'un cousin. Le garçon de Caffé, nourri de tous les beaux raisonnemens de ce pays, & qui sait par cœur l'esprit de trois ou quatre sots qui y tiennent bureau, sous un habit court & avec un petit collet, fera un bel-esprit & un second parent. Pour Monsieur Criquet, mon apprentif commerçant, & qui fournit à tous les Acteurs des habits pour la représentation de la Piéce, il fera les rôles d'oncle & de négociant. Ainsi vous voilà une bonne famille bourgeoise toute trouvée en un moment.

MARINE.

Dans le magasin de M. Criquet.

RIGAUDON.

Oui. Mais à propos, Dame Marine, tous ces gaillards là ont bon appétit, je vous en avertis: avez-vous songé...

MARINE.

Eh, fi donc! la Fleur va passer chez le Traiteur; nous voulons faire la Madame tout aujourd'hui...

RIGAUDON.

C'est bien assez de besogne. Mais ne perdons pas la tête & le jugement dans cette affaire.

MARINE.

Vous ne perdriez pas grand'chofe.

RIGAUDON.

Que la Fleur paffe chez le Traiteur, & qu'il l'amêne ici; moi, j'ordonnerai le répas, cela aura un air plus naturel & plus décent. Et quand je ferai affis dans un bon fauteuil, les jambes étalées avec un air de morgue & de fuffifance, demandant qu'eft-ce qui eft-là? fans écouter de réponfe, regardant par-deffus l'épaule, ou ne regardant pas, ne me levant ni ne me baiffant; oh! je reffemblerai bien à un homme comme il faut aux yeux du Traiteur: car les petites gens, voyez-vous, n'ont de confidération pour les Grands, qu'à proportion des impertinences qu'ils en reçoivent.

MARINE.

Tu as raifon, mon enfant: cela ne t'arrive pas affez fouvent pour te le difputer. Cours donc, la Fleur...

CHAMPAGNE.

Oh! qu'il attende le départ de nos Maîtres. Mais il nous reviendra peu de chofe de tant de fourberies, Monfieur Rigaudon.

RIGAUDON.

Oh! le dîner d'abord ne nous coûtera pas beaucoup.

CHAMPAGNE.

Je l'imagine. Mais nos Meffieurs?

RIGAUDON.

Nos Meffieurs?... Il faudra trouver un fonds pour eux, & le Traiteur eft homme à nous le faire.

MARINE.

Comment! veux-tu lui emprunter de l'argent?

RIGAUDON.

Non; mais son argenterie; & il ne nous la refusera point.

CHAMPAGNE.

Tu es un hardi coquin!

RIGAUDON.

Tu sais ce que je vaux. Eh! quoi! faut-il se passer d'argenterie, faute de moyens pour la payer? Il n'y a pas de mal à s'arranger; c'est emprunter sans pouvoir rendre, comme font tant d'honnêtes gens.

FINETTE.

Un moment: chut... J'entends du bruit... Ce sont nos Maîtres... Marine, emmenez Rigaudon, & tenez-vous un peu à l'écart, nous allons les expédier. (*Marine & Rigaudon sortent.*)

SCENE II.

M. & Mde. VERMEUIL, CHAMPAGNE, FINETTE, LA FLEUR.

M. VERMEUIL.

LA Fleur?

Mde. VERMEUIL.

Finette?

LA FLEUR.

Monsieur.

FINETTE.
Madame.
M. VERMEUIL, *à sa femme.*
Vous voilà sans doute en disposition de sortir ?
Mde. VERMEUIL.
Et vous dans le même dessein ?
M. VERMEUIL.
Oui, & sans vous, Madame: vous ne me reprocherez plus mes jalousies.
Mde. VERMEUIL.
Et moi sans vous, Monsieur... vous ne vous plaindrez plus de mes persécutions.
M. VERMEUIL, *à la Fleur.*
Mon épée, mon chapeau.
Mde. VERMEUIL.
(*à part.*) (*à Finette.*)
Le traître! mes gants: mon mantelet.
M. VERMEUIL, *à part.*
La perfide !
Mde. VERMEUIL.
Avouez-le, Monsieur, nous sommes bien obéissans, nos gens nous mettent dehors, & nous sortons.
M. VERMEUIL.
Si cela vous avoit contrariée, Madame, vous n'aviez qu'à parler.
Mde. VERMEUIL.
Il faut être raisonnable, Monsieur.
M. VERMEUIL.
Sans contredit. (*à part.*) Je ne suis pas la dupe de tant de complaisance.

Mde. VERMEUIL, *à part.*

Je ſais à quoi m'en tenir ſur tout ceci.

M. VERMEUIL, *à part.*

Oui, Marine & Finette ſont d'intelligence avec Madame, pour m'éloigner d'ici. J'ai entendu parler d'un certain galant à équipage qui venoit, dès que je ſortois, barrer ma rue & couvrir ma porte de ſes gens... C'eſt lui ſans doute qu'on attend... (*à la Fleur, dont la préſence le gêne.*) *Et! broſſez donc ce chapeau... (*à part.*) Je démêlerai cette avanture.

Mde. VERMEUIL, *à Finette, qui lui préſente ſon mantelet.*

Laiſſez... (*à part.*) C'eſt un tour de mon mari que l'hiſtoire de mes gens... On dine ici, ou je ſuis bien trompée.

M. VERMEUIL, *à la Fleur.*

Bon. Ne me manque-t-il plus rien? Ai-je ma montre?... Ma tabatiere?... Un mouchoir?... Il faut tout vous dire.

Mde. VERMEUIL, *à Finette.*

Voyez à m'arranger ce mantelet... Comme elle eſt gauche! ôtez-vous de-là. Mon évantail.

CHAMPAGNE, *à Finette.*

On ne me paroît pas trop de bonne humeur.

FINETTE, *à Champagne.*

C'eſt la jalouſie qui va ſon train.

CHAMPAGNE, *à Finette.*

Et le départ ne va guere vîte... Un coup d'épaule.

FINETTE, LA FLEUR.

Laiſſez-nous faire.

M. VERMEUIL.

Eh! mais; il me semble que je suis bien mal arrangé. Un miroir.

Mde. VERMEUIL, *à part.*

C'est un article très-important... (*Haut.*) Ma boëte à mouches.

M. VERMEUIL, *à part.*

La boëte à mouches: bon.... encore une demi-douzaine. Non; je ne lui ai jamais vû un air de coquetterie aussi décidé.

Mde. VERMEUIL, *à part.*

Voyez si quelque chose manque à sa toilette!

M. VERMEUIL, *à part.*

Le dèshabillé qui lui sied le mieux.

Mde. VERMEUIL, *à part.*

L'habit le plus galant de sa garderobe.

M. VERMEUIL, *à part.*

Voilà Madame sous les armes.

Mde. VERMEUIL, *à Finette.*

Eh! rangez-vous donc: vous êtes toûjours devant moi, à côté de moi, ou sur mes épaules... Vous ne voyez pas que je veux voir Monsieur.

M. VERMEUIL.

Ah! Madame; que ne puis-je me flatter que le soin que vous prenez de vôtre ajustement... (*à part.*) Je me décéle.

Mde. VERMEUIL.

Et moi qu'une toilette si recherchée... (*à part.*) Je me trahis.

M. VERMEUIL.

De la propreté... C'est tout.

Mde.

Mde. VERMEUIL.

Une petite robe...

M. VERMEUIL.

Oui.

Mde. VERMEUIL.

Et puis, quand on sort...

LA FLEUR.

[*à part*.] [*haut*.]

Ils ne sortiront pas. Monsieur ne passe-il pas chez son Notaire?

FINETTE.

Si Madame dine chez Madame sa mére, il est tems...

Mde. VERMEUIL.

Il est tems que je sorte pour vous, Mademoiselle. Je céde à leur impatience, Monsieur, & je parts.

M. VERMEUIL.

Je vous suis.... Puis-je vous offrir un bras, Madame?

Mde. VERMEUIL.

Ah! ce seroit vous jouer un mauvais tour.

M. VERMEUIL.

Non... Mais cela auroit encore un air de jalousie; & je n'ose insister...

Mde. VERMEUIL.

Ni moi vous prendre au mot, par la même raison.

M. VERMEUIL.

N'est-ce pas? quand vous reverrai-je, Madame.

Mde. VERMEUIL.

Eh! mais, quand me conseillez-vous de revenir Monsieur?

M. VERMEUIL, *à part.*

Pour que je ne rentre qu'à l'heure convenue. (*haut*) Eh! mais, entre huit & neuf heures du soir, je pense, pour les arranger.

Mde. VERMEUIL.

Oui; je crois qu'en effet cela arrangera tout le monde.

M. VERMEUIL.

Parfaitement... A neuf heures donc.

Mde. VERMEUIL.

Soit.

M. VERMEUIL, *à part.*

Ah! je démêlerai...

Mde. VERMEUIL, *à part.*

Ah! je saurai... Mais! quel éclaircissement osé-je désirer?... Champagne, donnez-moi le bras.

M. VERMEUIL.

Liberté toute entiére, Madame.

Mde. VERMEUIL.

A charge de revanche! c'est fort commode.

SCENE III.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

Nous en voilà heureusement débarrassés. Volons chez le Traiteur.

SCENE IV.

MARINE, RIGAUDON, FINETTE.

RIGAUDON, *à Finette.*

EH bien, les voilà donc fortis?

FINETTE.

Et fortis jufqu'à neuf heures du foir.

RIGAUDON.

Jufqu'à neuf heures du foir? Voilà le bon.

MARINE.

Oui; voilà le bon... A nous le dez, mes enfans... Allons, Finette, campe-toi fur cette chaife: tu es Mademoifelle Vermeuil; & moi qui fuis ta mére, Dieu merci pour rire, je me campe fur celle-ci... Là, hé bien! je vous demande un peu, ne ferai-je pas bien Madame Vermeuil?

RIGAUDON.

Oh! il n'y a pas d'excès.

MARINE.

Et, qu'eft-ce qui y manque, Monfieur le controlleur?

RIGAUDON.

Il n'y manque que la façon. Mais voici un nouveau Maître-d'Hôtel que nous amène la Fleur.

MARINE.

Nous allons voir fi... Oh! il n'y a pas moyen... Le drôle eft de ma connoiffance.

RIGAUDON, *effrayé.*

Eh! mais...

MARINE.

Pourvu qu'il ne te connoiſſe pas, toi. Qu'as-tu à trembler? Reſte-là. Quel poltron!

[*Rigaudon s'étale dans un Fauteuil avec un air de marque & de ſuffiſance.*]

SCENE V.

MARINE, M. BLANCHARD, RIGAUDON, FINETTE, LA FLEUR.

MARINE.

AH! c'eſt Monſieur Blanchard.

M. BLANCHARD.

Oui, fort à vôtre ſervice, Dame Marine, & à celui de Monſieur & de Madame. Il y a long-tems que je cours après leur pratique.

MARINE.

Eh bien! la voilà attrapée. Ah! ſi nous avions ſu, Monſieur Blanchard, que nôtre pratique vous fit tant de plaiſir, il y a long-tems que nous vous en aurions procuré le petit bénéfice.

M. BLANCHARD.

Ce n'eſt pas tant pour le profit.

MARINE.

Je conçois cela.

M. BLANCHARD.

Non: mais c'eſt que ce ſont de ſi bonnes gens. Mais, où ſont-ils donc, Dame Marine?

MARINE.

Madame est sortie & Monsieur est en affaire. Mais voilà Monsieur son frère, & vous pouvez vous adresser à lui (*à Rigaudon.*) Monsieur, c'est Monsieur Blanchard, que Monsieur vôtre frère a envoyé chercher, un honnête-homme.

RIGAUDON, *dans un fauteuil.*

Un honnête-homme? Eh bien! qu'il attende.

M. BLANCHARD.

Ne vous gênez pas.

MARINE, *à Rigaudon.*

Et qui diantre t'empêche de lui donner audience sur le champ?

RIGAUDON, *à Marine.*

C'est pour avoir l'air d'un homme comme il faut.

MARINE, *bas.*

Le sot!

RIGAUDON.

Eh bien! où est-il ce Monsieur Blanchard? qu'il se montre.

M. BLANCHARD.

Monsieur, me voilà.

RIGAUDON.

Ah!... Eh bien! nous ferez-vous faire bonne chére, Monsieur Blanchard?

M. BLANCHARD.

Eh! mais oui, avec de l'argent.

RIGAUDON.

Avec de l'argent, Monsieur Blanchard? Ce n'est pas là un secret merveilleux. Mais c'est que je n'ai pas d'argent à vous donner.

M. BLANCHARD.

Je n'en ai pas besoin, Monsieur.

RIGAUDON.

Pourriez-vous m'en prêter?

M. BLANCHARD.

Ah! Monsieur...

RIGAUDON.

Ah! je ne suis pas fier, moi.

M. BLANCHARD, *à Marine.*

Il a l'air d'un bon vivant.

RIGAUDON.

Il faut faire ce repas-là pour l'honneur, Monsieur Blanchard.

M. BLANCHARD.

Vous n'avez qu'à commander, Monsieur.

RIGAUDON.

Ah! s'il n'y a que cela à faire, je m'en acquitterai à merveille.

FINETTE, *à Rigaudon.*

Le monde va venir, & tu... & vous n'aurez jamais fini, Monsieur.

M. BLANCHARD.

Et puis, nous n'avons pas de tems à perdre pour vous servir à dîner.

RIGAUDON.

Eh mais! voilà une bonne raison, Monsieur Blanchard. J'aime assez qu'on me paye de bonnes raisons, moi: raisonnons donc.

M. BLANCHARD.

Combien serez-vous?

RIGAUDON.

Mais huit maîtres environ.

M. BLANCHARD.

Il vous faut...

RIGAUDON.

Vous avez du goût, Monsieur Blanchard, arrangez tout cela, mais bien: point de lésinerie. Allez... A propos, Monsieur Blanchard, je ne sais si l'on vous a dit que nous revenions de la campagne; vous vous en appercevez peut-être: mais c'est que nous sommes sans dessus dessous, que tout nous manque, que rien n'est encore revenu, nôtre argenterie, par exemple...

M. BLANCHARD.

Eh bien! Monsieur, bel embarras! n'ayez pas d'inquiétude; je vous fournirai tout ce qu'il vous faudra; vaisselle plate, vaisselle montée de tous les goûts, de toutes les formes; & quand vous auriez cent personnes à dîner, je ne serois pas embarrassé de vous servir... Vous ne comptez que sur huit?

RIGAUDON.

Et quelques écornifleurs qui pourront survenir.

M. BLANCHARD.

Il faut compter sur une douzaine.

RIGAUDON.

Oui, douze, quinze ou vingt; que le dîner soit en conséquence, & qu'on n'ait qu'un couvert de plus à mettre dessus la table.

M. BLANCHARD.

Le dessert en porcelaine?

RIGAUDON.

Non: nous donnons à dîner à des Provinciaux, & l'argenterie fera plus d'effet; tout, absolument,

tout en argenterie, jusqu'aux couteaux & aux gobelets.

M. BLANCHARD.

Il suffit... Si vous vouliez d'excellens vins?

RIGAUDON.

D'excellens vins? Eh! oui, oui; vous n'avez qu'à apporter, pendant que nous sommes en train de vous ruiner. Là, en conscience, est-il bon?

M. BLANCHARD.

Parfait. Je le fais moi-même.

RIGAUDON.

Chargez vous de tout, que nous n'ayons aucun embarras. Adieu, papa Blanchard.

MARINE.

Quand nous ferez-vous dîner?

M. BLANCHARD.

Je puis vous servir d'ici à une heure; un ambigu cependant.

RIGAUDON.

Soit.

FINETTE.

Vive Paris.

MARINE.

Et Monsieur Blanchard c'est un habile homme, & qui fait bien ses affaires: tel que vous le voyez, il donne douze milles livres à ses filles.

LA FLEUR.

Ce petit repas-là servira de trousseau à la première qu'il mariera.

M. BLANCHARD.

Eh mais! un peu d'un côté, un peu de l'autre.

M

RIGAUDON.

Oui; voilà tout le ſecret.

M. BLANCHARD.

Vôtre ſerviteur, Monſieur & compagnie. Je vais toûjours envoyer mettre le couvert. [*Il ſort*]

LA FLEUR.

Et nous nous chargeons de l'ôter.

SCENE VI.

MARINE, FINETTE, RIGAUDON, LA FLEUR, M. CRIQUET, UN CLERC D'HUISSIER, UN VALET-DE-CHAMBRE *Baigneur*, UN GARÇON DE CAFFÉ, CHAMPAGNE, *portant un gros paquet de hardes.*

CHAMPAGNE.

PLace, place à l'illuſtre & vénérable famille de Madame Marine, & de Mademoiſelle Finette: mais un petit moment, & le tableau va changer de face. (*jettant le paquet de hardes.*) Voilà de quoi en faire des honnêtes gens, des gens comme il faut. Des habits de tout état. Que de pareilles métamorphoſes ſe font à Paris du matin au ſoir! Et voilà d'où vient qu'on dit ſouvent dans un cercle: » Eh! mais, j'ai vu cet hom- » me-là quelque part ». Et ce quelque part, c'eſt derriére un fauteuil... Soit dit, Meſſieurs, ſans nous inſulter tous tant que nous ſommes.

LE VALET-DE-CHAMBRE, *en Gascon.*

Oh! l'on né prend jamais lé trait pour soi; nous sommes d'ailleurs dé la race dont on fait toutes sortes dé gens... Mais laissons tous nôtre noblesse à l'écart. Cadédis, est-ce là la future?

RIGAUDON.

Oui.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle est jolie & meubleroit bien mon petit châtel (*à Finette.*) Jé suis, Madémoiselle, prêt à tout entreprendre pour vous, à vous faire épouser Monsieur de Génicour, à vous rémettre dans les mains de mon ami, ou à vous enléver pour mon compte, si la chose vous fesoit un certain plaisir... Eh donc?

FINETTE.

Ah! cela ne presse pas encore, Monsieur.

LE VALET-DE-CHAMBRE, *à Rigaudon.*

Jé mé récommande... C'est pour amuser la pétite; c'est pour une maniére de compliment qué je lui fais-là.

LE GARÇON DE CAFFÉ, *à Marine.*

Et Madame, pourquoi est-elle ici? Qui l'enléve?

MARINE.

Ce n'est pas un freluquet comme toi, tu me laisserois en chemin.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Sandis! moi, jé vous ménérois d'un pôle à l'autre.

CHAMPAGNE.

Alte-là; bride en main, Messieurs les cousins:

nous ne voulons pas vous avoir tant d'obligation. Il n'y a rien sans doute de plus honnête que vos procédés; vouloir nous débarrasser de ces Dames, ce seroit peut-être nous rendre un assez grand service, mais ..

MARINE.

Mais, mais... voyez l'impertinent!

CHAMPAGNE, *à Marine.*

C'est pour les remercier, & leur faire une politesse, (*aux Messieurs.*) Mais nous ne sommes pas aujourd'hui en humeur de reconnoître tant de bontés, & pourvu que vous nous aidiez à tromper un sot...

RIGAUDON.

Oui, Messieurs; voilà le fait, mais le tems presse: vous n'êtes pas là tous en habits décens pour recevoir Monsieur de Génicour. Si vous songiez à vous habiller. Allons Monsieur Criquet, étalez vos marchandises.

CRIQUET, *montrant un habit tout criblé.*

Voilà d'abord un habit militaire.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Eh, mais! sandis! il n'est pas en trop bon état; jé né sérai pas glorieux dé le porter.

M. CRIQUET.

Que dis-tu? Il me vient d'une succession que j'ai recueillie sur le champ de bataille. Voilà où nos François le quittent.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Allons, je m'en saisis.

M. CRIQUET.

Voilà un petit habit court & le manteau;

c'eſt un habit à bonnes fortunes. Il a été volé. Je ne vous dirai pas où, c'eſt un ſecret de Police.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Je m'empare de celui-ci.

M. CRIQUET.

Voilà une robe de Notaire, trouvée ſous le ſcellé d'un de ces Meſſieurs, à qui le goût des voyages a pris.

LE CLERC D'HUISSIER.

J'en connois toute la valeur, & je l'endoſſe avec reſpect.

M. CRIQUET.

Pour moi, je garde mon habit.

RIGAUDON.

Vîte, vîte, Meſſieurs, à la beſogne; vous avez-là tout ce qu'il vous faut: arrangez-vous. Qu'eſt-ce qui aide? Allons, Meſdames, un peu d'émulation.

MARINE.

Oh! pardi, j'ai des gants à mettre, & c'eſt aſſez de beſogne. Qu'ils s'accommodent... mais, jamais ma main n'entrera là-dédans... Finette, la Fleur, Monſieur Criquet, (*à Rigaudon.*) & toi, ne voilà-t-il pas aſſez de Valets-de-Chambre pour faire les toilettes de ces Meſſieurs.

RIGAUDON.

Soit; toi Champagne, ſors & va faire le guet. [*Champagne ſort; Finette, Rigaudon, la Fleur & Criquet ſervent.*]

LE CLERC D'HUISSIER.

Ma robe.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon uniforme.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mon petit habit court & le manteau.

LE CLERC D'HUISSIER.

Ma cravatte.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon hauſſé-col.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mon collet.

LE CLERC D'HUISSIER.

Ma perruque.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon caſque.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mon bonnet rond.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon baudrier.

LE CLERC D'HUISSIER.

Mon écritoire.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mes tablettes.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Des mouſtaches.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Des mouches, du rouge.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Une canne de Major.

LE CLERC D'HUISSIER.

Une plume.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Un bouquet.

[*Dorénavant ces Meſſieurs ne doivent plus s'appeller que l'Abbé, le Militaire & le Notaire.*]

MARINE.

Eh! mais comme ils se font servir! Il n'y a rien de tel que d'avoir obéi pour savoir commander.

LE NOTAIRE.

Eh! mais je pense qu'un Robin...

LE MILITAIRE.

Un Dragon...

L'ABBÉ.

Et un Abbé...

FINETTE.

Tout doux: il ne faut pas au moins insulter à ceux qui vous ont mis l'habit sur le corps.

RIGAUDON.

Bon! & d'où reviens-tu, Finette?

L'ABBÉ.

Oui... mais voyons, ne manque-t-il plus rien?

LA FLEUR.

Oh! il ne vous manque plus à tous que l'air de vôtre état.

SCENE VII.

Les précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

EH bien, êtes-vous prêts?

MARINE.

Qu'est-ce qui nous arrive?

CHAMPAGNE.

Ah, ah, ah!... les bonnes figures! mais com-

ment faites-vous pour ne pas rire les uns des autres? Heureusement que Monsieur de Génicour n'est pas moins ridicule que vous; il arrive. Oh! par ma foi, il a bien l'air d'un homme qui vient se marier tout de bon. Il est habillé tout de neuf depuis les pieds j'usqu'à la tête, de façon qu'il ne sauroit se remuer & qu'il est tout d'une piéce. Je vais lui ouvrir.

SCENE VIII.

MARINE, FINETTE, RIGAUDON, LA FLEUR, LES QUATRE FOURBES.

RIGAUDON.

ALlons, composons-nous; formons un cercle. Monsieur le Notaire ici, une table devant lui & Finette au-dessous d'elle... Le sac à ouvrage à la main... Un air un peu niais, comme une honnête fille qui se marie.

FINETTE.

Reposez-vous sur moi du soin de bien jouer mon rôle: c'est par cet air que je l'ai séduit

MARINE.

Oui, un air niais & sot, entends-tu bien? La veille du mariage, c'est le rôle d'une fille bien élevée; le lendemain c'est celui du mari.

RIGAUDON.

Voilà qui est bien, Dame Marine, & je vous

donnerai ma femme à conduire. Pour nous, Mesſieurs, plaçons-nous comme nous voudrons; moi cependant à la derniére place; je dois avoir un air de reſpect, je ne ſuis qu'un petit maître à danſer.

MARINE.

Si nous allions au-devant de nôtre gendre.

RIGAUDON.

Eh! non, reſtez en place & contentez-vous de vous lever quand il entrera. Voilà l'uſage! Oh! çà Dame Marine, la grace que je vous demande, c'eſt de vous obſerver & faire le moins de complimens & d'hiſtoires que vous pourrez.

MARINE.

Eh! mais, tu me diſpoſes bien à la tranquillité par tes ſots raiſonnemens.

SCENE IX.

Les mêmes M. GENICOUR, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *annonce.*

MOnſieur Génicour.

(Il ſort avec la Fleur.)



SCENE

SCENE X.

GENICOUR, MARINE, FINETTE, RIGAUDON, LES QUATRE FOURBES.

GENICOUR, *va au devant de Marine & de Finette, & laisse la compagnie de côté, de façon qu'il ne l'apperçoit pas.*

Oui: me voilà bien en colère, bien fâché, Mademoiselle... Je viens d'assommer un faquin pour l'amour de vous.

FINETTE.

Comment, pour l'amour de moi?

GENICOUR.

Je lui ai donné cent coups de bâton avec ma canne à pomme d'or, voyez-vous!

FINETTE.

Ne l'avez-vous pas gâtée?

GENICOUR.

Oh! non.

LES FOURBES, *ils rient de Génicour.*

Ah, ah, ah.

GENICOUR.

Un faquin, un nigaud: c'est pourtant un de mes gens que j'envoie chez mes marchands presser l'envoi de mes présens de nôces, & qui revient tranquillement & les bras pendans me dire: » Monsieur, c'est pour demain.

RIGAUDON, *avec le plus grand étonnement.*

Pour demain !

GENICOUR.

Ah ! je me suis si fort mis en colère, j'ai fait un si beau train, que j'imagine que les Marchands auront peur & que cela fera arriver les présens... En attendant, je viens vous tranquilliser... car vous ne les attendiez pas moins impatiemment que le futur, n'est-il pas vrai ? Nôtre belle mére, si j'embrassois la Mariée pour me remettre en bonne humeur.

FINETTE.

Oh ! non, non, Monsieur, je ne le souffrirai jamais sans la permission de ma chére mére.

GENICOUR.

Elle me charme. Vous ne me parlez pas de mon habit : hein ? Comment le trouvez-vous ?

FINETTE.

Je voudrois bien avoir une robe de pareille étoffe.

GENICOUR.

Bon ! mais c'est du drap.

FINETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

GENICOUR.

La chaussure, les bas, la perruque, les gants, tout cela sort de chez le Marchand.

RIGAUDON.

C'est bien gracieux, au moins, Mademoiselle, pour une honnête fille qui se marie de rencontrer un homme tout neuf, tout neuf.

GENICOUR, *il se retourne pour faire voir son habit à Finette.*

Oui, de la tête aux pieds. Regardez pour voir... (*Appercevant la Compagnie.*) Ah !

LES FOURBES, *rient.*

Ah. ah. ah...

GENICOUR, *à Rigaudon.*

Qui sont ces gens-là ?

RIGAUDON.

Eh ! mais, c'est la famille.

GENICOUR.

La famille !... Il faut leur faire un petit compliment. Messieurs, assurément... (*Les Fourbes rient toûjours.*) Mais... Voilà une étrange famille !

L'ABBÉ.

Ah, ah, ah. Monsieur, pardonnez. C'est une histoire que nous contoit Monsieur le Major, & qui nous a laissé ces impressions de gaïeté.

GENICOUR.

Ah ! je me suis bien douté d'abord de la chose.

L'ABBÉ.

Souffrez que nous en rions; elle est excellente. Ah, ah, ah.

GENICOUR.

Ah ! je ne demande pas mieux, moi; riez; riez, Messieurs, tant que vous voudrez: vous me donnez aussi envie de rire.

(*Ils rient tous.*)

Ah, ah, ah.

RIGAUDON.

J'aime assez cette maniére de faire connois-

sance ; c'est un bon pronostic pour l'avenir. Il est rare de voir une assemblée de famille de cette gaieté-là.

MARINE, *à Finette.*

Cette gaieté-là ressemble à une moquerie. (*haut.*) Oh ! çà, voulez-vous bien finir & m'écouter. Tenez, Messieurs, voila d'abord mon gendre, ou peu s'en faut, un vivant alerte, bien planté & payant de sa personne, Gentilhomme de qualité, qui plus est. Voilà aussi. .

RIGAUDON, *l'interrompant.*

Voilà la famille de Madame Vermeuil, de braves gens ; un Commerçant, un Militaire, un Abbé : mais voûs ferez plus ample connoissance le verre à la main... En attendant il faudroit s'asseoir & faire lecture du contrat.

GENICOUR.

Ah ! c'est trop long de lire un contrat ; signons.

LE NOTAIRE.

Mais il faudroit....

GENICOUR.

Signons, signons.

RIGAUDON.

Nous ne doutons pas : Monsieur le Notaire, que vôtre contrat ne soit un morceau d'éloquence ; mais c'est un petit sacrifice qu'il faut faire à de jeunes mariés que toutes ces formalités ennuyent.

GENICOUR.

Et qui, s'ils pouvoient se passer de vous...

MARINE.

Vous êtes malin, mon gendre.

GENICOUR.

Quelquefois. Ah! si ma chère mére vivoit, elle qui aimoit tant à raconter toutes mes gentillesses; elle vous en apprendroit de bonnes... Un jour...

RIGAUDON.

Signons: vous nous conterez cela après la nôce; on vous comprendra mieux.

GENICOUR, *signe.*

Ah! oui, oui... A vous, Mademoiselle; là, vôtre nom... Vous tremblez?

FINETTE.

Oh! dame, Monsieur, voyez-vous! c'est que c'est la première fois. Je n'en aurai pas plutôt signé une demi-douzaine...

GENICOUR.

De contrats de mariage?

FINETTE.

Oui, Monsieur, je serai plus habile.

GENICOUR.

Elle est bonne, avec ses naïvetés.

LE NOTAIRE.

Allons, la mére.

MARINE.

Très-volontiers. Mais je ne sais pas écrire.

LE NOTAIRE.

L'oncle, les cousins. [*Ils signent tous.*]

RIGAUDON, *à Génicour, en le tirant à l'écart.*

Voilà, dans le bourgeois, une assez bonne famille, comme vous voyez.

GENICOUR.

Oui; mais ils ſont bien ſinguliers, & la mére ſur-tout.

RIGAUDON.

Une femme de campagne; je vous en ai prévenu. Et puis, ce n'eſt pas elle que vous épouſez au bout du compte.

GENICOUR.

Non.

RIGAUDON.

J'ai peur que vous ne deveniez ingrat, Monſieur Génicour.

GENICOUR.

Moi! pourquoi?

RIGAUDON.

Il pourroit ſe paſſer telle choſe...

GENICOUR.

Et que veux-tu qui ſe paſſe?

RIGAUDON.

Eh! que ſais-je, moi?

LE NOTAIRE, *après la ſignature.*

A merveille. Voilà un contrat dont je ſuis content. Je gagerois bien que les deux contractâns ne manqueront jamais aux engagemens qu'il viennent de prendre enſemble.

L'ABBE'.

Vous voilà donc Madame Génicour, couſine!

FINETTE.

Quoi! rien que pour avoir ſigné mon nom!

GENICOUR.

Oh! que non; ce n'eſt pas encore fait... mais nous vous conterons cela un autre jour.

SCENE XI.

Les Acteurs précédents, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Marine.*

QUand Madame voudra donner ses ordres...

RIGAUDON.

Eh! mais répondez donc; c'est vous qui êtes Madame.

MARINE.

Ah! oui... Eh bien Champagne, dînons. Mais si tu voulois bien avoir la complaisance de passer ici la table, je te prêterois la main.

CHAMPAGNE.

Madame veut rire. [*Il s'en va.*]

MARINE.

Non.

SCENE XII.

MARINE, FINETTE, RIGAUDON, GENICOUR, LES QUATRE FOURBES.

RIGAUDON, *bas à Marine.*

PEste soit de l'étourderie? est-ce ainsi que vous soutenez vôtre rang?

MARINE, *bas.*

Eh, que diantre veux-tu dire? On ne sauroit sitôt l'oublier.

RIGAUDON, *bas.*

Eh! comment tant de gens font-ils?

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE, LA FLEUR, *apportant la table.*

LE MILITAIRE.

ALlons, voilà la table... Point de cérémonies inutiles; plaçons-nous.

L'ABBE'.

Oh! cousin; il faut d'abord que les mariés...

MARINE, *à Finette.*

Oui; montrez-nous le chemin, Mademoiselle; passez, passez.

L'ABBE'.

Monsieur le marié ensuite... Bon... La mère à côté de sa fille... comme... un chapeau qu'on met au dessus d'une vigne pour empêcher les oiseaux d'en venir béqueter les raisins, & nôtre oncle à côté du marié.

RIGAUDON.

Et allons donc, qui est-ce qui est l'oncle? l'oncle, l'oncle.

GENICOUR.

Oui. Qu'est-ce qui est mon oncle à moi? car enfin je n'en sais rien.

MARINE.

Eh bien! Monsieur Criquet; à quoi pensez-vous? Là, ne semble-t-il pas que vous sortiez d'un rêve.

L'ABBE'.

Monsieur le Notaire, à côté de Madame Vermeuil, qui n'est peut-être pas fâchée de lui faire aussi dresser un contrat.

LE NOTAIRE.

Fort à vôtre service, Madame.

L'ABBE'.

Et vous, Monsieur Rigaudon, à côté de mon oncle. Nous, Major, sur les ailes.

LE MILITAIRE.

Pour attaquer le centre... Bon... Vous voilà arrangés... Faisons honneur au repas.

FINETTE.

Allons, Monsieur de Genicour; mettez vôtre serviette de peur de gâter vôtre bel habit neuf.

GENICOUR.

Que vous êtes bonne de penser à tout cela...

MARINE.

Que vous servirai-je, mon gendre?

GENICOUR.

Ah! nôtre belle-mére, à la compagnie, s'il vous plaît.

LE MILITAIRE.

Point dé politesse à table... Tenez, je vous donne l'exemple, & j'ajuste cé gibier... La bonne fête qué jé vais lui faire!... pour vous, Monsieur lé marié, vous nous tiendrez assez mauvaise compagnie, jé l'imagine; & la cousine seule...

MARINE.

Oh ! pourquoi ? l'amour ne nourrit pas ; & il faut qu'il prenne des forces...

L'ABBE'.

Sans vous interrompre, nôtre tante ; mais si vous nous envoyez de ce plat que vous avez là devant vous. Une assiette à ma tante.

MARINE.

Ça n'est pas trop bon... Dame, si je m'étois mêlée de ce repas-là, vous auriez fait meilleure chére.

RIGAUDON.

Hein... ah ! si nous buvions à la santé des mariés.

TOUS.

Oui.

MARINE.

C'est à vous, nôtre gendre.

LE MILITAIRE.

Sur l'air : *Tu croyois en aimant Colette.*

» O délicieuse bouteille,
» Que j'aime tes enchantemens !
» Tu fais que le mari sommeille,
» Tu n'éveilles que les amans.

MARINE.

Nous sommes des gens de l'ancienne roche, mon gendre ; nous rions, nous chantons.

Air ; *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

En dépit de nos merveilleux
Qui sont, ma foi, de vrais sauvages,
Nous conservons de nos ayeux
Les bons & précieux usages :

Ensemble ils buvoient le vin vieux,
Et s'embrassoient à qui mieux mieux;
Buvons, & baisons-nous:
Il n'est point de plaisir plus doux.
(*Champagne & la Fleur sortent.*)

SCENE XIV.

MARINE, FINETTE, RIGAUDON, GENICOUR, LES FOURBES.

MARINE.

ALlons, ma fille; tenez-vous droite, & chantez: [*Jardins, &c.*]

RIGAUDON.

Avec la permission de la compagnie; la chanson pour Monsieur Genicour: c'est sa fête.

Sur l'air: *Eh! toûjours va qui danse.*

Honneur à Monsieur Genicour,
Le héros de cette fête;
Ah! les beaux myrthes que l'amour
A ce galant apprête!
Voyez l'air sémillant qu'il a,
Comme il saute d'avance!
Ta, la, la, la, la, la, la, la,
Et toûjours va qui danse.

GENICOUR.

Oui; je saute toûjours moi; & voilà pourquoi je me marie.

RIGAUDON,
Sur le même air.

Quels charmes nouveaux le plaisir
Répand sur vôtre maîtresse!
C'est la rose dont le Zéphir
Etale la richesse.
Vous êtes ce petit vent-là,
Soufflant sur l'innocence.
Ta, la, la, la, la, la, la, la,
Et toûjours va qui danse.

SCENE XV.

MARINE, FINETTE, RIGAUDON, GENICOUR, LES FOURBES, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Genicour.*

MOnsieur, vos gens sont de retour, & n'aménent personne.

GENICOUR.

Comment? Quoi, Qu'est-ce?

CHAMPAGNE.

Le Jouaillier & la Marchande de modes ne peuvent venir qu'à huit heures.

GENICOUR.

A huit heures! se moquent-ils de moi? Est-ce qu'on manque aux mariés? Ah! je leur apprendrai à se moquer d'un brave gentilhomme.

MARINE.

Et de toute une famille, mon gendre, & de toute une famille.

RIGAUDON, *à Genicour*,

Et d'une petite fille qui ne rêve, qui ne pense depuis huit jours qu'à ces présens.

GENICOUR.

Sans doute. Laissez-moi faire; je cours chez le Jouaillier, la Marchande de modes; & j'emporte les présens où la boutique. Viens, suis moi, Rigaudon. (*Il se lève de table.*)

MARINE.

Mais un moment... Il faut dîner.

GENICOUR.

Demandez à la petite s'il faut dîner.

FINETTE.

Mais j'ai peur que vous ne pensiez...

GENICOUR.

Ah! je ne pense point; je ne pense point.

FINETTE.

Que ce n'est pas par rapport à vous...

GENICOUR.

Eh! fi donc; fi donc... Partons.

LE MILITAIRE.

Au revoir, Messieurs, & promptement; mais ne paroissez pas sans les présens.

GENICOUR.

Oui, oui; je conçois l'impatience de tout le monde.

[*Genicour, Rigaudon & Champagne sortent.*]



SCENE XVI.

MARINE, FINETTE, LES FOURBES LE MILITAIRE.

LE MILITAIRE.

ALlons, qué tout céci né dérange rien.

MARINE.

Mais il faudroit cependant les attendre.

LE MILITAIRE.

Oui., le verre à la main.

MARINE.

Eh! mais voilà des maris bien attendus.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédens, LA FLEUR, & CHAMPAGNE.

L'un d'un côté & l'autre de l'autre, & faisant chacun le tour de la table.

CHAMPAGNE.

SAuve, sauve qui peut, Madame...

LA FLEUR.

Sauve, Sauve, qui peut. Monsieur...

(Tout le monde se sauve. Quelques-uns emportent des plats. Champagne tire la table, & la met de côté.)

SCENE XVIII.

M. & Mde. VERMEUIL.

Ils entrent l'un après l'autre sans se voir, & se trouvent nez à nez.

Mde. VERMEUIL.

Ciel! que vois-je? Est-il possible? En croirai-je mes yeux?

M. VERMEUIL.

Quel désordre! quelle confusion! ma maison au pillage.

Mde. VERMEUIL.

Ah! vous voilà, Monsieur?

M. VERMEUIL.

Ah! vous voilà, Madame.

SCENE XIX.

M. & Mde. VERMEUIL, M. BLANCHARD.

M. BLANCHARD.

Eh bien! quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Déjà hors de table! serviteur, Monsieur & Madame.

Mde. VERMEUIL.

Monsieur!... que voulez-vous?

M. VERMEUIL.

Monsieur!... qui êtes-vous?

M. BLANCHARD.

Je suis Monsieur Blanchard, le Traiteur.

M. VERMEUIL.

Ah! vous êtes le Traiteur?

M. BLANCHARD.

Oui.

Mde. VERMEUIL.

Ah! c'est donc vous qui avez fait le repas?

M. BLANCHARD.

Oui.

M. VERMEUIL.

Et vous osez vous présenter à mes yeux?

Mde. VERMEUIL.

Et vous osez vous présenter devant moi?

M. BLANCHARD.

Et devant qui?

Mde. VERMEUIL.

Que ceux qui donnent les fêtes, les payent.

M. BLANCHARD.

Comment, Madame! est-ce que vous n'auriez pas dîné ici?

Mde. VERMEUIL.

Eh! non, Monsieur Blanchard, & vous voyez bien que vous êtes un sot.

M. BLANCHARD.

Oui!... Monsieur, si j'avois su que c'étoit pendant l'absence de Madame.

Mde. VERMEUIL.

Comment, pendant l'absence de Madame!... mais qu'apperçois-je?

SCENE

SCENE XX.

Les mêmes, UN JOUAILLIER, UNE MARCHANDE DE MODES, DEUX FILLES DE BOUTIQUE, *portant des Corbeilles.*

M. VERMEUIL.

Que veulent ces gens-ci ?

LA MARCHANDE DE MODES.

Nous nous sommes bien fait attendre ; mais nous ne saurions aller aussi vîte que la volonté des Amans.

M. & Mde. VERMEUIL.

Des Amans !

LE JOUAILLIER, *à M. Vermeuil.*

Si Madame vouloit considérer la beauté & la richesse de cet écrin....

Mde. VERMEUIL.

Ah ! je n'y puis plus tenir, & je quitte la place. (*Elle sort.*)

SCENE XXXI.

LA MARCHANDE DE MODES, M. BLANCHARD, LE JOUAILLIER, M. VERMEUIL.

LA MARCHANDE DE MODES, *à M. Vermeuil.*

VOyez si tout cela est beau & bien conditionné, & si nôtre amoureux a plaint la dépense.

M. VERMEUIL.

Nôtre amoureux!... eh bien! Madame, qu'avez-vous à dire?... mais elle est sortie, sans doute pour éviter ma fureur, & elle a bien fait.

M. BLANCHARD.

Mais, Monsieur, mon dîner.

LE JOUAILLIER.

Mais, Monsieur, mes diamans.

LA MARCHANDE DE MODES.

Mais, Monsieur, mon mémoire.

M. VERMEUIL.

Si vous ne remportez tout cela...

LE JOUAILLIER.

Ah! Monsieur, nous avons ordre d'attendre le Monsieur.

LA MARCHANDE DE MODES.

Oui, le Monsieur.

M. VERMEUIL.

Comment, quel Monsieur?

LA MARCHANDE DE MODES.

Celui qui nous a commandé tout ceci.

M. VERMEUIL.

Ah! je voudrois bien qu'il s'avisât de se présenter.

LE JOUAILLIER.

Il n'y manquera surement pas.

SCENE XXII.

Les mêmes, GENICOUR.

GENICOUR, *aux Marchandes.*

AH! vous voilà donc arrivés enfin... Eh bien! où est tout le monde? Est-on content? Essaye-t-on les habits?

M. VERMEUIL.

Ah! c'est donc vous, Monsieur, qui envoyez des présens aux Dames?

GENICOUR.

Oui, c'est moi-même.

M. VERMEUIL.

Et vous vous imaginez qu'ils doivent être bien reçus?

GENICOUR.

Belle demande! au point où nous en sommes.

M. VERMEUIL.

Qu'appellez-vous, Monsieur, au point où nous en sommes?

GENICOUR.

(*à part.*) Il se met en colère. (*haut.*) Seriez-vous par hazard un rival?

M. VERMEUIL.

Oui, Monsieur, & un rival très-dangereux pour vous.

GENICOUR.

On ne m'avoit pas dit que la petite fille avoit des amoureux. Je ne me ferois pas mêlé dans cette bagarre.

M. VERMEUIL.

C'est un mari outragé qui vous demande raison. Allons, Monsieur, sortons.

GENICOUR.

Ah! je ne sors jamais que pour prendre l'air, moi.

M. VERMEUIL.

Si j'appelle mes gens...

GENICOUR.

Eh! oui, oui, appellez-les un peu, je suis curieux de voir comme ils vous obéiront. Mais voici Rigaudon mon introducteur.

M. VERMEUIL.

Vôtre introducteur!

SCENE XXIII.

Les mêmes, RIGAUDON.

M. VERMEUIL.

AH! vous voilà donc, Monsieur le pendard!

RIGAUDON.

Oui, Monsieur; mais vous êtes en compagnie, & je vous laisse.

M. VERMEUIL.

Demeure, ou je t'assomme sur la place.

RIGAUDON.

Il n'est pas nécessaire de m'en prier de la sorte, & le plaisir que je ressens... Monsieur veut-il prendre sa leçon?

M. VERMEUIL.

Je veux t'en donner une dont tu te souviennes... Quel est cet homme-ci?

RIGAUDON.

Ce, Monsieur; (*à Genicour à part.*) Ah! vous aurez fait quelques étourderies.

GENICOUR.

Comment?

RIGAUDON.

Paix.

M. VERMEUIL.

Parle, parle.

RIGAUDON.

Et pourquoi pas? (*à Genicour à part.*) Je vous expliquerai... (*à Monsieur Vermeuil.*) Vous ne voyez donc pas d'un coup-d'œil ce que c'est que tout ceci... On se marie.

M. VERMEUIL.

Qu'est-ce à dire?

RIGAUDON, *à M. Vermeuil.*

Une folie, une extravagance: (*haut.*) Monsieur s'appelle Monsieur Genicour... il est amoureux... il veut épouser... (*à M. Vermeuil.*) on se rassemble ici une demi-douzaine de fous que vous aurez fait fuir... vous envoyez les couverts, &...

M. BLANCHARD.

Mais c'eſt le frère.

RIGAUDON, *haut.*

Tenez, voilà Monſieur Blanchard, un très-habile homme, à qui l'on commande un excellent dîner, & qui fait faire la meilleure chére du monde.

[*Montrant le Jouaillier & la Marchande de Modes.*]

Voilà auſſi Madame, Bonne grace & Monſieur Brillantin que nous avons donné à Monſieur Genicour. (*à M. Vermeuil.*) Auſſi pourquoi êtes vous ſi ombrageux, on vous auroit mis de la confidence, & vous auriez vû des choſes très-plaiſantes.

M. VERMEUIL.

Mais tout ceci n'explique rien, & je ne vois pas...

RIGAUDON, *à M. Vermeuil.*

Il faut vous débarraſſer de cet honnête homme ainſi joué par Madame, & j'imagine un moyen...

M. VERMEUIL.

De t'échapper de mes mains ? tu te trompes...

RIGAUDON, *haut.*

Monſieur eſt le maître de la maiſon.

GENICOUR.

Le maître de la maiſon !

RIGAUDON, *à Genicour.*

Oui, nous ſommes ſur le point de le faire interdire. (*haut.*) Il ne veut pas marier ſa fille. (*à M. Vermeuil.*) C'eſt Madame. (*haut.*) Et

nous ne saurions nous passer de son consentement.... (*à Genicour.*) du moins aujourd'hui sortons. (*haut.*) Monsieur de Genicour, & moi, Monsieur, nous vous baisons bien les mains & nous nous flattons qu'un jour vous voudrez bien permettre... (*Appercevant Madame Vermeuil.*) Je suis mort.

SCENE XXIV.

Les mêmes, Mde. VERMEUIL, MARINE, & FINETTE.

MDE. VERMEUIL.

EH! approchez, approchez donc Mesdames, & venez éclaircir tout ceci.

GENICOUR.

Eh! oui, approchez, nôtre belle-mére, & nôtre future, tâchez de remettre l'esprit à vôtre mari & à vôtre pére; & dites-lui que c'est sa fille, & non pas sa femme que je veux épouser.

M. VERMEUIL.

Qu'est-ce à dire sa fille, sa femme?

RIGAUDON.

.. Oui, Monsieur, voilà le fait: c'est de Mademoiselle dont il est amoureux.

GENICOUR.

Et que je viens vous demander.

M. VERNEUIL.

Nous demander Finette, ma femme-de-chambre!

GENICOUR.

Sa femme-de-chambre!

RIGAUDON.

Hélas! oui, Monsieur Nous nous sommes servis de vôtre nom, emparés de vôtre maison, & nous en avons fait les honneurs pour recevoir Monsieur Genicour.

M. VERMEUIL.

Comment abuser de nôtre nom!

Mde. VERMEUIL.

Tromper un honnête homme!

GENICOUR.

Me faire épouser une Soubrette!

RIGAUDON.

Ah, Monsieur, nous n'avions pas des intentions si criminelles.... pour vous la faire doter, passe.

GENICOUR.

Oh! oui, je conçois cela; les coquins se seroient enfuis avec mes présens.

BLANCHARD.

Et avec mon argenterie.

GENICOUR.

Voilà de bons tours. Si nous nous amusions à présent à leur jouer celui de les faire pendre...

BLANCHARD.

Un moment. Et mon dîner...

M. VERMEUIL.

Tranquillisez-vous, Monsieur Blanchard; il

a été donné sous mon nom, je m'en charge.
[*Blanchard sort aux domestiques*]
Sortez, & ne vous rénommez jamais de moi.
RIGAUDON, *sortant avec les gens.*
O fortune! tu ne veux donc pas que nous devenions encore honnêtes gens!

SCENE XXV. & Dernière.

M. & Mde. VERMEUIL, GENICOUR, LES MARCHANDS.

M. VERMEUIL.

POur vous, Monsieur, tâchez de vous arranger avec vos Marchands, & priez-les de ne pas conter vôtre histoire.

GENICOUR.

Eh! pourquoi non? ils ne m'ont pas attrapé, & je vous ai fait une belle peur.

M. VERMEUIL.

Oui! nous en rirons plus d'un jour.

Mde. VERMEUIL, *à son Mari.*

Et j'éspére que cette avanture vous guérira de vos jalousies.

GENICOUR.

Et moi des intrigues de ce Pays.

M. VERMEUIL, *en donnant le bras à sa femme.*

Vous permettez?...

GENICOUR.

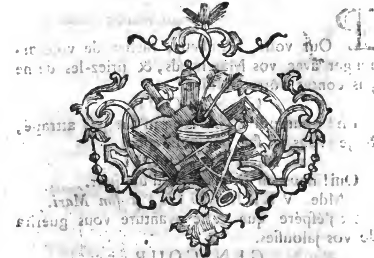
Oh! oui, parbleu vous vous seriez bien moqués demain de moi, si j'étois revenu ici.

[On se salue & se sépare, & M. Genicour continue.]

Ah! si jamais je me marie, que je n'aie vû naître le pére la mére, les enfans & toute la famille, pour n'y être plus attrapé!

[M. Genicour sort, & les Marchands le suivent.]

FIN.



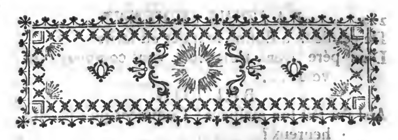
LA
JEUNE INDIENNE
COMÉDIE
EN UN ACTE, ET EN VERS.
Par Monsieur DE CHAMFORT.



PERSONNAGES.

BETTI.
BELTON.
MOWBRAI.
MYLFORD.
UN NOTAIRE.
JOHN, Laquais.

La Scène est à Charlestown, Colonie Angloise de l'Amérique Septentrionale.



LA JEUNE INDIENNE COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charleſtown enfin vous voilà revenu;
L'ami que je pleurois à mes vœux eſt rendu.
Je vous vois: vous calmez ma juſte impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je penſe?
J'arrive: au moment même, en entrant dans le Port,
J'apprens vôtre retour; j'accours avec tranſport;
Je m'attens au bonheur de répandre ma joie
Dans le ſein d'un ami que le Ciel me renvoie;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me raſſurer; ouvrez-moi vôtre cœur.
Tout ſemble vous promettre un deſtin plus tranquille.

De ces lieux à Boston le trajet est facile:
D'un pére avant trois jours vous comblerez les
vœux...

BELTON.

Ah! j'ai fait son malheur! Comment puis-je être
heureux?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un pére.
Je regrette mes jours perdus dans la misére.
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-tems, cher Mylford, une fougueuse
yvresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon pere & le Ciel m'en punit.
Dans un orage affreux nôtre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une Isle sauvage:
Un Vieillard & sa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas! sans eux, sans leur secours!
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes
jours!
Leur chasse me nourrit; leur force, leur adresse,
Pourvût à mes besoins & soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis!
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays.
Quand ce Vieillard mourût. L'ennui, l'inquiétude,
Mon Pére, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour,
Tout me rendit alors ma retraite importune:
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous sçavez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin, rencontrés sur les mers,

Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuye!
Il faudra retourner vers un pére indigné
Contre un fils criminel & plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste?
Irai-je de sa vie empoisonner le reste?
Prodigue de ses biens & même de ses jours,
Puis-je encor justement prétendre à ses secours?

MYLFORD.

L'Amour & l'amitié vont d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour!...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promise à vos vœux?... Eh! vous l'aimiez,
je crois.

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle;
Mais quand Mowbrai formoit cette union si belle
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.
Vôtre oncle affermissoit une amitié sincére
Qui joignoit ses destins aux destins de mon pére;
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans passés...

MYLFORD.

Quoi! vous doutez de lui?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse:
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour;
Je lirai dans son cœur: il sera sans détour.

Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractère
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
La Secte dont il est, tranche les complimens ;
Les Quakers, comme on sçait, ne sont pas fort
galans.

BELTON.

Eh ! Depuis si long-tems vous croyez qu'Ara-
belle. . .

MYLFORD.

Répondez-moi de vous ; je répons presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plutôt. Un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter vôtre en-
tretien.
Vôtre oncle m'est fort cher ; je l'aime : mais son
âge
M'impose du respect & m'interdit l'usage
De ces épanchemens à l'amitié si doux,
Mon cœur en a besoin & les garde pour vous.

SCENE II.

BELTON *seul.*

JE revois ce séjour. O je vis parmi des hommes?
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous
sommes ?
Cet Hymen d'Arabelle autrefois projetté,
Devient, dans ma disgrace, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins & ton courage
Sauvent

Sauvent mes triſtes jours, m'arrachent au naufrage.
Je ſaiſis le bonheur au fond de tes déſerts,
Et je trouve une Amante au bout de l'Univers!
Pourquoi donc te ravir à ce Climat ſauvage?
Etois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
O Ciel! je poſſédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre & ſublime avec ſimplicité.
Heureux & ſatisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux ſéjour quel deſtin fut le nôtre!
Le mépris n'y ſuit point la triſte pauvreté:
Le mépris! ce Tyran de la ſociété,
Cet horrible fléau, ce poids inſupportable
Dont l'homme accable l'homme & charge ſon ſemblable.
Oui, Betti, je le ſens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a ſupporté pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable..,
Ma foibleſſe à Betti ſemblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos uſages, nos mœurs,
Mon déplorable état & nos communs malheurs.

SCENE III.

MOWBRAI, BELTON.

(*Belton lui fait une profonde révérence.*)

MOWBRAI.

LAiſſe-là tes ſaluts, mon cher. Couvre ta tête.

Pour être un peu plus franc, sois un peu moins
honnête.
Je te l'ai déjà dit & le dis de nouveau :
Aimes-moi; tu le dois : mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs & ta folle jeunesse,
De ton malheureux pére ont hâté la vieillesse.
Ce pére fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin : je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, Monsieur...

MOWBRAI.

Heum, Monsieur ! c'est Mowbrai qu'on me
nomme.

BELTON.

Pensez-vous ?...

MOWBRAI.

Penses-tu ; je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en & parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien, soit. Je vais vous... tu-
toyer.
Mon pére est indulgent ; mais ma trop longue
absence
A peut-être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu ? peut-il encor me pardonner ?

MOWBRAI.

Tu ne sçais ce que c'est que l'ame paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous nôtre aîle ;
On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,

Si désormais encore un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du Devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour: mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs & d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misére ...

[*Ici Belton frémit*]

Ta misére! ... oui; voyez un peu la belle affaire!
Regardez comme il est confus, humilié
Pour ce mot de misére ... O Ciel! quelle pitié!
De ton Pére envers moi l'amitié peu commune
Derniérement encore a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux presqu'au Port sous mes yeux:
On me crût sans ressource. Un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme & que j'aille en Justice,
Par un serment coupable autant que solemnel,
Deshonorer pour lui le nom de l'Eternel.
A l'Etre Tout-Puissant faire une telle injure!
J'allois m'exécuter, la faillite étoit sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON, *prend le billet & lit.*

» Monsieur,

MOWBRAI.

Ah! sans doute.

BELTON, *continue.*

» Je viens d'apprendre le malheur
» Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face

» A quelqu'arrangement. Je vous demande en grace
» D'accepter de ma part cinquante mille écus,
» Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
» Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
» Si la fortune un jour vous redevient propice,
» Je les reclamerai. Conservez ce billet :
» Il est vôtre quittance & je suis satisfait.

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton Pére de ce trait, me parut seul capable.
C'est en effet à lui que j'en suis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voila maintenant en état de comprendre,
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre!
Mais n'attends pas de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations ;
Je suis tout uni, moi : sois donc de la famille:
Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

BELTON.

Vôtre... ta fille!...

MOWBRAI.

Eh! oui. Tu sembles t'étonner?
A ton aise, s'entend, ne vas pas te gêner.

BELTON.

Dès long-tems en faveur d'une amitié fidelle,
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.
J'aspirois à ces nœuds, & cet espoir flateur,
Précieux à mon Pére, étoit cher à mon cœur.
Mais je me rends justice & j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû, peut-être, éteindre

Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.
Je sens que cet hymen entre nous concerté
Seroit le seul moyen de me rendre à mon pére,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Va, mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois.
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu.. Bon! glisse donc le pied, la révérence;
(à part.)
Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas: il est toujours poli!
(haut.)
La franchise, mon cher, voilà la politesse.
Les bois t'en auroient dû donner de cette espèce?
(Il veut sortir & revient sur ses pas)
A propos; j'oubliois... Quelle est donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable Créature!

BELTON.

C'est elle dont les soins & les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux.
Elle étoit avec moi lorsque ton Capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,

Cingla soudain vers nous, & nous prit sur son
bord.

MOWBRAI.

Ah! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance;
Mais je te laisse. Adieu: la voici qui s'avance.
(Il sort.)

BELTON *seul.*

Hélas! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits.

SCENE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

Ah! je te trouve enfin? L'on m'assiége sans
cesse:
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'em-
presse?
On me fait à la fois cinq ou six questions;
J'écoute; de mon mieux à toutes je réponds:
On rit avec excès. Que faut-il que j'en croie,
Belton? Le rire ici marque toujours la joie?

BELTON.

Tu leur as fait plaisir.

BETTI.

Oh! bien, si c'est ainsi,
Tant mieux: mais toi, d'où vient, ne ris-tu pas
aussi?

On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raiſon de l'être.

BETTI.

Quelle raiſon, dis-moi? Ne puis-je la connoître?
Tu parois inquiet...

BELTON.

Je le ſuis... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami?

BELTON.

Le dirai-je? Pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton ſort ne ſoit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il ſuffit: que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne ſuffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque choſe de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richeſſe.

BETTI.

A parler tu m'inſtruiſis ſans ceſſe
Mais tu ne m'a pas dit ce qu'étoit la richeſſe.

BELTON.

Eh! peut-on ſe paſſer...

BETTI.

Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triſte ſéjour?

BELTON.

On s'aime ; mais ſouvent l'amour laiſſe connoitre
Des beſoins plus preſſans...

BETTI.

Eh ! quels peuvent-ils être ?

BELTON.

L'amour ſans d'autres biens...

BETTI.

L'amour ſans la gaieté
Ne peut guéres ſuffire à la félicité :
Mais dans vôtre pays, ainſi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conſerver l'un & l'autre ?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un & l'autre don,
Etre riche...

BETTI.

Eh ! dis-moi : ſuis-je riche ? Belton ?

BELTON.

Toi ? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal ſtérile
Que j'ai vu !...

BELTON.

Juſtement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en ſervis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Ils t'en donneront tous s'il t'eſt ſi néceſſaire :
Ils ne voudront jamais laiſſer ſouffrir leur Frère.

BELTON.

Ecoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.

Les Hommes en ces lieux sont soumis à des Loix.
Le besoin les rapproche & les unit ensemble.
Ces mortels opposés que l'interêt rassemble
Voudroient ne voir admis, dans la société,
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... Cela me paroît tout-à-fait raisonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.
(haut.)
Betti... La pauvreté... m'inspire un juste effroi,

BETTI.

La pauvreté!... Mais... c'est manquer de tout,
je croi?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en sauvai toûjours & toi-même & mon Pére,
Quoi! nous pourrions ici manquer du nécessaire?

BELTON.

Non! mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différens besoins.
Ils naissent chaque jour; chaque instant les raméne;
Et lorsque par hasard la Fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI.

... Je ne te comprens pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté: je n'en connois point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne; hélas! connois quelle est la
nôtre?

BETTI.

Une autre pauvreté! vous en avez donc deux?
On doit en ce pays être bien malheureux!

BELTON.

C'eſt peu de contenter les beſoins de la vie;
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, une néceſſité
Des choſes d'agrément & de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'uſage;
Et d'éternels beſoins un funeſte aſſemblage...

BETTI.

Oh! cette pauvreté... c'eſt vôtre faute auſſi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci?
Chez-nous, grace à nos ſoins, la Terre inépuiſable
Etoit de tous nos biens la ſource intariſſable.
Belton, comment ont fait, & comment font encor
Tous ceux qui parmi vous poſſédent le plus d'or?

BELTON.

L'un le tient du haſard, & tel autre d'un Pére.
Du crime trop ſouvent il devient le ſalaire:
Mais la Vertu par fois a produit...

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payez la Vertu?

BELTON.

Contre le beſoin d'or l'infaillible remede...

BETTI.

Eh! bien!...

BELTON.

C'eſt de ſervir quiconque le poſſéde;
De lui vendre ſon cœur, de ramper ſous ſes Loix.

BETTI.

Oh! Ciel! j'aime bien mieux retourner dans nos
bois.
Quoi! quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchans!
Mais vous n'y pensez point & cela n'est pas sage:
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage?
Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
De vous & de vos jours, ils peuvent disposer.
La fléche qui dans l'air cherchoit ta nourriture
Etoit entre mes mains, moins terrible & moins
sûre.

BELTON.

Chacun suivant son cœur s'en sert différemment:
Des Vertus ou du Vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre,
L'enfoüit en secret & le rend à la terre.

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller.
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société; Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop: nous la demanderons:
Et comme elle est à tous, soudain nous l'obtien-
drons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne suffisent qu'à peine aux Habitans des Villes...

BETTI.

Tant pis; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton Sèxe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes, débiles;
J'en ai déjà vu deux tout-à-fait immobiles.
Mais pour moi le travail eut toûjours des appas;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes:
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI, *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc!

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah! c'est trop prolonger un supplice si rude.
Vois la cause & l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti; j'ai déjà regretté ton pays:
Ici par ces travaux nous sommes avilis.

Vois à quel sort, hélas! nous devons nous attendre!
Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mandier les dédains;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux jusqu'à nôtre tendresse.
Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieillesse;
En d'autres malheureux reproduits quelque jour,
Nos mains repousseront les fruits de nôtre amour.

BETTI.

Ciel!

SCENE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD, *à Belton.*

JE quitte Arabelle, & je vais vous instruire...

BETTI, *à Mylford.*

Aimes-tu Belton?

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or...

BELTON, *à Mylford.*

O Ciel! oseriez-vous penser!...

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connoissez mon cœur, mes sentimens, mon zèle;
Je sçais l'heureux devoir d'une amitié fidèle;
Tout mon bien est à vous.

BELTON, *bas à Betti.*

A quoi me réduis-tu!

BETTI, *à Belton.*

Mais il t'offre son or; que ne le reçois-tu?
(*à Mylford.*)
Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, *à Mylford.*

Souffrez que je l'instruise.
(*à Betti.*)
Il se fait tort pour moi: son cœur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien: je dois le refuser,
Ou de son amitié ce seroit abuser.
Cette offre où quelquefois un ami se résigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi! l'on rejette ici les dons de l'amitié?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entens point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole?
Des cris dans nos forêts parloient plus clairement,
Que ce langage vain que vôtre cœur dément.
Quoi! tu veux que les dons puissent être une tache?

Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache?
Que la main d'un ami?... Non, tu t'es abusé:
J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la Nature.
Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.

[*à Betti.*]

Je voudrois lui parler, Betti; retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc? Ne peux-tu lui parler devant moi?
Est-il quelque secret que l'on doive me taire?

[*à Belton qu'elle regarde tendrement.*]

Quand je t'en confiois, éloignois-je mon pére?
Tu le veux!...

BELTON, *lui fait un signe de tête.*

BETTI.

Allons donc!

[*Betti en sortant soupire & regarde plusieurs fois Belton.*]

SCENE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

ENfin tout est conclu.
Je suis sûr d'Arabelle, & son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables,
» Ces nœuds a-t-elle dit, me semblent désirables.
» Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis.

» Mes yeux ont vu Belton, & ce cœur s'est
soumis,
» Je déplorois sa mort, le Ciel nous le renvoie.
» Mon Pére a commandé, j'obéis avec joie.
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
L'amitié doit sçavoir ...

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.
Connoissez mon état. La jeune Infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée ...
L'Homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur;
Dans un Climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidelle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux;
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage;
Observez que déja vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr, vôtre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous par cet hymen la fortune est fixée;
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

BELTON.

Je le sens: vos raisons pénétrent mon esprit,
Sans peine il les admet; mais mon cœur les détruit.
Qui moi? Trahir Betti! La rendre malheureuse!
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas! si vous sçaviez tout ce que je lui dois!
Mais qui peut le sçavoir?... C'est elle; je la vois,
Le remords à ses yeux m'agite & me dévore.

SCENE

SCENE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI, *à Belton.*

As-tu quelque ſecret à me cacher encore ?
Hélas! oui:... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! je veux t'arracher ce ſecret odieux.
Mais qui vient nous troubler ?

MYLFORD, *à Belton.*

C'eſt mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu: décidez-vous; vous n'avez qu'un inſtant.
Songez à vôtre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à vôtre pére,
Et prenez un parti que je crois néceſſaire.

BETTI, *à Belton en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas ſortir encore pour celui-là ?
Moi, j'aime ce vieillard; je reſte.



SCENE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

Te voilà !
Je te cherchois. J'apporte un heureuſe nouvelle.
J'ai pour toi la promeſſe & l'aveu d'Arabelle.
Le contrat eſt tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...
Autant qu'il eſt en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, *à Mowbrai avec ingénuité.*

Bien obligé...

MOWBRAI.

Betti, tu ſerviras ma fille;
Et je te veux toûjours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh ! pour moi je ne veux ſervir que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer ! Je me ſens attendri :
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit aſſurer auſſi le bonheur d'Arabelle;
Et par l'égalité cet hymen aſſorti
A ma fille...

BETTI

Belton, que parle-t-il ici
De ſa fille, & qu'importe ?...

MOWBRAI, *à Belton.*

Eh ! daigne lui répondre.

BELTON, *à part.*

Dieux ! quel affreux moment ! que je me sens confondre !

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement :
Et tu dois avec elle en user autrement.
Eh ! quand elle sçauroit qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée ;
Elle prend part assez..

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu ?

MOWBRAI, *à Belton.*

Mais d'où vient donc cette air inquiet, éperdu ?
(*à Betti*)
Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, *à part.*

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI, *à Belton.*

Sa femme ! vôtre fille !... Est-il bien vrai, cruel !
Aurois-tu bien formé ce projet criminel ?
Quoi ! tu pourrois trahir l'Amante la plus tendre !
O malheur ! ô forfait ! que je ne puis comprendre !...
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux Loix ;
J'ose les implorer... tu m'y forces, perfide.
Respectable Vieillard, sois mon juge & mon guide ;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

[*à part.*] [*à Betti.*]
Qu'allois-je faire? O Ciel!... Je ferai ton appui.
Mais, mon enfant; ces Loix que ton amour réclame,
Envain...

BETTI.

Quoi! par vos Loix il peut trahir ma flâme!
Il pourroit oublier... Dieu! quels affreux Climats!
Dans quel pays, ô Ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un Amant chéri font un Amant parjure;
Exécrable séjour, asyle du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel est ici le gage?...
Quel appui...

MOWBRAI.

Des témoins sûrs garans de l'honneur...

BETTI, *vivement.*

Oh! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels sont-ils?

BETTI.

Moi, le Ciel & son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste & solemnelle...

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit?...

BETTI.

O Ciel! Qu'ai-je entendu?

Quoi! tu peux demander un écrit? l'oses-tu?
Un écrit? Oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un Climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,
Dans le fond des forêts, Barbare, viens les lire!
Partout à chaque pas l'amour sçut les écrire,
Au sommet des Rochers, dans nos antres déserts,
Sur le bord du rivage & sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie.
Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie;
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.
Entre mon Pére & lui partageant mon amour...
Mon Pére!... Ah! je l'entends à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermoient la paupiére,
Nous dire; Mes enfans, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre: Oui, je te le promets.
[*se tournant vers le Quakre.*]
Tu t'attendris...

BELTON, *à part.*

O Ciel! quel homme impitoyable
Pourroit...

MOWBRAI.

De la trahir serois-tu bien capable?

BETTI, *à Belton.*

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts;
J'y pourrois sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Sçavois-je s'il étoit des malheureux au monde?
Ah, combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus!
Eh bien! puisqu'à jamais nos liens sont rompus...

Tires-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misére
Mes pleurs puissént couler sur le tombeau d'un Pére.
Toi, Cruel, vis ici parmi des malheureux;
Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

BELTON, *se tournant tendrement.*

Betti!...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fait hélas! mon malheur aujourd'hui:
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois sa tendresse
Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse,
Se faisoit un bonheur de les unir tous deux.
Prononcés par ma bouche, ils rallumoient ses feux;
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, *à part.*

Mon cœur est oppressé!...
(à Belton.)
Quoi! tu pourrois, Barbare...

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre & trop peu mérité.
Ah! crois-en les sermens de mon ame attendrie!
(à Betti.)
L'indigence & les maux où j'exposois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahissant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misére & l'outrage
M'accabler, m'ecraser, je bénis mon partage!

Je brave ces besoins qui pouvoient m'allarmer;
Je n'en connois plus qu'un : c'est celui de t'aimer...
Je te perdois ! O Ciel ! Que j'allois être à plaindre
(Il se jette à ses pieds.)
Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah ! tu n'as rien à craindre,
Cruel ! tu le sçais trop : ce cœur qui t'est connu
Peut-il...

BELTON.

Chére Betti, que cœur j'aurois perdu !
[Ils s'embrassent.]

MOWBRAI.

O spectacle touchant ! Tendresse aimable & pure !
L'amour porte en mon sein le cri de la Nature.
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux :
Je les sens & mon cœur les partage avec vous.
[*à Belton.*] (*à Betti.*)
Tu fus vil un instant... Et toi, que tu m'es chère !
(il va vers la Coulisse.)
John, John.

SCENE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

ECoute.

JOHN.

Quoi ?

MOWBRAI.

Fais venir le Notaire.

(*John fort.*)

Belton, rends grace au Ciel de t'avoir réfervé
Ce cœur fi généreux, par toi-même éprouvé;
Et que ton ame un jour puiffe égaler la fienne.

BETTI.

Egale, cher Belton, ta tendreffe à la mienne.
Exiftant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce féjour.
[*à Mowbrai.*]
Ceffe de l'accabler par un cruel reproche;
Il m'aime...

MOWBRAI.

Quelqu'un vient: c'eft le Notaire.

SCENE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Affieds-toi... C'eft pour ces deux Epoux.

BETTI, *à Belton.*

Quel eft cette homme-là?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle;
Et j'ai fur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!...

MOWBRAI.

Vîte, dépêche...

LE NOTAIRE.

Allons; foit... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'eft bien dit, mais avant la fignature
Il faudroit mettre au moins la dot de la Future.

MOWBRAI.

Allons, mets: fes vertus.

LE NOTAIRAE, *laiffe tomber fa plume.*

Bon! tu railles, je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc; tu te mocques de moi.
Qui jamais auroit vu?...

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets: fes vertus, te dis-je?

LE NOTAINE.

Tout de bon? par ma foi, ceci tient du prodige!

N'ajoute-t-on plus rien?

MOWBRAI.

Eſt-il rien au deſſus?...
Ajoute, ſi tu veux; cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus, ſi tu veux! L'acceſſoire
Vaut bien le principal autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens! Ah! courrons dans ſes bras...

BETTI.

Ah! ſurtout, bon Vieillard, ne nous mépriſe pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle?...

BETTI.

Ah! je ſçais que chez vous on mépriſe
Quiconque en recevant des dons...

MOWBRAI.

Autre ſottiſe!
Où prend-elle cela? Seroit-ce toi, Belton,
Qui peut la prévenir de cette illuſion?
De rougir des bienfaits ton ame a la foibleſſe?
Puiſqu'avec le malheur tu confonds la baſſeſſe,
Je dois te raſſûrer. Je ne te donne rien:
La ſomme eſt à ton Pére & je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Signez.

BELTON *ſigne.*

LE NOTAIRE, *à Betti.*

A vous...

BETTI.

Qui! moi! je ne ſçais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi vôtre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur & la main, Belton tout eſt à toi.

BELTON.

Vôtre cœur en aimant, ne le céde qu'à moi.

BETTI.

Eh! bien! c'eſt donc fini? Que cela veut-il dire?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de ſouſcrire;
Vous m'aſſurez l'objet qui m'avoit ſçu charmer.

BETTI.

Quoi! ſans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?
(au Notaire.)
Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Cet écrit doit toûjours reſter chez le Notaire.
D'ailleurs que feriez-vous de...

BETTI.

Ce que j'en ferois?
S'il ceſſoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peſte! le beau ſecret qu'a trouvé là, Madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus ſaints je viens de vous unir.

Ton Pére l'auroit fait; j'ai dû le prévenir.
Il approuvera tout. (*en montrant Betti.*)
Et voilà nôtre excufe.
Inftruifons mon ami que fa douleur abufe.
Lui-même en t'embraffant voudra tout oublier:
Confoler fes vieux jours, c'eft te juftifier.

F I N.

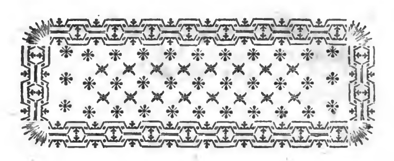


LE FINANCIER
COMÉDIE
EN UN ACTE.

ACTEURS.

ALCIMON.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
GERONTE.
HENRIETTE.
FRONTIN.

La Scène est dans une maison de campagne d'Alcimon.



LE FINANCIER
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MOn trés-cher Chevalier, je ne te comprends pas; Alcimon eſt un riche financier; il a acheté, depuis cinq ou ſix mois, ce magnifique Château; il compte y venir ſouvent; il paroît aimer la dépenſe, les plaiſirs; tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici; elle ne te raporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente; pourquoi te brouiller avec cet homme opulent? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer ſon voiſinage?

LE CHEVALIER.

Ah! ne me parles pas de lui; il m'a indigné.

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Comment; On raccommode le grand chemin au bout de son avenue; hier matin, l'essieu de vôtre chaise y rompit; aussitôt il court, il s'empresse; il vous demande vingt-fois si vous n'êtes point blessé; vous lui répondez vingt-fois que vous ne l'êtes pas; il vous le redemande encore; il se félicite ensuite de ce léger accident qui lui procure le plaisir de vous recevoir chez lui...

LE MARQUIS.

Eh bien? Aparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politesses?

LE CHEVALIER.

Non; mais hier au soir, à la nuit, un carosse de voiture verse au même endroit où l'essieu de vôtre chaise avoit rompu le matin; on vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard si foulé, si incommodé de sa chute, qu'à chaque instant il perd connoissance: quelle espéce d'homme est-ce, demanda-t-il? Vous sçavez que je lui répondis qu'il ne s'agissoit pas de sçavoir quelle espéce d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur?

LE CHEVALIER.

Eh, mon ton pouvoit-il être trop dur, lorsque je voyois que présumant qu'un homme dans un carosse de voiture, n'étoit aparemment que quelque

quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter? J'eus le plaisir de faire rougir son ame; il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre; mais ne croyez pas qu'il soit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il se trouvoit mieux ou plus mal: s'intéresse-t-on à la santé d'un homme qui n'a pas une certaine apparence?

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui; car enfin vous connoissoit-il?

LE MARQUIS.

Non; nous ne nous étions jamais vûs, mais quand ma chaize rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainsi il accourt à vous, il s'empresse, parce que vous faites une figure brillante dans le monde, tandis que faute d'un léger secours, il alloit laisser périr un malheureux vieillard au bout de son avenue, parce que ce vieillard n'est peut-être qu'un petit Marchand? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe son ame? vit-on avec l'ame des gens? un homme est en place; un autre tient une bonne maison; c'est avec la place, c'est avec la bonne maison que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour moi, je ne me suis jamais soucié

de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, ſi l'on penſoit ainſi dans le monde, le cercle de chaque ſociété deviendroit diablement étroit... Mais, qu'eſt-ce que cette jolie perſonne? Elle ne s'étoit point encore montrée; Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle là.

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très-faux; il ne l'a pas même vue; c'eſt la fille de ce vieillard qui verſa hier au ſoir ſi malheureuſement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MOnſieur, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon pére.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſçavoir de ſes nouvelles; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſpérer. Mais, Monſieur, on vient de m'apprendre que ce Château apartient à Monſieur Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas, Monſieur, c'eſt-à-lui que nous avons affaire; nous venons d'une province éloignée; nous allions le chercher à Paris; nous n'en ſommes point connûs; ſi vous vouliez nous préſenter.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger, mais j'ai trop de repugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh, Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà nôtre mémoire. Liſez-le, de grace, liſez-le, Monſieur; vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon pére eſt incapable d'en impoſer ſur ſes malheurs, & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lû.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans vôtre province; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas ſuporter cette perte, quelque conſidérable qu'elle ſoit pour nous; mon pére prie ſeulement Monſieur Alcimon de ne le pas pourſuivre, de ne lui point ôter ſon emploi, & de lui donner du temps.

Ah! Monsieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pére!

LE CHEVALIER.

Marquis, si vous avez de l'amitié pour moi, chargez-vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh! très-fortement.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur, je vais annoncer à mon pére la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas, il y a long-tems qu'il n'a eu un instant de joie & de contentement.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.

(Le Chevalier & Henriette sortent.)

SCENE III.

LE MARQUIS *seul.*

CEtte fille est jolie, mais très-jolie! son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille supliante aux pieds d'un financier,

feroit une proie que certainement il ne laifferoit pas échaper; gardons-la pour nous; je veux qu'avant huit jours, quand elle paroitra aux promenades & aux fpectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnfieur, vôtre chaize eft raccommodée.

LE MARQUIS.

Ecoute; il y a une pofte dans le prochain village?

FRONTIN.

Oui, Monfieur.

LE MARQUIS.

Vas y promptement, & tache d'y trouver une chaize à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve... oh, ma foi, je foupçonne... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui... je parierois que c'eft pour elle... vous fouriez?

J'ai deviné Parbleu, Monsieur, cette affaire a été bientôt conclue! ah que la phisionomie des filles est trompeuse! elle a l'air si réservé, si timide, si modeste! mais Monsieur, vous n'entrez pas sans doute avec elle dans Paris & apparemment que c'est moi qui l'emmenerai dans la chaize à deux.

LE MARQUIS.

Maraut!... Elle y sera avec son pére.

FRONTIN.

Elle disoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue, & j'espére qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans; je ne me souviens pas du nom qu'il portoit, mais il ne s'appelloit pas ainsi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou six mois, cette terre & ce Château, aparemment qu'il en a pris le nom qui valoit mieux que le sien.

FRONTIN.

Morbleu, Monsieur, cela crie vengeance; le luxe & les richesses ont confondu tous les Etats; on ne connoit plus les gens ni à leurs noms ni à leurs habits; je vois tous les jours des fils de marchands...

LE MARQUIS.

Eh, faquin, au lieu de m'impatienter par tes

mauvais propos, vas où je te dis, & tache de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monsieur, j'y vais; ne vous fachez pas. (*Il sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

DEpuis quelques années, tout le monde est philosophe, & jusqu'aux valets moralisent... mais, voici Monsieur Alcimon; il m'a fait bien des politesses & fort bonne chére; je veux m'amuser un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne se voyent pas avant que je me sois arangé avec la petite personne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'Allois vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons; j'en suis comblé; ma chaize est racommodée; je pars pour Paris; je compte que cet hiver nous nous y verrons souvent.

ALCIMON.

Rien ne me flatteroit davantage ; mais on ne peut guéres espérer de vous posséder qu'en passant, vous autres Messieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures...

LE MARQUIS.

Mon très-cher Alcimon, j'entrai dans le monde à seize ans; j'en ai vings-six; j'ai assez vêcu pour nos heroines de la Cour & de la ville ; il est temps que je vive pour moi; j'affichois le plaisir, sans le goûter, je veux désormais le goûter, sans l'afficher, je me consacre aux petits soupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante ; cela est tout neuf; cela vient de province; Vénus n'est pas plus belle; ses colombes ne sont pas plus douces, plus simples; je l'ai détournée lorsquelle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de vôtre connoissance...

ALCIMON, *souriant.*

J'entens; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes confréres?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à souper avec celle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrés-vous pas bien-tôt à Paris?

ALCIMON.

Je resterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne presserez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs son humeur, & la façon brusque avec laquelle hier, pendant le souper, il répondoit à tout ce que je disois.

LE MARQUIS.

En vérité, il est trop caustique;

[*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, sans en être vû.*]

Je lui disois ce matin que je vous trouvois de l'esprit, de la politesse, un très-bon ton: oui, m'a-t'il répondu, pour un Financier, il est fat avec assez d'aisance. A propos de finance, cet homme qui versa hier au soir au bout de vôtre avenue, & que vous fites transporter ici, est un de vos commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vû; cela peut être; qui vous l'a dit?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris; il prétend que des voleurs sont entrés de nuit dans sa maison, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse; il espére que vous voudrez bien ne lui pas faire supporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh, qui la suportera donc? Moi?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre son placet.

ALCIMON.

Quoi, Monsieur, vous voudriez que je payasse...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien; je ne connois point cet homme; peut-être a-t-il été véritablement volé; peut-être s'est il volé lui même; que sçais-je? Je vous dis seulement que je me suis chargé de son mémoire.

ALCIMON.

Et c'est le Chevalier qui vous l'a recommandé?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de suite connoissance avec la fille de cet homme, & seroit bien aise qu'elle lui eut obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne sera pas à mes dépens. Vous pouvez l'assurer que si je suis un fat, du moins je ne suis pas un sot. Je vais me renfermer dans mon cabinet; s'il demande à me parler, mes gens lui diront séchement que je n'y suis pas; j'espére qu'il sentira que son humeur contrariante, son air & ses façons brusques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui; vous avez raison; ne paroissez point; ne vous exposez pas à quelque scène désagréable avec cet homme vif & bourru. Adieu; dès que vous serez de retour à Paris, je me flatte que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous avec bien de l'empressement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'est caché tandis qu'ils sortoient, reparoit.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie! quel execrable homme! se faire un jeu des peines & de l'espoir d'un malheureux; se charger de le recommander, & le trahir! oh, cette action ne restera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune personne; cachons-nous encore, & écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUoi, Monsieur, vous n'avez pû rien obtenir de Monsieur Alcimon?

LE MARQUIS.

Rien du tout, & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pére en prison?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de Finance ſont ſi durs!...
Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O Ciel! ô mon pére! mon pére! malheureuſe, que ne ſuis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien domage, Mademoiſelle. Faites trêve à vos larmes, & croyez qu'un homme de ma naiſſance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'eſt pas aſſez impitoyable, aſſez peu ſenſible, pour ne pas entrer dans vos peines: l'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons. Alcimon que je me charge de ce qui lui eſt dû; enſuite nous partirons pour Paris avec M. vôtre pére; j'ai une terre aſſez conſidérable qui n'en eſt éloignée que de quinze lieues; il voudra bien s'y charger de mes affaires; il y vivra en paix, tranquille, reſpecté comme moi-même...

HENRIETTE, *ſe jettant à ſes génoux.*

O Monſieur! ô le plus généreux des hommes!...

LE MARQUIS, *la relevant.*

Que faites vous donc?

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les ſentimens...

LE MARQUIS.

Eh, Mademoiſelle, eſt-il rien de ſi naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que

de penser que nôtre superflu aide des infortunés ? & quels infortunés ? Une jeune personne charmante ! quel plaisir d'essuyer tout-à-coup ses larmes & de soulager son cœur dévoré d'amertume ! Or, dites-moi, ce cœur est-il libre ? Ne s'est-il point encore donné ?

HENRIETTE.

Monsieur, je ne suis point mariée.

LE MARQUIS.

Je sçais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande si parmi tant d'amans qui s'empressoient sans doute auprès de vous, aucun n'a touché vôtre inclination.

HERRIETTE.

Hélas, Monsieur, occupée auprès d'un pére malheureux, dans la retraite & l'obscurité, personne ne pensoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi, je pourrai me flatter d'être le premier qui vous aurai fait sentir les douceurs d'un tendre engagement ?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monsieur, les suites de cet engagement ? Ma naissance est trop inégale à la vôtre...

LE MARQUIS.

Eh que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naissance ; empêche-t-elle que vous ne soyez très jolie ; qu'étant très-jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puissions faire la félicité l'un de l'autre ? Je veux que dès demain vous soyez logée, meublée, habillée comme une

Reine. J'ai hérité une petite maison d'un vieux commandeur, mon oncle; elle eſt dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit Temple par les dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité; c'eſt-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O Ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Vôtre profuſion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune eſt bien affreuſe, quand elle nous expoſe à des affronts!

(Elle ſort.)

SCENE IX.

LE MARQUIS *ſeul.*

ELle s'en va? Ma foi, tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de pourſuivre l'attaque; il faut que je ſois ce ſoir à Paris.



SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARrêtez.

LE MARQUIS.

Tu as l'air couroussé? Que t-est-t-il arrivé? A qui en veux-tu?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur, comment donc? Qu'en n'est-ce? quelle raison...

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant aussi l'épée à la main.*

Oh, parbleu, puisque vous le voulez absolument...

(*Ils se battent; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſieur, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas long-tems. Vous m'aviez promis de vous intéreſſer pour un pére & une fille dans le malheur. Loin de tenir vôtre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon que pour le prévenir contr'eux. Eh pourquoi avez vous commis cette noirceur? Parce que cette fille vous a paru jolie, parce que vous l'avez regardée comme une proye qui s'offroit à vos déſirs. Son air annonçoit l'honnêteté de ſon ame; mais quelle ame, avez vous dit en vous-même, ne ſe laiſſe pas flétrir par l'amertume? Achevons de l'accabler, de la déchirer; otons à cette infortunée tout eſpoir, toute reſſource; montrons-lui ſon pére prêt à être traîné dans une priſon; profitons, ſervons nous de ſa miſére pour triompher de ſa vertu. Vôtre action eſt auſſi lâche que celle d'un infame raviſſeur qui, le poignard ſur la gorge, auroit tenté de la des-honorer. J'ai dit; reprenez vôtre épée.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramaſſant ſon épée* LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & ſe mettant entr'eux.*

EH, Meſſieurs... Quoi donc... Arrêtez... Quel ſujet vous anime?

LE

LE MARQUIS.

Oh, je ne suis point animé; vous le voyez; c'est Monsieur qui trouve mauvais qu'on fasse des propositions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monsieur m'y trouvera toûjours, s'il juge à propos de venir m'y chercher. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel esclandre! Eh pour qui? Pour une Petite...

LE CHEVALIER.

Monsieur, elle mérite par sa vertu qu'on la respecte.

ALCIMON.

Par sa vertu? Eh que diable, si elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre; pourquoi donc vous battre?

LE CHEVALIER.

Sçachez, Monsieur, que la jalousie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux...

ALCIMON.

Oh, ma foi, avec vos gens malheureux...

Il semble que vous preniez plaisir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas assez riche pour pouvoir me procurer ce plaisir ; mais il faudroit être barbare pour ne pas tacher de soulager ceux que le hazard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh, Monsieur, croyez moi, la plupart ne sont tombez dans l'infortune que par leur mauvaise conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuse ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, & ...

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce vieillard, écoutez-la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monsieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triste famille, feroit une vraie fête pour un cœur sensible & généreux...

ALCIMON, *à part.*

Quel homme! (*haut.*) Allons, voyons Mademoiselle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monsieur, nous sommes d'une province éloignée. Mon pére jouissoit de cinq ou six mille livres de rente, en faisant valoir lui-même son bien. Ma mére, en mourant, ne lui avoit laissé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que six. Mon frère vint à Paris, s'introduisit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employérent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un son de voix intéressant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pére que ses protecteurs offroient de l'associer à une affaire très-lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds; mon pére qui l'aimoit tendrement, se laissa persuader de vendre tout son bien & de venir à Paris. Il aporta environ cent mille francs à mon frère qui en effet s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant; un homme puissant à la Cour & qu'il avoit offensé par un refus... Vous me regardez, Monsieur? Hélas! peut-être doutez vous de ce

que je vous dis ; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations ; & le poursuivit avec tant d'acharnement qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prévenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués, & mon malheureux pére, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la plus extrême misére. Il revint en province ; je sortis du couvent où j'avois été élevée ; je me défis d'une partie de mes habits, & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre ; nous subsistions. La recette d'un petit bureau vint à vaquer ; une personne de considération vous écrivit en nôtre faveur...

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiselle ? De quelle ville ? De quelle province ?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'est nôtre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O Ciel ! (*haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit, il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui à qui vous avez succedé ; il accorda l'emploi ; Mademoiselle & son pére commençoient à être un

peu plus à leur aise, & oublioient presque leurs malheurs, lorsque des voleurs entrérent de nuit dans leur maison, & emportérent tout ce qui étoit dans la caisse. Vous voilà instruit, Monsieur, sur ce vieillard, sur ce Pére infortuné que vous voulez poursuivre & faire traîner en prison.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion*

Le poursuivre! le faire traîner en prison! ah! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? Vos larmes coulent? Ne tâchez point de me les cacher; cette sensibilité vous fait honneur.

SCENE XIV. & Derniére.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GERONTE.

LE CHEVALIER, *à Géronte qui paroît au fond du Théâtre & qui n'ose avancer.*

APprochez, approchez, vous dis-je; & ne craignez rien; Monsieur est instruit & très-touché de vos disgraces.

GERONTE, *se jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monsieur, je me jette à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec transport.*

A mes genoux! mon pére!

GERONTE.

C'eſt vous, mon fils! vous êtes dans l'opulence & moi dans la miſére!

ALCIMON.

Je ſuis indigné de voir le jour! cependant je pourrois vous dire que l'homme puiſſant qui m'avoit perſécuté, ſe trouvant cinq ou ſix mois après au lit de la mort, me rendit juſtice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris; on me rendit ma place & mes biens; je vous demandai à mes indignes amis; honteux ſans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ; qu'ils n'avoient pû ſçavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez ſuccombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embraſſe-moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs; je te retrouve, tu es heureux; embraſſe-moi, embraſſe ta ſœur.

ALCIMON, *au Chevalier, après avoir embraſſé ſon pére & ſa ſœur.*

Que ne vous dois-je point, Monſieur! Permettez-moi de vous offrir ſa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuſerai point de la reconnoiſſance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiſelle à un mariage qui ſeroit peut-être contre ſon inclination.

GERONTE.

Ah, Monſieur, je vous ai dit quelles étoient ſes attentions, ſes ſoins, ſa tendreſſe, & tout ce qu'elle faiſoit pour un pére accablé par l'âge & l'infortune; je ne doute point que la ſympathie n'ait déjà lié deux cœurs auſſi vertueux que le vôtre & le ſien.

(*Il prend la main du Chevalier & celle de ſa fille, & les met l'une dans l'autre.*)

Fin du Second Volume.



TABLE

DES COMÉDIES CONTENUES

Dans ce Second Volume.





